

SPIRITUS

FRANCIS GATTERRE
PIERRE TRICHET
COLLECTIF MALI
JOHN MICHAEL HENZE
BERNARD FAGNON
JEAN-MARIE MAESTRAGGI
MICHEL DE GIGORD
JULIEN CORMIER

des contributions de

L'ACCOMPAGNEMENT RELIGIEUX DES JEUNES
... CATÉCHUMÉNAT
... BAPTÊME
... ÉDUCATION RELIGIEUSE
AVEC LES JEUNES AU SCOUTISME
... AU LYCÉE
... A L'UNIVERSITÉ
PAROLE DANS LE DÉSERT
&
Michel DUJARIER, Paule BRASSEUR
GADILLE/ESCHLIMANN, Théophile VILLAÇA

le défi des 15-25 ans

1. dossier

| | |
|-----------------------|--|
| Francis Gatterre | L'accompagnement religieux des jeunes, un défi / 339 |
| Pierre Trichet | Le catéchuménat des jeunes / 353 |
| Collectif Mali | Le baptême des jeunes chez les Malinkés / 361 |
| John Michaël Henze | L'éducation religieuse dans les écoles en Zambie / 367 |
| Bernard Fagnon | Guidisme-scoutisme au Burkina-Faso / 374 |
| Jean-Marie Maestraggi | Aumônier de lycéens à Bouaké (Côte-d'Ivoire) / 380 |
| Michel de Gigord | Aumônier d'université aux Philippines / 386 |
| Julien Cormier | Quelle parole de Dieu à Dogontouchi (Niger) / 391 |

2. hier et aujourd'hui

| | |
|--------------------|--|
| Michel Dujarier | Catéchèse des enfants aux origines de l'Eglise / 396 |
| Paule Brasseur | Catéchèse et Spiritains à la Côte d'Afrique (1847-1898) / 406 |
| Gadille/Eschlimann | Des catéchistes en Côte-d'Ivoire s'expriment... / 417 |
| Théophile Villaça | Entretien sur la catéchèse au Bénin / 430 |

3. communications

| | |
|----------|------------------------------|
| lectures | Notes bibliographiques / 435 |
| livres | Reçus à la rédaction / 445 |
| tables | Tome XXVII / 446 |
| | Informations / 448 |

Quel est le devenir religieux des jeunes dans les jeunes églises, dans des pays où la population des 15-25 ans est abondante, et où les comportements traditionnels restent marqués par un plus grand respect de l'autorité des anciens? Comment se fait la catéchèse des lycéens en milieu scolaire pluri-religieux? Quel est le cheminement des chrétiens universitaires à travers la religiosité populaire? Et dans la brousse ou en milieu rural, comment se fait la rencontre entre l'initiation coutumière et l'initiation chrétienne?

Spiritus propose ainsi quelques questions sur la catéchèse des 15-25 ans. Francis Gatterre ouvre le dossier: l'accompagnement religieux des jeunes est un défi, celui qu'il vit, en équipe, à Brazzaville. D'autres situations, également africaines, sont rapportées par Pierre Trichet, une équipe du Mali, John Henze, J.-Marie Maestruggi (ancien Fidei Donum), Bernard Fagnon, Julien Cormier. Des Philippines, Michel de Gigord nous a écrit ses réflexions avant d'être enlevé par des rebelles.

La suite du numéro traite de la catéchèse d'hier et d'aujourd'hui. Hier, avec l'article de Michel Dujarier, évoquant l'éducation chrétienne des jeunes aux origines de l'Eglise, et l'article de Paule Brasseur, sur les méthodes de catéchèse des premiers Spiritains arrivés sur les côtes orientales de l'Afrique. Aujourd'hui, avec des catéchistes ivoiriens qui ont pu s'exprimer dans l'article de J. Gadille et J.-Paul Eschlimann, et avec l'abbé Théophile Villaça, responsable de la catéchèse au Bénin.

« Vos questions, écrivait Raphaël Rogeau, finiraient par nous donner mauvaise conscience, car on réalise que l'on ne fait pas grand-chose, ou du moins que l'on ne prend pas assez de temps pour penser notre action. »

Raphaël a pris sur son temps, entre 5 h et 6 h 30 du matin, pour rédiger ses notes en faveur de Spiritus, et il conclut:

« On rêve de grandes choses, et la réalité sera sans doute différente. L'essentiel est de marcher pas à pas avec le Seigneur, et, comme à Emmaüs, les vraies rencontres n'auront souvent lieu que dans de petites auberges, au bord du chemin. »

Spiritus

L'ACCOMPAGNEMENT RELIGIEUX DES JEUNES, UN DÉFI...

par Francis Gatterre

Francis Gatterre, missionnaire de Don Bosco, est à Brazzaville depuis 1979. Formation d'ethnologue avec un doctorat de 3^e cycle pour un travail sur le mariage interculturel. Il enseigne au grand séminaire de Brazzaville et à l'Université, et il anime un Centre de Jeunes dans un quartier de la capitale.

Ces quelques notes et réflexions cherchent à rendre compte d'un travail d'accompagnement de jeunes Congolais effectué depuis plusieurs années, par une équipe pastorale¹ dont je fais partie. Il est toujours difficile² de parler à la place des jeunes de 15-25 ans. C'est pourquoi nous ne dépasserons ni notre statut d'accompagnateur ni notre regard d'adulte, pour décrire une réalité en pleine évolution et en complète transformation.

En effet, nous sommes obligés de constater qu'il est hasardeux de montrer des expériences concluantes en faveur de la jeunesse africaine en général, compte tenu des réalités socio-économiques, idéologiques, politiques et religieuses particulières. D'autre part, les études sérieuses sur les jeunes du tiers monde et de l'Afrique surtout n'existent pratiquement pas³. Ce constat nous amène donc à nous interroger :

- Que savons-nous des pratiques culturelles des jeunes urbains et des jeunes ruraux d'Afrique?
- Que savons-nous des rapports de génération dans les différentes régions où nous travaillons?
- Face à une jeunesse formant un groupe social non-privilegié⁴, souffrant des contradictions de sociétés bloquées, quelles raisons de vivre et d'espérer peut apporter l'Eglise d'aujourd'hui?

1/ FACE À LA RÉALITÉ

Si les jeunes d'aujourd'hui échappent à toutes investigations et sont la pierre d'achoppement des autorités locales, nous décelons cependant leurs inquiétudes et leurs espoirs dans les différents pays où nous vivons.

Si nous admettons ensuite que la pastorale des jeunes dans l'Eglise d'Afrique n'a pas un contour bien défini, c'est peut-être parce qu'elle reflète une situation sociale qui n'a pas encore bien cerné la *classe des jeunes*⁵ dans son ensemble.

A une période sociale récente fonctionnait encore un principe hiérarchique cohérent : le rapport d'autorité des aînés sur les cadets reconnu dans la structure familiale et les relations de parenté. Et la société elle-même prévoyait des rites de passage qui punctuaient les différentes étapes de la vie. Le jeune homme ou la jeune fille construisait alors sa personnalité par degrés successifs : pour devenir un homme (une femme) il fallait être initié, et le rite de circoncision était un passage obligé pour être reconnu et accepté dans la société des adultes.

Aujourd'hui, le principe hiérarchique de l'ancestralité⁶ est beaucoup plus flou chez les jeunes de 15-25 ans, parce qu'ils vivent dans un contexte culturel dont les idées, les représentations et les valeurs s'enracinent dans la Tradition ; mais en même temps s'articule autour d'images, de modèles et de comportements qui ne viennent plus du milieu d'origine. Plus simplement, les jeunes sont confrontés au dualisme culturel : tradition/modernité, qui implique de la part de ces derniers une adaptation et en même temps une

1/ L'équipe diocésaine de la Pastorale des jeunes de l'Archidiocèse de Brazzaville, composée de prêtres, religieux et religieuses, travaillant à temps partiel, tous engagés dans d'autres responsabilités, expérimente ainsi la dimension du provisoire. Cette expérience permet le dynamisme d'une équipe disposée à la remise en question, en même temps qu'elle favorise une forte motivation à progresser ensemble dans la naissance de l'Eglise auprès des 15-25 ans.

2/ Ne parlons pas au nom des autres (jeunes Africains) ou des valeurs qu'ils représentent, mais au nom de notre propre compétence et situation présentes.

3/ Croissance des Jeunes Nations, n° 276, oct. 1985.

4/ J.M. ELA : *Ma foi d'Africain*, Karthala, 1985, p. 194.

5/ J'emploie l'expression classe des jeunes avec réserve, en excluant d'emblée le concept marxiste de classe. Employons plutôt l'expression classe d'âge qui correspond davantage à la réalité des niveaux d'âge dans l'articulation aîné-cadet.

6/ L'ancestralité ou la relation aux ancêtres définit une vision globale de l'homme et de la société qui éclaire l'ensemble des relations et des attitudes traduisant la communion entre les vivants et les morts (J.M. ELA, *Ma foi d'Africain*, op. cité, p. 39).

7/ L'expression monter sur la tête est employée dans le langage courant, en ville, lorsqu'il est question d'un manque de respect ou de désinvolture face aux coutumes familiales, ou plus directement d'une attitude trop individualiste du cadet par rapport à son aîné.

maturité difficile à acquérir pour agir de façon responsable (ceci est vrai autant dans les villes que dans les zones rurales).

Or, dans la relation aîné-cadet, le courant passe difficilement et dans certaines familles les tensions et les conflits sont de plus en plus violents. C'est du moins ce que témoignent les jeunes :

Les vieux nous font peur, il y a des choses que tu ne peux pas leur dire... Tu vois, certains jeunes n'arrivent pas à aborder un adulte... Alors les jeunes sont soumis à rester entre eux... (Jean..., Term., Entretien nov. 85).

Ainsi, quand nous parlons de regarder la réalité en face, nous distinguons plusieurs niveaux :

a) dans la famille

Si nous admettons que les jeunes prennent de la distance par rapport au cadre de référence des adultes, nous constatons une évolution des mentalités et des pratiques sociales. Par exemple, les jeunes cherchent à exercer leur liberté comme de se marier avec la femme de leur choix ; ou encore dans la capacité à relativiser les interdits imposés par la famille. Cependant, face à cette situation, la structure familiale résiste et renforce de tout son poids le principe du respect et de la crainte pour sauvegarder l'autorité des aînés.

A partir de là, la situation éducative devient ambiguë, du fait que les cadets revendiquent la possibilité de s'exprimer et de penser librement devant leurs aînés, sans peur ni honte. Bien souvent, c'est le dialogue de sourds lorsque les parents reprochent à leurs enfants et aux jeunes en général de vouloir *leur monter sur la tête*⁷. Par voie de conséquence, il s'instaure une méfiance et une hostilité entre les jeunes et les adultes qui aboutit souvent à des ruptures et à des violences diverses : abandon du toit familial, malédiction d'un parent et pratiques de sorcellerie...

Dans ce contexte, beaucoup de familles perdent le chemin de la réconciliation ; et en ville des parents ont oublié les rites indispensables pour retrouver l'harmonie et la paix.

Sur un autre plan, l'urbanisation accélère le processus d'individualisation des relations sociales : les quartiers se cloisonnent et les parcelles se referment avec des clôtures en dur toujours plus hors d'atteinte au regard des voisins. La famille élargie, encore influente sur le comportement des membres de la parenté, se fractionne de plus en plus au profit de la famille

nucléaire (père, mère, enfant). La naissance du couple parental provoque des affrontements. A la question posée à un père de famille sur la place des enfants dans le foyer conjugal, il n'est pas rare d'entendre cette réponse :

– *Que voulez-vous, ce sont les enfants de ma femme...*

Ou encore à l'occasion du comportement de son fils :

– *Cela ne me regarde pas, que ma femme et le frère de ma femme s'en occupent un peu plus!...*

Ces quelques réflexions indiquent le changement de comportement familial. Et la dynamique du couple conjugal tend à subordonner les règles de la parenté⁸, provoquant un déséquilibre social: **qui éduque qui?** A quel modèle parental l'enfant doit-il faire référence?

Dans un document publié à l'occasion de l'Année pastorale de la famille, Mgr B. Batantu, archevêque de Brazzaville, insiste sur ce point⁹:

Si par impossible, demain, tous les oncles démissionnaient des responsabilités familiales que leur enseignent nos coutumes (...) que deviendrait l'énorme masse des jeunes qui seraient privés de domicile, de soutien et de référence sociale...

Une stratégie éducative ne peut donc se mettre en place sans le consentement garanti de la famille. C'est pourquoi le verbe éduquer ne peut se conjuguer indépendamment de la parenté.

b) à l'école

Pendant longtemps, le système scolaire a permis de renforcer le pouvoir foncier des aînés, le passage obligé de l'ascension sociale des cadets et l'idéologie de la réussite hors du milieu rural¹⁰.

8/ En parlant de parenté nous soulignons que le mariage coutumier est une alliance matrimoniale entre la lignée du père et la lignée de la mère.

9/ Mgr B. BATANTU, in Lettre pastorale *La famille et le mariage chrétien*, Arch. de Brazzaville. Centre catéchétique – Mars 1985.

10/ Cahiers ORSTOM, Jeunesse, développement et changements sociaux, *op. cité* p. 263.

11/ En évaluant l'horaire d'un élève de CEG, on est frappé de constater que le temps passé à l'extérieur de l'école est plus important qu'à l'intérieur de la classe.

12/ L'école n'utilise-t-elle pas, dans beaucoup d'endroits, le travail manuel et les corvées comme une brimade et un moyen de sanction?

Aujourd'hui, l'école reste-t-elle une institution qui peut répondre aux attentes de la jeunesse, qui chevauche à la fois la tradition des ancêtres, – souvent mal comprise et inadaptée aux réalités présentes – , et à la fois la modernité prometteuse de valeurs nouvelles avec tous les risques d'une acculturation pure et simple ?

Dans beaucoup d'endroits, l'école n'est pas adaptée au rythme social et à la symbolique africaine, et ne prépare guère les jeunes à leur futur métier. Celle-ci ouvre plutôt les esprits aux goûts de la réussite individuelle : l'argent et l'appât du gain, la corruption, la compétition et l'ascension sociale artificiellement gagnée. Bref, l'école est pour beaucoup d'entre eux un *parking de stationnement*¹¹ où l'on subit plutôt que l'on participe.

La rue devient alors un lieu initiatique où l'on apprend ce qui n'est pas enseigné à l'école (la débrouillardise, le courage, la camaraderie, le mensonge et la violation des interdits...).

Dans ces conditions, il ne faut pas s'étonner que des jeunes collégiens abandonnent très tôt le cadre scolaire (au niveau du 1^{er} cycle secondaire); et dans certaines classes, l'absentéisme va en augmentant au fur et à mesure que l'on approche des derniers mois de scolarité. Alors, que faire ? quand on sait que le désœuvrement et l'irresponsabilité des jeunes inquiètent les dirigeants du pays, que le chômage augmente en même temps que les jeunes ruraux affluent en ville, et que la difficulté est plus grande pour apprendre un métier.

c) l'exode rural

L'école ne fait qu'accentuer la coupure entre la ville et la campagne, et dans certains endroits l'exode rural est plus avancé. Au Congo par exemple, les jeunes résidant au village ne s'intéressent plus aux travaux des champs. Même pendant leur scolarité, au moment des vacances, les jeunes n'ont qu'une hâte : monter en ville pour chercher les loisirs qui leur manquent et les distractions qu'ils ne trouvent pas au village :

Ici, à M..., il n'y a pas de cinéma, de bar-dancing ou l'on puisse entendre nos musiciens préférés; et puis, on ne peut pas se tenir au courant de la «sape» (mode), ni assister à un grand match de foot... (entret., Brazzaville, juillet 1985).

Là comme ailleurs, le travail manuel¹² et les activités champêtres sont dévalorisés par rapport aux connaissances intellectuelles; et les paysans n'ont

ni les moyens et ni la possibilité d'empêcher leurs enfants de fuir les travaux champêtres, puisque ces derniers ont déjà quitté la plantation familiale pour se rendre à l'école dans la localité voisine.

d) la montée de l'individualisme

Déjà souligné plus haut, un autre facteur de changement qui façonne les mentalités, c'est la montée de l'individualisme en ville et à la campagne. Petit à petit, les valeurs du groupe sont battues en brèche par les libertés individuelles : l'ambiance de compétition à l'examen, la réussite dans les jeux sexuels, l'indépendance matérielle et financière... Bref, plutôt mal préparé et sans assurance pour l'avenir, le jeune s'affranchit de plus en plus des comportements sociaux traditionnels (l'écoute des aînés, fidélité à la parole donnée, soumission aux normes sociales...), pour faire l'expérience d'une autonomie souvent mal assumée (facteur de désordre sur le plan de la santé, de l'affectivité et des relations sociales).

e) le défi économique

Enfin, il ne peut y avoir de pastorale des jeunes si l'on ne tient pas compte des transformations socio-économiques qui accélèrent l'instabilité et l'absence des points de repère.

Les jeunes que nous connaissons sont inquiets devant l'avenir, car aucun indice ne permet d'espérer à long terme. Dans les quartiers où nous travaillons, des bandes de jeunes désœuvrés traînent dans la rue à longueur de journée, les uns agglutinés autour d'un kiosque à cigarettes ou d'une buvette en bavardant pour exorciser leurs angoisses ; les autres, plus débrouillards, inventent toutes sortes de petits métiers à partir des matériaux de récupération. Dans tous les cas, même s'ils n'ont pas encore travaillé de leurs mains, leur esprit inventif les pousse à l'ingéniosité et au savoir-faire.

C'est pourquoi, nous ne pourrions parler de pastorale des jeunes que si nous tenons compte des obstacles que l'Afrique doit franchir :

13/ L'emploi de l'expression communication de Dieu ne remet pas en cause la gratuité du don de Dieu. Bien sûr, l'action de la Grâce opère en tout

homme mais selon les dispositions intérieures de chacun.

- dans un développement et une promotion sociale privilégiant la formation à l'emploi;
- dans la prise en compte des valeurs ancestrales pour élaborer une nouvelle société;
- dans la prise en compte de l'idéal de l'homme africain relevant le défi d'une évangélisation mieux adaptée en face des idéologies et des sectes religieuses.

2/ UNE STRATÉGIE ÉDUCATIVE POUR UNE ÉVANGÉLISATION DES JEUNES

L'éveil et l'accompagnement religieux de la jeunesse relève du défi, non seulement dans les vieilles chrétientés mais encore au sein des jeunes Eglises. Car il n'y a pas de solution miracle en ce qui concerne la transmission de la foi; ou plus précisément la communication de Dieu¹³ ne peut s'effectuer sans un récepteur capable de recevoir correctement le message.

Tout ce que nous avons dit dans les lignes précédentes sont autant d'obstacles pour que le jeune entende et accueille le message évangélique de manière cohérente. Bref, nous résumons cette réflexion par une simple question:

Comment communiquer le message évangélique aux 15-25 ans?

a) une inadaptation du langage religieux

On constate dans beaucoup d'endroits que les jeunes, après la période de catéchèse obligatoire, ne fréquentent plus la paroisse, ou du moins ont beaucoup de réticence à nourrir leur foi chrétienne par la vie sacramentelle.

A l'école et dans les quartiers, des jeunes se déclarent athées, hostiles à l'Eglise et se moquent de ceux qui prient, souvent par réaction ou par opposition aux représentations religieuses de leur milieu familial. Des jeunes sont bloqués dans leur foi par des questions posées à l'école: sur l'origine de l'homme, sur la science, sur l'athéisme affiché en classe. En famille, les jeunes sont affrontés à la magie et à la sorcellerie, surtout pendant la période des examens scolaires. Certains d'entre eux arrivent même jusqu'à dire:

Le christianisme est dépassé... c'est une religion importée qui ne peut apporter que la destruction de l'âme africaine, puisqu'elle ne tient pas compte de notre identité culturelle (entret. B/ville, déc. 1985).

Le langage religieux dont ces derniers se sont servis pendant leur enfance se place alors en porte-à-faux avec le langage matérialiste de la société moderne :

- la réussite sociale sans effort et par tous les moyens ;
- la recherche du prestige et de l'honneur (la première place) ;
- le bonheur par la sécurité matérielle.

Par conséquent, la relative insécurité du jeune face aux pressions familiales de toutes sortes, pousse celui-ci à chercher un maximum de garanties qui le protégeront contre les agressions et augmenteront ses puissances de vie.

C'est pourquoi le seul moyen pour obtenir les remèdes efficaces sera l'entrée dans une secte syncrétiste. Cette voie d'accès fait présager une relation mystique censée apporter des résultats concrets immédiats (guérison, protection, illumination...).

Ainsi, pour beaucoup de jeunes, on entre dans une secte pour obtenir un surcroît de puissance (intelligence, connaissance...), pour lutter contre les mauvais esprits, pour dénouer les nœuds du mauvais sort, et pour acquérir un savoir absolu sur tous les phénomènes visibles et invisibles. Si nous admettons que ce cadre de religiosité magique s'appuie sur des valeurs irrationnelles, peut-il y avoir une place encore pour la révélation chrétienne ?

La réponse d'un lycéen à la question posée par un prêtre nous éclaire sur ce point :

- *Quand ça va mal, qu'est-ce que tu attends de la collaboration du prêtre ; qu'est-ce que tu crois qu'il peut faire quand tu collabores avec lui ?*
- *Moi, si je collabore avec le prêtre, j'attends de lui peut-être à avoir encore une autre puissance, avoir du pouvoir dans n'importe quel domaine.* (Gilbert, entret., B/ville, 1982.)

Telle est l'attitude croyante de celui qui va chez le féticheur (nganga) en espérant être renforcé pour lutter contre les forces maléfiques qui l'environnent.

14/ La rencontre de Jésus avec la Samaritaine est une expérience humaine vécue chez les jeunes qui attendent la réponse de Jésus : si tu savais le don de Dieu (Jn 4, 10). Les jeunes ont soif d'une parole de vérité qui les libère de la peur.

15/ Jn 14, 23.

16/ A. NGINDU, *L'émergence de nouvelles théologies en Afrique* in Nouvelles de l'Institut catholique de Paris, n° 2, mai 1981, p. 12.

b) une réadaptation du message évangélique

En tenant compte de ce que nous avons dit plus haut, nous pensons que le message évangélique est encore mal connu pour les uns, ou inconnu pour beaucoup de jeunes que nous connaissons¹⁴.

Or, si nous parlons de réadaptation, c'est au niveau de la connaissance de la mentalité du jeune d'aujourd'hui et de la capacité d'adaptation du message évangélique à parler le langage des hommes dans des réalités culturelles particulières. C'est pourquoi l'Eglise doit s'efforcer de parler le langage des hommes pour susciter l'éveil, la curiosité à l'appel de Celui qui veut se faire connaître¹⁵:

L'expérience humaine et religieuse africaine constitue le lieu privilégié à partir duquel le Christ peut être rencontré et reconnu par les Africains¹⁶.

Partant de ce présupposé, il est donc important de respecter trois conditions préalables pour une proposition cohérente du message évangélique aux jeunes :

1. Transmettre un idéal de vie.

En examinant le vécu quotidien des 15-25 ans, citons l'exemple que nous venons de vivre au Congo. A la suite de l'Année internationale de la jeunesse, l'archidiocèse de Brazzaville a lancé une campagne d'année à partir de l'invitation du Pape Jean-Paul II :

L'Eglise se regarde dans sa jeunesse.

Cette campagne s'est déroulée en trois périodes :

- un forum de jeunes dans les paroisses pendant le temps de Noël;
- une assemblée jeunes-adultes pendant le temps pascal;
- un pèlerinage des jeunes pour clôturer l'Année pastorale de la jeunesse.

L'ensemble de cette campagne a été appuyé par des périodes de sensibilisation dans lesquelles des équipes de réflexion se sont organisées autour d'une dizaine de thèmes. Et c'est à la fin des forums et des assemblées, que trois thèmes principaux se sont dégagés à partir des différents comptes rendus :

- besoin des jeunes;
- l'avenir des jeunes;
- relations garçon/fille: sexualité et mariage.

Les résultats de cette campagne vont donc nous permettre d'orienter avec plus de précision notre pastorale, en tenant compte d'abord des besoins les plus urgents tels que : la santé, l'éducation, la liberté, l'affectivité, les loisirs... ; ensuite en interpellant l'Eglise sur la façon dont elle s'investit (en temps, en argent et en moyens pédagogiques...) pour la formation, l'apprentissage des métiers et la lutte contre le chômage¹⁷ : enfin, en donnant aux jeunes la possibilité de s'informer et de s'éveiller à l'amour chrétien, en participant à des tables rondes et des débats sur la formation de la personnalité et de la maîtrise de soi. Il est urgent que l'Eglise investisse du temps et des moyens suffisants pour privilégier une pastorale au service de la jeunesse.

2. Donner sens à l'engagement :

Nul besoin de rappeler que, plus s'opèrent de profondes mutations dans les sociétés africaines, et plus l'avenir semble incertain pour les jeunes générations. Cette sombre réalité n'incite pas les jeunes à prendre leur vie en mains, surtout lorsqu'ils sont marginalisés par les adultes et les responsables de leur pays. Pour les uns, la tentation est de s'exiler¹⁸, quitter le pays natal en aventurier et tenter leur chance devant les vitrines du monde industrialisé. Pour les autres, c'est l'acceptation pure et simple de la réalité en épousant les idées dominantes telles que le profit, la corruption et l'injustice. Face à cette situation, la réaction de ces derniers est alimentée du fatalisme et de la résignation :

Il n'y a rien à faire... ou bien d'une manière individualiste: le monde n'a qu'à crever, moi je me débrouille; les autres, je m'en fous...

Enfin, il reste bien quelques poignées de jeunes gens prêts à se sacrifier pour les autres, à donner leur vie pour sauver un grand nombre. A l'exemple du patriarche Abraham discutant avec Dieu pour essayer de sauver les habitants de Sodome¹⁹, peut-être ne sont-ils que quelques-uns à ramer à contre-courant pour vouloir témoigner d'un autre monde plus humain et plus fraternel.

17/ Il existe à Brazzaville des bibliothèques qui ont mis sur pied une structure d'animation et de formation (ateliers scolaires, information et documentation...); un Centre de jeunes (Foyer Abraham) dans lequel les jeunes apprennent à s'organiser pour débrouiller leurs problèmes scolaires et s'initier aux métiers manuels, avec l'aide d'un encadrement motivé, et compétent.

18/ P. GAVIOLI, *Jeunes en Afrique Noire, des choix difficiles* in Bulletin Salésien, janv.-févr. 1985.

19/ Gn 18,20-23.

20/ Jean-Marc ELA emploie volontiers l'expression : *la foi au ras du sol* (in *Ma foi d'Africain*, op. cité, pp. 95-140) pour affirmer que l'Evangile se vit au cœur du conflit et des situations concrètes. La jeunesse a donc besoin de s'affronter avec les problèmes qui affectent l'ensemble de l'existence : *Il faut éclairer les chemins d'une foi, au ras du sol, dans les structures du quotidien où les défis de la vie bousculent les croyants* (J.M. ELA, op. cité, p. 95).

En face de ces comportements, l'Église doit éveiller les jeunes chrétiens à la responsabilité collective et à l'engagement, dans les luttes que les hommes entreprennent dans leurs différents milieux de vie (quartier, village, école, travail...)

C'est pourquoi, depuis plusieurs années, l'équipe diocésaine de la pastorale de jeunes propose aux jeunes volontaires des **chantiers ville-campagne** pendant la période de saison sèche. L'objectif de ces chantiers se résume en une prise de conscience des problèmes vitaux que doit affronter le pays : pour les jeunes de la ville, c'est le contact avec le milieu paysan ; et pour les jeunes de la campagne c'est la découverte de leurs responsabilités dans le développement rural. Les uns et les autres prennent conscience que les enjeux sont liés avec la production agricole. A partir de là, les jeunes qui ont vécu cette expérience donneront un contenu au slogan entendu maintes fois à la radio : Autosuffisance alimentaire d'ici à l'An 2000.

Les chantiers ville-campagne durent huit à quinze jours dans un ou plusieurs villages d'un même district, structurés et organisés à partir d'une charte que les participants s'engagent à respecter :

- Connais ton pays : le jeune est invité à sortir de son milieu d'origine et à prendre du recul par l'étude de sa région (géographie, topographie...).
- Respecte ton peuple : le jeune se met à l'école des paysans et à l'écoute des vieux du village.
- Plonge tes mains dans la terre : apprendre au jeune les conditions nécessaires du travail au champ, et les tâches journalières au village.
- Retourne aux sources de ta culture : vivre au village c'est aussi se rapprocher de ses ancêtres, et c'est en même temps entendre l'appel des aïeux sous l'arbre à palabre.
- Vis ta Foi au Ressuscité : le jeune de la ville découvre alors que prononcer un acte de foi commence d'abord par porter attention à la vie quotidienne ; *la prière envoie aux champs, et les champs renvoient à l'action de grâce*²⁰.

L'expérience de ces chantiers nous démontre que les jeunes ont besoin de retrouver confiance en eux-mêmes d'abord, et d'affronter ensuite leur laisser-aller et leur désespérance. Jusqu'à ce jour, ces activités volontaires sont tellement appréciées par ceux et celles qui ont vécu l'expérience, qu'elles ont donné naissance à une équipe d'animation. L'équipe Antenne Rurale ainsi nommée, est un groupe de garçons et filles de vingt ans qui a décidé de prendre à son compte cette expérience de vacances. Cette équipe veut démontrer

aux responsables de l'Église, de leur pays, et d'abord à leur famille que l'avenir est entre leurs mains, et que la réalité du pays et de leur région sont à regarder en face.

3. Faire naître l'Église

Dans l'Archidiocèse de Brazzaville, bien que nous vivions un printemps de l'Église²¹ grâce aux témoignages de vie chrétienne des jeunes et des adultes dans leurs différents milieux, nous constatons que les moyens pédagogiques mis en œuvre sont souvent insuffisants : par exemple, des jeunes lycéens et étudiants en nombre grandissant cherchent des lieux d'éveil de la foi. Souvent sans discernement suffisant, les uns se réfugient dans des groupes de prière charismatique pour partager leurs inquiétudes et leurs espérances, revivifiés par les dons du Saint-Esprit. D'autres, par contre, évoluent dans les structures d'un mouvement d'apostolat tel que Telema (Témoïn, lève-toi) ou Bilengue ya Mwinda (Jeunes de la Lumière)²². Pour ceux-là, le mouvement leur permet de construire une vie d'équipe à la paroisse ou dans le quartier. Et c'est à l'intérieur de cette équipe que l'on apprend à donner un contenu au mot communauté.

Mais, lorsque nous regardons vivre tous ces groupes, nous ne pouvons pas ne pas être frappés par le peu de préparation et le manque de formation des responsables laïcs qui encadrent tous ces jeunes fréquentant la paroisse ou vivant dans les quartiers. Nous agissons trop souvent sous le mode de l'improvisation et de l'intervention ponctuelle, sans démarche prévisionnelle et sans objectif précis.

Nous rencontrons surtout des difficultés dans l'annonce explicite de l'Évangile. Par exemple, dans les ateliers bibliques²³ nous constatons que les jeunes ont beaucoup de mal à achever un parcours de formation : trop souvent et pour différentes raisons, ils s'arrêtent en cours de route. Là aussi, nous sommes en face d'une réalité dans laquelle l'environnement social

21/ Après le centenaire de son évangélisation, l'Église du Congo connaît une période de renouveau qui se traduit par une prise de conscience de communautés chrétiennes en face de leurs responsabilités dans la société d'aujourd'hui.

22/ Telema est un mouvement apostolique issu du Mouvement Eucharistique des Jeunes (MEJ). Le principe de base en est la vie d'équipe et le témoignage : lève-toi et marche. Jeune de la Lumière (Bilengue ya Mwinda en langue Lingala) est davan-

tage une école apostolique utilisant la pédagogie des rites initiatiques : cheminer avec le Christ par étapes progressives.

23/ L'atelier biblique s'adresse souvent à ceux et celles qui cherchent à s'initier à la vie chrétienne, ou se préparer pour le baptême.

24/ J.M. ELA, R. LUNEAU : *Voici le temps des héritiers. Église d'Afrique et voies nouvelles*, Karthala, Paris, 1981.

et familial n'apprend pas au jeune le sens de la continuité et de l'effort soutenu. Par ailleurs, la méthodologie est trop souvent calquée sur la logique scolaire.

C'est pourquoi, en vue de réduire les difficultés soulignées plus haut, nous avons organisé, depuis deux ans, une école de formation des jeunes responsables, se déroulant sous forme d'un camp, dont la durée de trois semaines permet de s'initier ou d'améliorer son rôle d'éducateur et d'animateur. Cette expérience de formation, qui se déroule à la fin de la saison sèche, permet à des responsables de s'initier aux techniques de l'animation, à ouvrir la bible avec goût et méthode, à toucher des mains un métier manuel, d'apprendre à vivre en équipe et à pratiquer la révision de vie, enfin à découvrir la différence entre le milieu rural et le milieu urbain.

Ces camps de formation sont organisés à la campagne, d'abord pour des raisons de commodité, mais surtout parce qu'il nous paraît être l'espace symbolique de la vie sociale par excellence, ainsi que le dit avec justesse J.M. Ela: *retourner à l'école des Ancêtres* en instituant *l'université sous l'arbre*²⁴.

aînés-cadets: vivre ensemble...

Pour conclure ces quelques notes, j'ai voulu simplement rendre compte du travail accompli par une équipe pastorale se voulant à l'écoute des besoins des jeunes de la société congolaise. Ces réflexions veulent insister sur le fait que la jeunesse d'aujourd'hui est une réalité sociale en elle-même, existant à travers un langage et des modes d'expression propres, et qu'il est de plus en plus impensable de ne pas en tenir compte. Deuxièmement, il ne serait pas juste non plus de définir le terme jeunesse comme une entité isolée. Il est donc clair que la réalité que nous avons voulu analyser est à replacer dans un tout homogène. Plus simplement, les jeunes n'existent pas sans les liens qu'ils tissent ou qu'ils rompent avec les adultes: l'un ne peut pas exister sans l'autre.

Le problème qui subsiste donc aujourd'hui est celui de la permanence ou de l'absence de dialogue entre les jeunes et les vieux. Malgré les lenteurs que nous connaissons, l'Eglise et la société prennent de plus en plus conscience que les jeunes, dans leur grande majorité, ne trouvent pas leur place et sont souvent écartés des grandes orientations ou des décisions politiques et religieuses.

Nous avons essayé de montrer que les aînés et les cadets doivent faire évoluer ensemble les règles et les lois de leur société.

Sur un autre plan, nous ne saurions trop insister sur le rôle important que doit jouer la famille comme le lieu privilégié de la relation aîné-cadet.

C'est pourquoi, nous pensons que l'accompagnement religieux des jeunes relève du défi, parce que les faits que nous avons décrits, les situations que nous avons observées demandent une écoute et une attention méticuleuses, du fait de la flexibilité du phénomène. L'exemple de la mode nous aide à comprendre le phénomène du changement jouant sur le comportement des jeunes.

Quant à moi, je pense que la question posée ici ouvre la voie à d'autres réponses en fonction des situations ecclésiales particulières. Tout en tenant compte de ma place d'accompagnateur et de témoin, cette tâche ne peut s'accomplir sans un travail d'équipe à partir duquel je suis partie prenante d'une aventure chrétienne à vivre avec les jeunes.

*Francis Gatterre,
Sdb*

*Mission St-Charles-Lwanga
B.P. 1496 – Brazzaville
République du Congo*

CÔTE-D'IVOIRE: LE CATÉCHUMÉNAT DES JEUNES

par Pierre Trichet

Vers les années 1970, l'Eglise d'Abidjan a vu apparaître une méthode de formation appelée catéchuménat des jeunes. Elle permettait aux 15-25 ans de parvenir au baptême, à la communion et à la confirmation. La formule a donné satisfaction et s'est progressivement étendue à l'ensemble de la Côte-d'Ivoire. Cependant, à l'usage, des déficiences apparaissent : les rencontres annuelles des responsables diocésains permettent de réaliser des aménagements.

Quelles sont les particularités de cette méthode? La première, c'est de ne pas mettre l'accent d'abord sur le bagage intellectuel que l'on acquiert au cours des trois ou quatre ans que dure la formation. Pour des collégiens, c'est dur à admettre : ils aiment que des examens sanctionnent un niveau de connaissance et donnent droit à la réception de tel sacrement. Or rien n'est plus contraire à l'esprit du catéchuménat des jeunes. C'est pourquoi, volontairement, cette méthode ne comporte pas d'examen pour évaluer les connaissances. Ce qui ne signifie pas qu'on admet tout le monde au baptême : comme on va le voir, l'animateur a bien des moyens de se rendre compte des connaissances et de l'intérêt de chaque catéchumène.

Cette méthode insiste sur l'esprit d'équipe : devenir chrétien, c'est devenir membre d'une Eglise. Concrètement, cela se traduit par l'appartenance à une communauté à taille humaine. Les candidats sont donc regroupés en équipes de dix à quinze membres, garçons et filles, ayant de préférence des liens naturels : même collège, même quartier, bref, des facilités pour se rencontrer. L'important, c'est qu'ils fassent une expérience de vie communautaire et chrétienne.

Chacun doit sentir qu'il est porté par l'équipe, et qu'il la porte : le dimanche, après la messe, il n'est pas rare que toute l'équipe se rende au domicile de l'un de ses membres *pour voir où il habite*. Si un membre est malade...

ou en fête, il recevra la visite des autres. L'équipe, c'est une cellule d'Eglise, à taille humaine.

Dans certaines villes où existent des communautés de quartier (ou CCB : communautés chrétiennes de base), les catéchumènes sont invités à les fréquenter pour y recevoir une certaine prise en charge : par exemple, ils pourront y trouver un parrain. Pendant les années de catéchuménat, ils ne s'y rendront qu'une fois par mois (car ils ont déjà leurs réunions hebdomadaires de catéchuménat). Mais après le baptême, ils s'y rendront chaque semaine : la communauté de quartier prendra ainsi le relais. Il est bon pour les jeunes d'être au contact d'adultes chrétiens, et pour les adultes d'être stimulés par des jeunes.

le lycéen et la vendeuse de beignets

On aime que les lycéens, les collégiens, les jeunes travailleurs ou chômeurs soient mêlés : un apprenti-mécanicien, un tailleur, une coiffeuse ou une vendeuse de beignets qui ont fait l'école primaire sont de taille à suivre cette formation. Ces derniers se montrent souvent plus mûrs que les collégiens, parce que frottés aux difficultés de la vie.

Pourquoi cette insistance mise sur la vie en équipe ? L'un des initiateurs de cette méthode me l'a expliqué : *c'est parti d'un refus de continuer comme avant. La formation des catéchumènes collégiens était surtout livresque et scolaire. Quand ils avaient ingurgité leur ration de connaissances religieuses, les catéchumènes étaient automatiquement baptisés. Et ensuite, on ne les voyait plus. C'est la méthode de formation qui produisait ces défections. Ces jeunes n'avaient jamais été entraînés à la vie en Eglise.*

D'où l'insistance mise sur la vie en petites équipes, au sein desquelles les jeunes font l'expérience d'une vie chrétienne communautaire. C'est en équipe qu'ils reçoivent leur instruction religieuse, leur entraînement à la prière et à la pratique de la vie chrétienne. Ils reçoivent, mais aussi ils apportent : l'ambiance de l'équipe, c'est eux qui la créent. Et les plus avancés se découvrent souvent capables de répondre aux questions des camarades de première ou deuxième année. Car dans la même équipe, certains sont en première année, d'autres en seconde ou troisième année de catéchuménat. *Si un catéchumène n'intervient jamais, ne pose pas de questions, n'apporte pas de faits de vie, bref, ne contribue pas à la vie de l'équipe, l'animateur fera tout pour l'amener à participer... ou lui demandera clairement les raisons de son refus.*

des équipes volontairement hétérogènes

Ces équipes de dix à quinze membres, qui regroupent-elles ? Elles rassemblent des catéchumènes (jeunes non baptisés), des jeunes baptisés à la naissance, mais n'ayant pas suivi les trois ans de catéchisme nécessaires pour être admis à la communion, et quelques baptisés qui ont déjà tout reçu (c'est-à-dire baptême, eucharistie, confirmation) et qui sont là comme animateurs ou adjoints. Quant aux nouveaux baptisés qui préparent leur confirmation (les quatrième année ou même cinquième année dans certains diocèses), il ne semble pas indiqué de leur faire recommencer le cycle... même comme animateurs-adjoints. On préfère leur offrir un groupe spécial, avec le programme des Actes des Apôtres, ou « Marqués par l'Esprit. »

L'équipe se réunit chaque semaine, à la paroisse, au collège ou parfois dans une cour, dans le quartier. La réunion a lieu à une heure qui convient à tous : jeudi à 18 h, samedi à 16 h, dimanche après la messe, j'ai rencontré toutes ces formules. L'ambiance est fraternelle : un groupe de quinze membres peut se permettre des taquineries qui ne seraient pas tolérables dans une assemblée plus nombreuse.

Chaque réunion commence par un échange de nouvelles : maladies, voyages, fêtes, examens, etc. La vie quotidienne a sa place dans une réunion chrétienne..., elle en fournit même parfois la matière première. Puis on passe au livret. Chacun doit posséder le livret d'année, qui fournit un plan de travail pour une vingtaine de rencontres. On commence par « Regardons autour de nous » : un témoignage, une façon d'agir. Suit la partie « Accueillons la parole de Dieu », qui vient rejoindre le besoin révélé par le point de départ. La partie « Réfléchissons » invite à échanger, en fournissant quelques questions pour amorcer le débat. L'animateur veille à ce que tous les participants s'expriment. Puis un résumé, en quelques lignes, est proposé : il reprend l'essentiel de la rencontre. Mais il est volontairement trop long pour être mémorisé : il n'est pas là pour cela !

Enfin, un effort est choisi pour la semaine, et une prière est proposée. Mais très vite, les participants se montrent capables d'improviser une prière à partir de ce qui vient d'être vu.

Il arrive aussi qu'on chante, à un moment ou à un autre de la réunion : à la fin du livret, on trouve les paroles de chants chrétiens ivoiriens.

nourris de l'air du temps

Une fois par trimestre, une réunion est consacrée à une discussion libre. Chacun y vient avec des questions. Souvent, elles sont suscitées par l'actualité :

A la télévision, on a vu... Dans le journal, j'ai lu que le Pape a fait... Mais on y entend aussi les objections classiques que les sectes font aux catholiques. C'est la preuve que les chrétiens puisent une part de leur nourriture dans l'air du temps, dans l'actualité. Il importe donc de leur fournir un cadre de référence auquel ils pourront accrocher les éléments nouveaux qu'ils glaneront à droite ou à gauche. L'Eglise ne prétend pas avoir le monopole de l'alimentation spirituelle de ses membres ! Généralement un adulte (prêtre, religieuse, laïc) est invité par les jeunes à cette discussion libre pour répondre aux questions.

Une autre occasion, pour les animateurs adultes, d'être en contact avec leurs catéchumènes, c'est la journée-rencontre. Elle occupe normalement un dimanche par trimestre. Elle rassemble tous les catéchumènes d'une paroisse ou d'un secteur : l'idéal, c'est une centaine de jeunes. Comme on dispose de toute la journée, les organisateurs prévoient un conférencier qui apportera un témoignage. Ou encore, la projection d'un montage audiovisuel, qui servira de point de départ aux échanges. Ces journées permettent aussi d'apprendre de nouveaux chants et de préparer une liturgie plus soignée et mieux expliquée que d'habitude.

Par ailleurs, l'animateur adulte rencontre personnellement et assez longuement chaque catéchumène de troisième année pour étudier avec lui les difficultés et atouts qu'il observe dans sa vie chrétienne. Pendant cette entrevue, l'animateur s'aide d'une grille de critères pour l'admission au baptême.

Entre 1970 et 1980, les responsables du catéchuménat des jeunes ont provoqué la fabrication de montages audiovisuels : Ensemble sur le chemin du baptême, Les chemins de la réconciliation (sur la pénitence), Le plus grand sacrifice (l'eucharistie). On utilise également d'autres montages, composés ou non en Côte-d'Ivoire : la série sur l'éducation affective, d'Armelle Duteil et Simone Sarrazin, est très appréciée.

De même pour les chants : dans le but de vulgariser les nouveaux chants ivoiriens, les organisateurs ont fait enregistrer des cassettes. Pourquoi la production de montages et cassettes est-elle arrêtée (provisoirement, on l'espère) ? Pour des raisons de surcharge : autrefois, le prêtre responsable du catéchuménat des jeunes était détaché pour ce service. Aujourd'hui, cette charge est confiée à un prêtre qui est, en plus, curé de paroisse.

un cycle de trois livrets

J'ai évoqué les livrets. Un programme est prévu sur trois ans. Le livret bleu (Croyez à la bonne nouvelle) est centré sur la personne de Jésus découverte dans les évangiles. Le livret vert (Ma vie, c'est Jésus Christ) étudie l'enseignement de Jésus à la lumière des épîtres de saint Paul. Et le livret rouge (Je suis toujours avec vous) traite des sacrements et de l'histoire sainte. Ces livrets ont d'abord été ronéotés : aujourd'hui, ils sont imprimés et agrémentés de photos.

Chaque année, les responsables diocésains du catéchuménat des jeunes se rencontrent pour suggérer des modifications à apporter en vue des prochaines rééditions. Régulièrement, on s'interroge sur l'opportunité de réunir les trois livrets en un seul volume. Ainsi, les chants qui sont à la fin ne seraient plus répétés dans les trois livrets. Mais le prix de ce gros recueil freinerait des candidats qui acceptent plus facilement d'acheter, chaque année, un livret moins cher.

Les organisateurs souhaitent que les paroisses utilisent le même livret sur l'ensemble du pays (le bleu, en 1985-86) : ainsi, les nombreux collégiens qui changent de ville ne tomberont pas sur un programme déjà vu. Ils verront le programme qu'ils auraient vu en restant dans la paroisse qu'ils viennent de quitter. De plus, à la fin de l'année, tous les animateurs adultes pourront apporter leurs critiques sur le même programme : on les recueillera soigneusement, en vue d'améliorer les prochaines éditions du livret.

Mais certaines paroisses y trouvent des inconvénients : elles regrettent que les débutants doivent être parachutés dans l'étude des sacrements, si le cycle d'étude en est rendu là... ou que des catéchumènes doivent attendre leur troisième année pour étudier la vie de Jésus dans l'évangile. On leur répond, bien sûr, que la liturgie des dimanches apporte un élément de solution.

les débutants réveillent les aînés

Ces paroisses tentent alors de composer des équipes homogènes : tous les premières années ensemble, se servant du programme bleu (Jésus dans l'évangile). Tous les secondes années, avec le programme vert (Jésus, chez saint Paul). Et les troisièmes années avec le programme rouge (les sacrements et l'Ancien Testament). Cette formule, plus logique sur le plan scolaire, présente l'inconvénient de séparer les débutants des aînés. Or les débutants

réveillent les aînés par leurs questions... et les aînés y trouvent l'occasion de découvrir qu'ils savent généralement répondre à ces questions. Et les premières et secondes années trouvent le courage de continuer en voyant leurs camarades qui reçoivent effectivement les sacrements.

D'autres difficultés demeurent. D'abord, dans le domaine des animateurs jeunes. Ce sont généralement des lycéens ou collégiens dont certains étaient catéchumènes un ou deux ans plus tôt. Heureux de ce qu'ils ont vécu, ils veulent bénéficier, quelques années encore, de cette ambiance. Ils sont généreux... mais pas toujours assez formés pour distinguer les éléments importants. Et ils n'ont pas toujours la simplicité de dire « Je ne sais pas, je vais me renseigner » lorsqu'un camarade leur pose une question à laquelle ils ne peuvent répondre. (Et pourtant, les animateurs adultes le leur recommandent instamment !)

Normalement, les animateurs jeunes d'une paroisse se réunissent, chaque semaine, autour de l'animateur adulte (prêtre, religieuse, laïc) : ils présentent la marche de leur équipe, règlent les problèmes qui se posent et préparent la leçon suivante. Baignant, eux aussi, dans l'air du temps, ils peuvent prévoir certaines objections ou questions qui seront formulées par leurs camarades. On remarque que beaucoup d'objections sont exprimées par des catéchumènes qui fréquentent, en même temps, une autre Eglise (Assemblée de Dieu, Témoins de Jéhovah, etc.).

une formation spéciale pour les animateurs

Ces animateurs jeunes bénéficient aussi de camps de formation : généralement cinq jours en septembre (avant la rentrée scolaire) ou durant les congés de Noël ou de février. Ils y reçoivent une formation biblique et spirituelle. Ainsi que des techniques pour mener une réunion : comment couper la parole à un bavard, comment faire parler un timide, comment résumer les acquisitions pour clore un débat ou le relancer.

Les animateurs jeunes se renouvellent très vite : la poursuite de leurs études ou les nécessités professionnelles les obligent à de fréquents déménagements. *A peine un animateur est-il formé qu'il s'en va. On recommence continuellement avec des novices, m'a dit un aumônier.* En contrepartie, il faut reconnaître que certaines grandes villes héritent d'animateurs bien formés dans les petites villes. Mais l'expérience montre que le citadin fraîchement implanté a besoin d'un ou de deux ans pour s'adapter à son nouveau cadre de vie, avant d'accepter des responsabilités dans sa paroisse.

de quelques difficultés

D'abord, une difficulté de taille : prêtres et religieuses sont parfois surchargés : alors, ils ne voient les animateurs jeunes qu'irrégulièrement. (On cite à Abidjan, en ce moment, une paroisse de 60.000 habitants, dont 15.000 baptisés : un seul prêtre et plus de religieuses, car elles ont dû fermer leur maison, il y a quelques années, faute de personnel.) Chacun organise donc son travail en fonction des priorités qu'il se donne... et les secteurs délaissés en souffrent.

Ensuite, un certain nombre de disfonctionnements proviennent du programme. Quand la formule a été lancée, les collégiens et lycéens avaient entre 15 et 25 ans. C'étaient des jeunes que les problèmes d'éducation affective ne laissaient pas indifférents (c'est le moins qu'on puisse dire !). Actuellement, en sixième, on trouve beaucoup d'enfants de onze-douze ans. Devant cet abaissement de l'âge moyen, il a fallu créer un catéchuménat junior : « Venez avec moi. » Aujourd'hui, ce programme sert, en fait, de pré-catéchuménat : une année supplémentaire avant d'aborder les livrets bleu, vert, rouge. Ces livrets eux-mêmes sont modifiés à chaque réédition, pour s'adapter à un public de plus en plus jeune.

Autre difficulté : beaucoup de collégiens ignorent tout du milieu traditionnel. Parce qu'ils sont nés en ville et ne retournent que rarement (ou jamais !) au village. Or les expériences de vie (« Regardons autour de nous ») se réfèrent parfois au monde traditionnel (au village, on offre des sacrifices ; au village, le chef est entouré de notables et d'un conseil d'anciens ; au village, les puits et le marigot tarissent pendant la saison sèche). Les jeunes citadins sont intéressés par ces informations et posent des questions : ils sont contents de retrouver leurs racines. Mais ils y passent trop de temps. Et ce n'est pas une expérience de vie qui les touche profondément et qu'ils souhaitent éclairer par la lumière de l'évangile. Ces « Regardons autour de nous » trop ruraux se voient donc adjoindre d'autres points de départ plus citadins.

une connaissance savoureuse

Autre reproche qu'on adresse à ces programmes : ils sont trop légers, ils ne donnent pas assez de doctrine. En particulier, les chapitres sur les sacrements sont jugés insuffisants. Certains aumôniers répondent : il ne convient pas de surcharger les programmes avec des enfants de plus en plus jeunes. Ils auront toute leur vie pour approfondir. Il vaut mieux éveiller le goût avec

des programmes légers que de leur donner hâte d'en finir avec des sujets trop savants. Une connaissance rendue savoureuse attache davantage les jeunes à la foi qu'une grande quantité de connaissances ennuyeuses et mal digérées. Bref, le problème est soigneusement étudié. Certaines paroisses ont déjà trouvé un remède: elles demandent aux catéchumènes de participer, en plus, à la catéchèse des baptisés de leur classe... là où elle existe.

Les journées-rencontres sont normalement prévues pour permettre d'aller plus loin, en consacrant toute une journée à un seul thème. De plus en plus, on aime donner l'enseignement sur le baptême ou l'eucharistie peu de temps avant que les jeunes reçoivent ces sacrements. Cependant, cet enseignement ne doit pas se donner au cours de la retraite préparatoire... qui est, normalement, un temps pour se recueillir et prier, et non pour meubler son intelligence. Les journées-rencontres sont parfois remplacées par un pèlerinage ou un temps fort en Avent ou en Carême.

du catéchuménat à l'engagement adulte

En Côte-d'Ivoire, le catéchuménat des jeunes forme à la vie chrétienne la quasi-totalité des 15-25 ans parlant français. Pour l'année scolaire 1985-86, voici quelques chiffres (ce n'est pas le nombre des inscrits, mais de ceux qui ont suivi régulièrement). Catéchuménat junior : 1.034. Catéchuménat aîné : 8.734 (pour les trois ans). Dont 2.130 ont reçu le baptême et la première communion, 623 la première communion seule (parce que baptisés bébés), 2.249 confirmations. La Côte-d'Ivoire compte près d'un million de catholiques, sur huit millions d'habitants.

La formule n'est donc pas figée: elle est constamment mise à jour. Bien sûr, elle ne solutionne pas tous les problèmes. Mais elle a le mérite d'exister. Elle fournit aux paroisses un outil qui profite aux catéchumènes... et à leurs animateurs. Car les animateurs sont stimulés à travailler pour pouvoir enseigner. Certains y prennent goût: ils découvrent avec joie qu'ils réussissent dans ce domaine et que cette paternité spirituelle ne les laisse pas insensibles. Plusieurs séminaristes et aspirantes religieuses ont pris conscience de l'appel de Dieu pendant qu'ils étaient animateurs au catéchuménat des jeunes.

Pierre Trichet, s.m.a

*B.P. 1287
Abidjan 01
Côte-d'Ivoire*

BAPTÊME DES JEUNES CHEZ LES MALINKÉS, AU MALI

par l'équipe sacerdotale du secteur Kenieba

La Mission de Guéné-Goré (diocèse de Kayes) est très isolée, dans une région montagneuse, où la vie coutumière reste encore très forte. Les villages du secteur ont été visités régulièrement pendant vingt ans avant que ne se dessine ce mouvement de vie nouvelle, pour plus de dignité humaine et de vérité partagée.

Nous sommes 4 prêtres et 4 sœurs vivant au milieu de l'ethnie malinké au sud-ouest du Mali. Nous formons une seule équipe pour deux paroisses, celle de Kassama et celle de Guéné-Goré. Nous allons parler de la communauté chrétienne de Dombia, village du secteur de Kenieba, situé sur les falaises du Konkodougou.

approche anthropologique

Jean-Paul II parle très souvent de la dignité de l'homme, de sa responsabilité, du respect qu'on doit à la personne humaine. Évangéliser devient donc l'action pour l'homme et sa dignité: « *Restituer aux consciences leurs responsabilités constitue le point de départ d'une action en conformité avec l'Évangile.* »

Pour nous la démarche missionnaire comporte le respect de l'homme malinké et de sa dignité. En lui annonçant l'Évangile nous croyons en lui tel qu'il se présente dans sa vie quotidienne avec sa façon de vivre et de penser. La démarche missionnaire comporte chez le missionnaire et chez le malinké une exigence de vérité de l'homme.

L'annonce de l'Évangile doit provoquer celui qu'elle rencontre à s'affirmer dans sa liberté, sa dignité et sa responsabilité. Pour un malinké le respect

de l'homme, de sa dignité, passe avant tout. Cela exige de notre part une estime pour le patrimoine culturel et spirituel du malinké. Nous rencontrons des personnes concrètes au cœur de leur vie; nous introduisons le ferment évangélique dans leur vie. Évangélisation sous forme de dialogue, ce qui demande une proximité humaine et du discernement. Quand on rencontre un homme il faut s'engager dans une dynamique d'espérance. Il faut savoir attendre dans un partage discret. Il y a autant à recevoir qu'à donner.

Dans la ligne de Jésus, il s'agit de dialoguer et de chercher avec chaque homme le chemin qu'il lui sera possible de mener. D'où l'importance de l'accueil surtout pour celui qui manifeste le désir de connaître le Christ. Il est accueilli par la communauté et commence sa marche au sein de cette communauté.

Après l'accueil, le cheminement commence. Il y aura différents cheminements. L'appartenance à l'Eglise sera graduelle. L'Eglise a plusieurs voies pour mettre les hommes sur le chemin de Jésus. Dans l'Évangile Jésus donne la première place à la foi en Lui et en sa mission. C'est cette foi qui fait de la communauté de Dombia une entité unie et solide.

foi communautaire

Pour un malinké la foi se vit dans une communauté; elle est plus communautaire qu'individuelle. Cette foi se vit dans la tradition des ancêtres. On naît, on grandit, on meurt dans la communauté malinké, selon la tradition, selon la foi de nos ancêtres. Il n'est pas question d'avoir une foi différente de celle de la communauté. La communauté devient sauvegarde de la foi ancestrale. On ne s'opposera à une autre foi ou croyance que si celle-ci s'attaque aux fondements de la foi malinké traditionnelle.

C'est pour cela qu'une nouvelle démarche anthropologique est nécessaire. La communauté chrétienne est aussi une communauté malinké. Elle ne s'attaquera pas à la conscience collective du milieu mais cherchera les valeurs évangéliques existantes avant même l'annonce de l'Évangile. Cette communauté travaille à perfectionner et à sublimer leur vie malinké par l'exemple et les paroles.

Cette insertion pose pas mal de problèmes. Mais tout doucement ils comprennent les exigences évangéliques et par eux-mêmes ils s'écartent du fétichisme et des actes contraires à la loi naturelle.

Nous voulons christianiser tout ce qui peut l'être en faveur des personnes.

Cela nous amène parfois devant des situations frontières, comme la pratique de la polygamie. Beaucoup de nos catéchumènes sont polygames, mais ils sont membres de la communauté à part entière même si on sait qu'ils seront des éternels catéchumènes, qu'ils ne pourront pas recevoir le baptême.

Il y a des risques qu'il faut courir, car tout message, Evangile compris, court des risques, dans son passage d'une culture à une autre.

communauté catéchuménale

La communauté chrétienne de Dombia est catéchuménale pour deux raisons :

a) C'est une communauté qui est en formation. Elle se cherche. Elle n'est pas statique, elle crée des nouvelles initiatives. Depuis 10 ans qu'elle existe sous sa forme actuelle (auparavant, il n'y avait que quelques unités), elle se transforme. Les fêtes, les travaux communautaires, sont l'œuvre de tous, hommes et femmes, jeunes et vieux. De même chaque fois qu'il y a une catéchèse, tout le monde y participe. Le désir d'une formation constante est une des caractéristiques de cette communauté ainsi que la joie et l'entente qui y règnent.

b) Elle est catéchuménale, car beaucoup de ses membres ne pourront jamais être baptisés de par leur situation matrimoniale : polygames, femmes des polygames, femmes d'héritage... Ils ne comprennent pas pourquoi ils ne peuvent pas être baptisés : « *Qu'est-ce que j'ai fait de mal pour ne pas être baptisée* » nous disait une femme d'héritage...

Cependant ils acceptent cette loi de l'Eglise et pour se consoler ils affirment : « *Nous avons le Saint-Esprit avec nous, les jeunes ont l'eau* », en faisant allusion à leur foi dans le Christ.

Pour cette communauté chrétienne, toute personne qui veut y entrer, est la bienvenue, sauf évidemment la personne qui vivrait dans une situation contraire à la morale naturelle. Ce qui va lier cette communauté c'est la foi au Christ. Le baptême, tout en reconnaissant son importance, vient en deuxième lieu car seulement les jeunes pourront le recevoir.

le baptême des jeunes

Les jeunes de la communauté sont les membres de choix, car ils s'acheminent vers le baptême et à la participation totale à l'Eucharistie.

Pour l'Eglise, le baptême est le sacrement de la naissance. Dans la communauté de Dombia par la force des choses, le baptême est le sacrement d'une vie arrivée à son plein mûrissement, le sacrement qui donne la plénitude à ceux qui l'ont attendu pendant plusieurs années.

Le jeune a la chance de pouvoir recevoir le baptême car rien ne l'empêche. Le jeune fait partie intégrante de la communauté. Les travaux, les initiatives, les fêtes, sont entre leurs mains. Dans les actes liturgiques, les chants, le partage d'Évangile, ils participent autant que leurs aînés.

La communauté de Dombia cherche à faire entrer les jeunes dans toutes ses activités. Dès qu'un jeune explicite son désir d'entrer dans la communauté, on lui donne la médaille et il devient membre à part entière comme tout autre. Il participe à toutes les activités. A partir de ce moment, un membre de la communauté se charge de lui apprendre les prières pour qu'il puisse recevoir le chapelet.

Dès qu'il est vraiment engagé, on lui donne la croix. Plus tard, dès qu'il connaîtra la vie de Jésus, on lui donnera un nom chrétien. Puis au bout de quelques années il demandera le baptême. Il suivra pendant le Carême les étapes du baptême d'adultes ainsi qu'une formation complète : Eglise et sacrements.

Ce qui distingue cette communauté, c'est son entrain, sa joie, sa jeunesse. Les jeunes s'y trouvent à leur aise. Ils sont écoutés et participent aux palabres de la communauté. Le jeune ne trouve rien d'étranger dans le christianisme. Il s'y trouve en pleine vie malinké. La messe est célébrée selon les formules sacrificielles malinkées ; ce sont les mêmes paroles du Canon mais sous forme des bénédictions. Cette communauté a le souci de demander aux vieux la convenance de tel ou tel élément nouveau qu'ils veulent introduire dans les cérémonies rituelles du huitième jour ou des enterrements. Les vieux sont fiers de ce qu'on leur demande et très souvent ne s'y opposent pas.

Si le jeune se trouve à l'aise dans cette communauté, il faut l'aider à éviter un écueil. Pour le malinké, la religion a un but utilitaire : enfants, richesse, protection contre le mal. Le fétiche, la divination servent à cela. Mais le fait de vivre en communauté l'aide à oublier ce but utilitaire. Quatre jeunes de cette communauté font le stage de catéchistes pour mieux aider la communauté.

travail de l'équipe du secteur : prêtres et religieuses

A Dombia nous pratiquons une pastorale catéchuménale, toujours en dialogue avec la communauté.

a) Accueil. Jésus a pratiqué la non-exclusion. Ainsi toute personne qui manifeste le désir de connaître le Christ fait partie de la communauté. Elle assistera à toutes les manifestations de la communauté et suivra une formation permanente. Ce seront les membres de la communauté les plus proches qui lui apprendront les prières. Comme on disait avant, on n'exclut personne, sauf celle qui vivrait en contradiction avec les lois naturelles, ce qui est très rare.

b) Accompagnement. Ce nouveau membre, intégré à la communauté est accompagné par toute la communauté ainsi que par le prêtre pour lui montrer Jésus. Au début on insiste sur la foi. Un chrétien est celui qui rencontre le Christ ressuscité dans sa vie. Le Christ est toujours le même, mais les hommes avec leurs coutumes et leur histoire ne sont pas les mêmes. La foi au Christ purifiera le nouveau catéchumène et lui posera des questions sur sa vie.

Jésus présente son royaume au nouveau venu. Jésus est un initiateur. Il est ouvert aux autres pour que les autres le suivent.

Une telle communauté comprend toutes sortes de catéchumènes : depuis le musulman qui vient à toutes les représentations bibliques et qui s'estime aussi disciple de Jésus, en passant par le polygame, par ceux qui ont peur de s'engager, les jeunes qui se préparent au baptême... Tous y vivent dans la joie, dans l'intimité, dans l'entente, comme des frères, comme une même famille.

c) Evolution. Elle se fait au fur et à mesure qu'ils connaissent l'Évangile. L'Évangile les interpelle : pour changer, réformer, améliorer ou supprimer. La réponse vient ou elle se fait attendre.

Avec patience nous continuons notre travail en faisant ce que les malinkés nous disent :

– regarder, observer comme le crapaud qui saute et qui observe longtemps (Toto kho: duniya mu fen men ti: kh'i ba ku khan, kh'i biti ku khan, kha ku lasakha);

– attendre, ne pas être pressé, comme le caméléon. Ne pas aller ni trop vite ni trop lentement, mais marcher toujours.

Le caméléon dit que le monde est doucement-doucement : si tu vas trop vite tout se passera après toi ; si tu vas trop lentement tout se passera avant que tu arrives (Nyosino kho: duniya mu mundin mundino le ti : n'i keyneta a si ke i kho ; n'i sumayata a me ke i nya la) ;

– savoir nous écouter et nous aider mutuellement : *Le monde est une cale-basse dans laquelle on boit tous*. Duniya mu ji ferino le ti...

– Et enfin ne pas perdre courage. Dans cette communauté les courageux continueront. Ils deviendront les vrais disciples du Christ. Comme le cheval dafè, petit cheval blanc qui est le plus courageux et qui arrivera au but avant les autres. *Si les chevaux passent la journée à courir, le soir ce sera le petit cheval blanc « dafè » qui devancera tous les autres* (N'i suolu tilinta boro la, ura la, dafè o lè be nya tala).

C'est dans la prière que nous demandons à l'Esprit de Dieu présent dans cette communauté de nous donner ses lumières pour que nous soyons fidèles à Dieu et à l'homme malinké.

L'équipe sacerdotale du secteur-Kenieba.

*Mission catholique
Guéné-Goré
par Kenieba
Mali*

L'ÉDUCATION RELIGIEUSE DANS LES ÉCOLES, EN ZAMBIE

par John Michaël Henze

un peu d'histoire

En Zambie, comme dans la plupart des pays d'Afrique Orientale, les Eglises ont été très actives dans le domaine de l'éducation. Jusqu'aux années soixante, la grande majorité des écoles de la Rhodésie du Nord étaient entre les mains des missionnaires des différentes Eglises, et ce avec une certaine aide du gouvernement. Les écoles normales également étaient dirigées par les missionnaires.

Si, à son indépendance (24.10.64), la Zambie avait hérité d'un bon système d'éducation primaire, par contre l'éducation secondaire était très peu développée : en 1964 le pays ne comptait que 1.200 bacheliers.

A l'indépendance un énorme projet de constructions d'écoles fut mis en route, en même temps qu'un programme de formation accélérée d'enseignants. La plupart de ces nouveaux projets étaient dirigés par le gouvernement.

Cette nouvelle ruée vers l'éducation allait bouleverser les anciennes divisions confessionnelles entre les écoles des diverses Eglises. Les enfants furent dirigés vers l'école la plus proche de leur domicile, qu'elle soit catholique, protestante ou gouvernementale. L'éducation était censée ouvrir les portes du futur, et l'éducation elle-même devenait plus importante que l'appartenance à telle ou telle Eglise.

A cette époque, l'Education Religieuse (E.R. dans la suite du texte) faisait partie intégrante du programme scolaire pour tous les élèves, même dans les écoles du gouvernement. Les élèves étaient divisés en « catholiques » et « protestants ». Les premiers suivaient un manuel venant de l'Afrique du Sud (« Africa's Way to Life ») et les seconds suivaient un programme

d'études bibliques élaboré en Afrique de l'Ouest. On retrouvait la même division dans les écoles normales. En novembre 1968 le Comité National de l'Enseignement Primaire exprimait un certain malaise vis-à-vis de la situation de l'E.R. dans les écoles primaires.

passage de l'éducation confessionnelle à l'éducation religieuse

En 1968 les professeurs enseignant l'E.R. dans les écoles normales se réunirent et décidèrent d'essayer d'élaborer un programme d'E.R. commun pour tous les élèves. Peu après, ils publiaient un livre du maître pour le « grade 1 », afin de montrer que l'entreprise était réalisable.

Ce travail fut bien reçu par les Eglises et par le ministère de l'éducation. Nous verrons plus tard qu'une telle harmonisation des programmes était en fait conforme aux aspirations du gouvernement, aspirations résumées dans la devise nationale : *Une Zambie, une Nation*. En 1971 les Eglises et le ministère de l'éducation nationale se mirent d'accord sur un programme d'E.R. de trois classes de quarante minutes par semaine pour les sept années du primaire. Entre 1972 et 1978 on publia les manuels et les livres du maître pour les écoles primaires. Le gouvernement entérinait également les programmes d'E.R. mis au point pour les écoles normales. (Il faut noter qu'entre temps les Eglises avaient remis leurs écoles entre les mains du gouvernement.)

Le résultat concret de ces accords fut qu'à l'heure de l'E.R., les enfants ne se séparaient plus selon leur appartenance confessionnelle. Dorénavant l'instituteur enseigne tous les sujets à tous ses élèves. Ce qui a des conséquences œcuméniques profondes sur les élèves, même si ceux-ci n'en ont pas conscience.

L'accord sur l'enseignement primaire fut vite suivi d'un autre accord concernant l'enseignement secondaire. En 1972, le programme, *Developing in Christ*, élaboré par le centre catéchétique de Gaba-Eldoret (Kenya) fut adopté par la Zambie (avec quelques adaptations) pour les trois premières années du secondaire. Quant aux deux dernières années du secondaire, le choix était laissé entre le programme d'Etudes Bibliques proposé par Cambridge et le cours *Christian Living Today* proposé par le centre catéchétique de Gaba. Il faut remarquer que ces cours étaient très *chrétiens* et ne prenaient pas en compte les traditions religieuses non chrétiennes. Mais ces programmes furent bien acceptés en vertu de leur approche très africanisée et du fait qu'au niveau des deux dernières années du secondaire, il s'agissait d'un cours à option.

la philosophie nationale de l'humanisme zambien

Le président de la république, Kenneth Kaunda, a élaboré une philosophie nationale appelée *Humanisme*. Elle est fondée sur les valeurs traditionnelles d'une société centrée sur l'homme, et elle s'efforce de mettre sur pied une société d'où est bannie toute forme d'exploitation de l'homme par son semblable. Le moyen privilégié pour atteindre ce but est le choix d'une démocratie qui envisage la participation de tous au sein d'un parti unique. Le président a exposé les principes de sa philosophie dans un ouvrage en deux volumes intitulé : *Humanisme en Zambie*.

Le chapitre seize du deuxième tome traite des responsabilités dans le domaine spirituel et moral. Les citations qui suivent montrent que le parti et son gouvernement réalisent pleinement qu'ils ont en ce domaine un devoir envers la nation, et ceci en se situant à un niveau supérieur à celui des Eglises.

Une moralité d'un jour par semaine ne peut pas suffire. La recherche de la vérité ne peut pas être abandonnée entre les mains des membres professionnels de l'Eglise, de la synagogue, du temple ou de la mosquée. Pour réussir dans cette recherche de la vérité, ce sont chaque individu et chaque instance de l'Etat qui doivent prendre part à la lutte. En résumé, un humaniste considère qu'il est faux d'abandonner la question de la moralité publique aux seuls corps religieux. L'enseignement de la moralité publique et le maintien de la discipline dans une communauté donnée doivent être la préoccupation de tous les différents secteurs de cette communauté... La religion doit continuer à jouer un rôle important dans la vie de notre nation. Il nous faut des guides spirituels pour nous inspirer. Mais le progrès moral et spirituel doit figurer au programme du parti et de son gouvernement... L'état actuel des choses, dans lequel nous nous efforçons d'inculquer une éducation morale et spirituelle à nos concitoyens, s'avère absolument inadéquat. En fait, nous laissons le clergé vivre les dimensions religieuses et morales de la vie à notre place. Nous les rejoignons le dimanche pour la liturgie, mais pendant le reste de la semaine nous continuons à exploiter notre prochain, à violer les lois les plus sacrées, et à vider de leur sens nos professions de foi... Le matérialisme a pris le contrôle de notre vie à un tel point que la religion est pour ainsi dire étranglée. Le parti ne peut donc pas se permettre de continuer à penser uniquement en termes de développement matériel, tout en abandonnant au clergé le développement moral et spirituel... Le parti et son gouvernement doivent s'engager dans le développement spirituel et moral, et non pas s'en décharger sur les Eglises. L'éducation morale et spirituelle est un problème national.

le but de l'éducation religieuse scolaire

Selon la formule établie par la Commission d'éducation religieuse du ministère de l'éducation nationale, le but principal de l'E.R. est de *permettre aux élèves d'apprécier les valeurs spirituelles, morales et religieuses, ainsi que les conduites qui en découlent*. Les clefs données aux élèves pour apprécier ces valeurs viennent des quatre principales traditions religieuses présentes en Zambie (Christianisme, Hindouisme, Religion Traditionnelle locale et Islam) et des éléments religieux contenus dans la philosophie nationale de l'Humanisme.

L'approche choisie ne consiste pas à communiquer des connaissances religieuses, mais à aider l'élève à réfléchir à partir de sa vie. Le cours est divisé en thèmes tels que par exemple : le travail, les loisirs, la réussite, le mariage, la famille... A l'intérieur de chaque thème, on part de l'expérience des élèves, puis on l'élargit à l'aide des traditions africaines et des traditions religieuses. Enfin on essaye d'aider les élèves à formuler une synthèse orientée vers la vie. Il faut enfin noter que pour chaque heure de cours, il y a un objectif précis à atteindre et que le contrôle des connaissances est fait régulièrement.

On voit ainsi que l'E.R. d'aujourd'hui est beaucoup plus large que l'E.R. confessionnelle de jadis. On a dépassé les limites, non seulement d'une Eglise, mais aussi celles d'une religion. On va plus loin qu'un cours de religions comparées. On aide les élèves à analyser en profondeur leur expérience et à comprendre les forces les plus profondes qui sont à l'œuvre en eux. On les aide à apprécier et leur propre engagement religieux, et celui des autres.

L'E.R. a un rôle spécial à jouer dans la construction d'une nation parce qu'elle rend les gens capables de dépasser les frontières créées par les préjugés religieux, et par là même, d'éviter la bigoterie et le fanatisme. Afin de vivre ensemble harmonieusement, il faut se comprendre mutuellement et accepter le fait que d'autres puissent avoir une vision fondamentalement différente du monde et de Dieu. Il faut donc avoir et une idée précise de ce que croient les autres, et une attitude de tolérance et d'ouverture. Ceci permettra de poser des questions et de chercher à comprendre au lieu de porter des jugements sommaires, reposant sur une information erronée ou insuffisante. (Introduction au programme d'E.R., publiée par la Commission des programmes du ministère de l'éducation nationale.)

Cette approche, tout en expliquant et en appréciant positivement l'engagement religieux, ne vise pas une conversion. Les écoles laissent aux Eglises

la responsabilité de l'évangélisation et de l'éveil de la foi. Les Eglises ne peuvent plus accomplir cette tâche par le biais de l'E.R. prodiguée dans les écoles, mais elles ont mis sur pied leurs propres programmes catéchétiques selon leurs dénominations. Cela permet aux enseignants d'offrir un enseignement plus œcuménique et plus formateur.

nouveaux développements

A la fin des années soixante-dix, le gouvernement a entrepris une réforme de l'éducation. Un premier projet, intitulé *Education pour le développement*, fut publié en 1976, et fut suivi par un débat national qui dura six mois. Finalement le gouvernement publia le document : *Réforme de l'éducation* qui trace la nouvelle politique du gouvernement en matière d'éducation. La scolarité obligatoire passait à neuf ans. Tous les examens allaient être préparés et corrigés dans le pays. Surtout, tous les programmes devaient refléter les besoins et les buts de la Zambie.

Voici comment ce document présente le but de l'éducation nationale :

Un des principes fondamentaux d'une société humaniste, telle que la société Zambienne, consiste en ce que la vie humaine est précieuse, et ceci sans tenir compte de la race, de la tribu, du credo, du statut social, ou des capacités de chacun. L'importance et la valeur de chaque individu sont donc au centre de l'approche humaniste Zambienne vers la socialisation de la société. Cette conviction s'enracine dans notre héritage national et repose sur les valeurs spirituelles et morales qui englobent tout ce qui contribue à la dignité de l'homme, au progrès de la personne et de la société, et au bien-être général de l'humanité. (Chapitre 2 du document.)

Ce document fut publié au moment même où les derniers manuels d'E.R. étaient sous presse. Il s'avérait donc que la *Réforme de l'éducation* correspondait exactement aux visées de l'E.R. On se mit donc au travail pour réviser les programmes de l'E.R. dans les perspectives de la *Réforme de l'éducation*, et en s'aidant de l'expérience accumulée en dix ans.

Le nouveau programme d'E.R. pour l'éducation élémentaire (grade 1 à grade 9) fut publié en 1983. L'E.R. devenait un sujet obligatoire, de deux cours par semaine, et avec une épreuve dans l'examen officiel qui clôt la neuvième année. Des manuels pour les élèves et des livres du maître furent préparés pour les grades 8 et 9, tandis que les livres pour les grades 1 à 7 étaient revus et corrigés.

Au niveau supérieur de l'enseignement secondaire, grades 10, 11 et 12, l'E.R. est un sujet à option. Les élèves qui le choisissent suivent 4 cours par semaine et passent une épreuve d'E.R. à l'examen de fin d'études secondaires. Pour l'instant, il y a deux programmes possibles, l'un étant plus axé sur la connaissance de la Bible, et l'autre davantage orienté vers une réflexion sur la vie. Des livres ont été publiés pour ces deux programmes. Plus de 60 % des élèves suivent des cours d'E.R. à ce niveau.

On a également revu les programmes d'E.R. dans les écoles normales en fonction de la *Réforme de l'éducation*. Et, depuis 1985, les étudiants de l'université peuvent prendre quelques options en E.R.

L'E.R. est bien intégrée dans le système d'éducation nationale. Les programmes ont été approuvés. Les manuels sont élaborés et publiés sur place. Il y a un système d'examens qui a fait ses preuves. Il y a des professeurs formés pour enseigner l'E.R. jusqu'au niveau des écoles normales. Le ministère de l'éducation nationale a ses inspecteurs en E.R. Et il y a une association nationale des professeurs d'E.R.

un point de vue catholique sur ce programme

Ce programme d'E.R. offre donc un cours fondamental, de plusieurs classes par semaine, obligatoire pour tous les élèves pendant neuf ans, et à option pour les trois dernières années du secondaire. Il y a là de solides bases de formation spirituelle et morale pour lesquelles les Eglises sont reconnaissantes. Bien évidemment la qualité de l'enseignement dépend beaucoup de l'intérêt, de la compétence et du dévouement des enseignants. Il est clair que beaucoup d'entre eux n'ont pas choisi ce métier par vocation, mais plus prosaïquement pour le salaire.

La coopération entre les Eglises et le ministère de l'éducation nationale est excellente. C'est en collaboration étroite que sont produits les divers manuels. Les principales Eglises sont membres du comité ministériel responsable des programmes d'E.R. En fait, le ministère emploie un bon nombre d'ecclésiastiques comme inspecteurs, et aussi au niveau de la formulation des programmes.

Il y a encore un domaine qui laisse à désirer. Il n'y a pas de possibilité de préparer une licence ou une maîtrise en E.R. à l'université de Zambie. Pour l'instant on doit envoyer les étudiants à l'étranger.

Le programme d'E.R. n'est pas et n'a pas l'intention d'être un cours de catéchèse. L'Eglise catholique doit donc compléter la formation de ses fidèles en ce qui concerne des sujets tels que l'Eglise, les sacrements ou la liturgie.

En élaborant leur propre programme de catéchèse, les diocèses n'ont pas fait suffisamment d'efforts pour tirer pleinement profit de l'E.R. prodiguée dans les écoles. Dans l'Eglise, beaucoup de responsables n'ont pas assez confiance dans l'E.R. donnée dans le cadre des écoles. En conséquence on a élaboré des programmes de catéchèse sans tenir compte de ce que les enfants apprennent à l'école. On pourrait certainement faire mieux en ce domaine, en vue d'aider les enfants à intégrer ce qu'ils apprennent à l'école et ce qu'ils entendent à l'église.

John Michaël Henze, pb

Ndola, Zambie

bibliographie :

Educational Reform. Government Printer, Lusaka 1977.

Syllabus for R.E. in Basis Education. C.D.C., Lusaka 1983.

Syllabi for R.E. for School Certificate. C.D.C. Lusaka 1984.

K. KAUNDA: Humanism in Zambia. Parts 1 et 2, Government Printer, Lusaka.

P.N. SNELSON: Educational Development in Northern Rhodesia 1883-1974, Nedcoz 1974.

J.M. MWANAKATWE: The Growth of Education in Zambia since Independence, Oxford 1974.

GUIDISME-SCOUTISME ET FORMATION CHRÉTIENNE

par Bernard Fagnon

Bernard Fagnon, missionnaire au Burkina-Faso, a été aumônier national des Scouts de 1970 à 1974 et aumônier national des Guides de 1972 à 1986.

Les problèmes de Catéchèse et de Formation Chrétienne ne sont pas nouveaux et spécifiques aux catholiques. Que de temps, que d'argent ont été dépensés en élaboration et publication de catéchismes et documents catéchétiques très rapidement remis en cause.

Baden-Powell, fondateur du Scoutisme, dans son livre, « Le guide du Chef Eclaireur », consacrait un paragraphe de son introduction à l'Eglise et l'Education :

Dans notre pays, nous avons pu nous rendre compte des points sur lesquels nous étions en déficit moral, matériel ou physique et où nous pouvons, si nous en avons la volonté, remédier à nos défauts nationaux. Profiterons-nous, oui ou non, des leçons de la guerre? Notre éducation et notre religion arriveront-elles à faire face aux maux d'aujourd'hui? C'est une autre question. Des lois nouvelles modifiant l'horaire scolaire, de nouvelles rubriques basées sur la lettre d'instructions anciennes sont des remèdes superficiels: il nous faut labourer profond pour extirper les mauvaises racines et faire pousser une moisson vigoureuse.

N'est-il pas nécessaire que nos autorités, celles de l'Eglise, celles de l'Etat, celles de l'école se rendent tout à nouveau un compte exact de la situation, qu'elles reconnaissent pratiquement les besoins de l'heure présente? Ne trouvera-t-on pas un remède en accord avec l'esprit moderne de liberté, une éducation véritable qui développe cet intense désir de progrès que tout indi-

vidu porte en soi, au lieu d'imposer du dehors à la masse une instruction automatique.

Il ajoutait plus loin à propos de son livre précédent, «Eclaireurs» :

Celui qui lit Eclaireurs d'une façon superficielle pourrait regretter que la religion y tienne si peu de place. Mais pour celui qui essaye d'appliquer le contenu de ce livre, la religion, qui en fait la base, apparaît bientôt. Ce n'est pas la religion d'une Eglise ou d'une secte particulière ; mais c'est un esprit qui, sans qu'il s'en aperçoive, se saisit du garçon et lui donne un christianisme pour la vie de tous les jours et non pas seulement une religion du dimanche.

Un auteur disait récemment du scoutisme : « Comment se fait-il que les Eglises négligent un tel levier ? » Eh bien, elles commencent à s'en servir maintenant.

Comme bien des éducateurs aujourd'hui, Baden-Powell constatait la faillite de l'éducation, et pour ce qui est de l'éducation religieuse il constatait avec grand regret :

En dépit des millions alloués chaque année à l'Eglise d'Angleterre, nous ne pouvons dire que nous soyons plus avancés que d'autres confessions, même que l'Islam, quant à l'empire de la religion sur les masses.

A partir de l'expérience du guidisme-scoutisme burkinabe, notre propos est de dégager quelques grandes lignes montrant comment ces deux mouvements ont aidé à la formation chrétienne de jeunes gens et de jeunes filles.

au service du développement intégral de la personne humaine

S'il est un mouvement qui s'est réjoui de la publication de l'encyclique « Progrès des Peuples » par le pape Paul VI en 1967, c'est bien le guidisme-scoutisme qui œuvrait dans ce sens auprès des jeunes depuis une cinquantaine d'années. En effet, Baden-Powell, en insistant sur les cinq grands axes suivants : formation du caractère, activités manuelles, santé et développement corporel, service d'autrui et vie en équipe, sens de Dieu, comptait former pour demain des femmes et des hommes responsables d'eux-mêmes, des diverses communautés où ils vivent, de leur pays.

Combien de scouts et guides reconnaissent avoir vaincu leur timidité grâce au mouvement qui, en les conduisant à prendre des responsabilités, les a

aidés à avoir confiance en eux-mêmes et à s'affirmer devant les autres, non par orgueil mais par esprit de service. Un directeur de Centre d'initiation à l'Agriculture moderne qui recevait chaque année onze jeunes couples envoyés par leur village disait qu'il reconnaissait les anciennes guides à ce qu'elles n'avaient pas peur de prendre la parole en public et de prendre des engagements. Une jeune professeur de sciences naturelles affirmait n'avoir aucune difficulté dans sa première année d'enseignement grâce au guidisme.

Il est évident que plus une cheftaine ou un chef a été engagé, plus il a bénéficié de camps de formation, d'échanges, de rencontres et plus il s'est développé. Certes, ce développement est plus limité chez les guides que chez les scouts. En milieu rural, beaucoup de filles se marient encore jeunes (16, 17 ans) et il n'est plus question qu'elles poursuivent un engagement dans le mouvement. En ville, rares sont les étudiantes de second cycle et à plus forte raison les universitaires qui poursuivent un engagement dans le mouvement, trop prises qu'elles sont par leurs études et la perspective de la fondation d'un foyer. Quant aux femmes mariées anciennes guides, rares sont celles qui sont engagées dans le mouvement, soit parce que le mari s'y oppose (ce qui est fréquent) soit parce que trop prises par leur foyer et leur profession. C'est pourquoi, et pour le développement des cheftaines et des guides, il est nécessaire d'avoir dans les compagnies des conseillères.

une école de la charité vécue

La Loi et la Promesse sont une invitation à se mettre au service des autres. Guides et scouts ouverts sur les hommes et les communautés dans lesquelles ils vivent s'efforcent de répondre selon leurs moyens aux besoins de ces hommes et de ces communautés. La liste est longue de ces activités : aller chercher du bois ou de l'eau pour des vieux et vieilles, soins aux plaies dans les familles, chantiers divers pour les plus grands : ponts, construction de dispensaires ou barrages, plantations d'arbres...

Des adultes se sont moqués et se moquent encore de la B.A. du petit scout !... Ils n'ont rien compris à la valeur pédagogique de cette démarche toute simple de la B.A. quotidienne, tout à la fois service, initiative et humour. Elle conduit à une lutte continuelle contre l'égoïsme et vise petit à petit à créer une véritable habitude de l'amour du prochain. Cette habitude fait alors que ces jeunes devenus adultes demain auront besoin de se donner à leurs frères et sœurs d'une façon ou d'une autre. Nous y reviendrons plus loin en parlant du scoutisme comme une école d'engagement.

pas de guidisme-scoutisme vrai sans engagement

Au jeune qui reçoit le sacrement de la confirmation, on fait comprendre que ce sacrement est celui du témoignage, de l'engagement. On n'est pas chrétien tout seul, on est chrétien avec les autres et pour les autres. Par sa pédagogie active des B.A., des services occasionnels, des chantiers, le scoutisme-guidisme donne aux jeunes chrétiens l'occasion de mettre en pratique le sacrement de confirmation reçu. Et il donne à tous les jeunes l'occasion de se préparer à quelque chose de durable : l'engagement. La prise de responsabilité au sein même de l'équipe ou de la patrouille est pour la jeune fille ou le garçon une occasion de montrer ce dont il est capable, d'affronter un certain nombre de difficultés, de se mettre au service des autres et ainsi de se préparer à des responsabilités d'adultes demain. Dans un collège de premier cycle, une année, tous les délégués de classe étaient des scouts. Le mouvement n'avait nullement fait campagne pour que ce poste soit monopolisé par les scouts, mais ceux-ci ayant fait leurs preuves, c'est tout naturellement que leurs camarades s'étaient tournés vers certains d'entre eux pour assumer une telle responsabilité. Que de fois n'est-il pas fait appel aux guides et scouts pour l'animation des fêtes, pour les chorales, pour l'encadrement de colonies de vacances. On sait qu'ils ont reçu une formation et qu'ils sont prêts à servir.

à l'échelle du monde

Guidisme-scoutisme ne prétendent pas être les seuls mouvements de jeunesse de dimension internationale, mais un certain nombre de rencontres à tous les niveaux : responsables nationaux (conférences mondiales ou régionales), chefs ou cheftaines (dans des camps de formation) jeunes scouts et guides (Jamborees, camps internationaux...) ont créé petit à petit une véritable fraternité universelle.

Les échanges sont nombreux et conduisent par-delà les différences de races, de religions, de niveau de vie, à une meilleure compréhension. Quelle joie pour ces scouts ruraux analphabètes d'exprimer par le salut scout le partage d'un même idéal, de recevoir dans leur famille de grands chefs scouts venus d'un autre pays. Quelle joie également pour cet universitaire français d'avoir pu réaliser son mémoire sur « L'importance de la culture maraîchère dans le revenu familial dans une région rurale », tout cela parce qu'il était le petit frère d'un grand chef scout étranger, mais bien connu de toute la région.

Suite à l'Année internationale de l'Enfant et avec la collaboration de l'Association Canadienne de Développement International (A.C.D.I.), les guides

du Canada par l'intermédiaire des guides du Burkina ont pu financer 74 puits dans diverses provinces. Cette entreprise a permis de renforcer les liens d'amitié qui unissaient les deux associations et a été occasion également de réflexion sur un certain nombre de problèmes des pays du tiers monde.

Quant à l'Année internationale de la Jeunesse elle a été l'occasion d'une plus étroite collaboration des deux mouvements avec l'UNICEF, ce dernier aidant financièrement mais aussi en personnel à la réalisation du camp national de formation de cheftaines, d'un stage de trois semaines inter-états touchant six associations d'Afrique de l'Ouest et de France, et la réalisation d'une session de formation pour cheftaines et chefs sur les problèmes de santé primaire en particulier.

un cadre de rencontres fraternelles entre jeunes de religions différentes

Bien que né dans un cadre chrétien, le guidisme-scoutisme s'est manifesté dès le début ouvert à tous les jeunes. Il est aujourd'hui, dans un monde de violence, d'affrontements sous de multiples formes, terrain de respect mutuel, terrain de tolérance, de rencontres entre jeunes et adultes, d'ouverture aux autres sur le plan religieux comme dans les autres domaines. Pour certains animistes ou musulmans, l'équipe ou patrouille est communauté catéchuménale où une vie chrétienne est découverte avant un enseignement religieux ou, disons plutôt, où une certaine expérience de vie spirituelle est faite, expérience qui conduira petit à petit à une quête vers la vérité, à un approfondissement de la foi. Les jeunes sont sensibles au fait que des aumôniers ou sœurs conseillères catholiques s'intéressent à eux, quelle que soit leur religion, respectueux de démarches religieuses différentes des leurs, et les parents sont heureusement étonnés de cette démarche. Une vraie tolérance entre jeunes prépare pour demain meilleure compréhension et tolérance entre adultes pour bâtir un monde plus fraternel.

Ce pluralisme religieux, réalité quotidienne vécue par de nombreux jeunes africains, n'est certes pas sans difficultés. La tentation existe pour certains responsables, sous prétexte de ne pas froisser ou ébranler l'autre dans ses convictions religieuses, d'en venir à un plus petit dénominateur commun religieux. Ce n'est certainement pas la pensée de Baden-Powell demandant à ses chefs de faire appel à qui de droit pour l'approfondissement de la foi de leurs garçons et se réjouissant de la nomination officielle d'aumôniers catholiques pour les guidisme et scoutisme. Tolérance n'a jamais voulu dire taire nos convictions, mais respecter les démarches religieuses des autres et

être fondamentalement convaincus que nous sommes tous en quête de la Vérité qui doit être proclamée mais surtout vécue. N'est-ce pas d'ailleurs le sens de la pédagogie du scoutisme?

scoutisme-guidisme et vocations sacerdotales et religieuses

Dans divers pays d'Europe et d'Amérique, le guidisme-scoutisme peut se réjouir d'avoir fourni à l'Eglise un bon nombre de vocations sacerdotales et religieuses. Les pays d'Afrique ne sont pas en reste en ce domaine.

Au Burkina, les deux mouvements se sont implantés dans plusieurs séminaires et maisons de formation de religieuses il y a une quinzaine d'années. Ils avaient été choisis par les équipes éducatrices, comme un des moyens de formation humaine et étaient accompagnés par des aumôniers, conseillères et conseillers. Ils ont été pour ces futurs prêtres, religieux et religieuses occasions de rencontres fraternelles avec des jeunes de leur âge, étudiants des lycées et collèges ou même universitaires. Pour ceux et celles qui en cours de route changèrent d'orientation, les deux mouvements furent un moyen d'insertion en ce milieu des jeunes des lycées et collèges.

Les anciennes guides et anciens scouts de ces maisons de formation sont aujourd'hui de meilleurs aumôniers, conseillères et conseillers, ayant eux-mêmes vécu l'expérience scout. Certaines religieuses plus anciennes reconnaissent que le guidisme a été à l'origine d'un nouveau type de religieuses, plus ouvertes aux problèmes des jeunes filles et davantage à même d'animer des mouvements de jeunesse et d'enfance.

conclusion

L'expérience guide-scoute encore très limitée n'en est qu'à ses débuts. Elle ne portera pleinement ses fruits que dans la mesure où agents pastoraux et adultes en comprendront la portée. Ces deux mouvements de jeunesse sont encore trop souvent considérés non pas comme des mouvements d'éducation mais comme des clubs de détente et de loisirs. Un gros travail d'information et de sensibilité est à faire dans les années à venir pour qu'ils touchent un plus grand nombre de jeunes et portent plus de fruits.

Bernard Fagnon, pb

*Paroisse
B.P. 52, Banfora, Burkina-Faso*

AUMÔNIER DES LYCÉENS À BOUAKÉ CÔTE-D'IVOIRE

par Jean-Marie Maestraggi

Peut-on imaginer une grande ville située en Afrique de l'Ouest ?

Lorsque je dis à mes amis que j'ai passé neuf ans à Bouaké, ils ne réalisent pas bien dans quel cadre j'ai vécu. Il me faut décrire cette ville de 350.000 habitants, étendue sur cinquante kilomètres carrés de collines dont la cathédrale et le cœur de la ville occupent le sommet ; ils sont alors étonnés qu'on puisse trouver une telle ville en Côte-d'Ivoire. Lorsque j'ajoute qu'il y a dans cette ville environ trente établissements d'enseignement secondaire et supérieur scolarisant à peu près vingt-cinq mille jeunes, ils découvrent une Afrique dont ils n'avaient pas idée. Et encore n'est-ce que Bouaké, il y a les autres villes : la capitale économique : Abidjan, la capitale politique : Yamoussoukro, village natal de l'actuel président de la République, Félix Houphouët-Boigny, Daloa, Korhogo, Abengourou, Man... Dans le seul diocèse de Bouaké, on trouve des lycées encore à Dimbokro, Toumodi, Sakassou, Béoumi. Alors chacun commence à percevoir un pays en pleine évolution, riche d'espérances et spécialement l'importance que les responsables du pays attachent à la scolarisation des jeunes.

importance du monde scolaire

L'effort de la Côte-d'Ivoire en faveur de l'Education nationale est énorme comparativement aux moyens dont dispose le pays ; il était tellement important que des décisions impopulaires ont dû être prises limitant le salaire des enseignants, leurs avantages matériels et réduisant les bourses d'étude des élèves. Le poids était trop lourd à supporter pour l'économie générale du pays.

L'Université d'Abidjan, les Ecoles d'Ingénieurs de Yamoussoukro, les nombreux lycées mettent beaucoup de jeunes compétents sur le marché du

travail. Quelle a été ma joie lorsque visitant une usine de la Sodésucre, j'ai été accueilli par un ancien élève du Lycée Technique de Bouaké et lorsque un ancien élève du Lycée Classique est venu me dire qu'il avait un bon poste chez Eveready, la voiture qu'il conduisait en était la preuve.

Pendant les vingt-deux ans d'indépendance, la Côte-d'Ivoire dans son ensemble est allée de l'avant, sur la voie du progrès. Grâce à Dieu et grâce aux efforts constants des autorités publiques et de la population, le pays a réussi à s'organiser en se créant les moyens pour subvenir aux besoins essentiels de ses populations. Les centres de santé se sont multipliés et se sont rapprochés des villages. La faim et la soif du savoir moderne peuvent désormais trouver une large satisfaction dans l'accès des citoyens aux enseignements de tous niveaux et de toutes spécialités. Une relative prospérité économique est reconnue à la Côte-d'Ivoire, même par l'étranger. L'Ivoirien jouit d'un certain bien-être qu'on se plaît à « célébrer ». Et tout cela dans un contexte de stabilité politique qui a permis au pays d'atteindre l'essentiel des objectifs qu'il s'était fixés¹.

En avril 1975, lorsque je rencontrais pour la première fois Jean-Yves Baral, alors secrétaire de la Commission épiscopale des Missions à l'Extérieur, je n'avais pas idée de tout cela ; ce n'est que peu à peu que je l'ai découvert. C'est lui qui a insisté pour que je reste, à Bouaké, dans ce ministère d'aumônier de lycéens que j'exerçais depuis octobre 1969 au Lycée Anatole-France de Marseille.

pourquoi un départ fidei donum ?

Dans la pièce célèbre de Marcel Pagnol, *Marius*, César ne comprend pas le désir qu'a son fils de partir, et Marius lui répond qu'à force de voir les bateaux quitter le port il a envie de connaître les pays où ils vont.

Pour moi, c'est plutôt grâce aux campagnes de carême du Secours Catholique et du Comité Catholique contre la Faim et pour le Développement menées avec les jeunes de l'aumônerie que j'ai découvert la situation des pays d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine. Aussi au moment où je devais changer de ministère, la proposition de Prêtre Fidei Donum renouvelée par le Cardinal Etchegaray, m'a attiré et à mon tour je pouvais embarquer sur un bananier en route pour Abidjan.

J'avais alors dans l'esprit ces phrases de saint Paul dans sa lettre aux chrétiens de Rome : *J'ai un grand désir de vous voir afin de vous communiquer*

quelque don spirituel pour vous affermir, ou plutôt éprouver le réconfort parmi vous de notre Foi commune à vous et à moi (1,11-12). Seigneur, tu m'as fait la faveur d'être un officiant de Jésus Christ auprès des païens, consacré au ministère de l'Évangile de Dieu afin que les païens deviennent une offrande qui, sanctifiée par l'Esprit Saint, soit agréable à Dieu (15,16).

Et en même temps des questions: « Pourquoi annoncer l'Évangile à des hommes qui vivent dans une Foi, qui expriment cette Foi dans un culte? Qu'est-ce qui est le plus urgent et le plus nécessaire: apporter un développement matériel et humain ou annoncer le Salut en Jésus Christ? »

Mais aussi les convictions qu'exprimait Mgr Guy Riobé dans son message de Pâques 1973: *Au matin de Pâques, Jésus, en traversant la mort pour accéder à l'existence même de Dieu, assure la réussite de l'humanité tout entière. La Foi n'est pas un avoir, vivre la Foi c'est croire en quelqu'un, Jésus Christ, la Foi c'est une relation personnelle avec Jésus Christ, Fils de Dieu, au cœur de notre vie. C'est une histoire et comme toute histoire d'amour, elle sera toujours une histoire inachevée...*

la formation chrétienne permanente des jeunes baptisés aînés

C'est avec ces questions et ces convictions que fin septembre 1975 je débute l'œuvre de catéchèse si bien décrite par Jean-Paul II: *Il est évident qu'une catéchèse qui dénonce l'égoïsme au nom de la générosité, qui donne sans simplisme et sans schématisme illusoire le sens chrétien du travail, du bien commun, de la justice et de la charité, une catéchèse de la paix entre les nations et de la promotion de la dignité humaine, du développement, de la libération, tels que les présentent des documents récents de l'Église, complète heureusement dans l'esprit des jeunes une bonne catéchèse des réalités proprement religieuses, laquelle ne doit jamais être négligée. La catéchèse prend alors une importance considérable car c'est le moment où l'Évangile pourra être présenté, compris et accueilli comme capable de donner un sens à la vie et donc d'inspirer des attitudes inexplicables autrement: renonce-*

1/ *Lettre pastorale sur l'Éducation*, Conférence épiscopale de Côte-d'Ivoire, 2 décembre 1982. Imprimerie Moderne, Abidjan, page 5.

2/ *La catéchèse en notre temps*, JEAN-PAUL II, 16 octobre 1979, n° 39.

3/ *Pistes de catéchèses pour aînés*, Commission épiscopale de Catéchèse et de Liturgie pour l'Afrique de

l'Ouest francophone, B.P. 312, Bobo-Dioulasso, Burkina-Faso, 1983, 40 pages dactylographiées.

4/ *Panorama des brochures de formation humaine et religieuse diffusées à travers l'Afrique francophone*, présentation et analyses faites par l'association Parole et Partage, février 1983; O.P.M., 28, rue des Jésuites, B - 7500 Tournai, Belgique.

ment, détachement, mansuétude, justice, engagement, réconciliation, sens de l'Absolu et de l'Invisible, etc. autant de traits qui permettront d'identifier ce jeune parmi ses compagnons comme un disciple de Jésus Christ².

Dans cette tâche qui peut paraître démesurée, le plus grand réconfort est venu de ce qu'à tous les niveaux j'ai rencontré un grand désir de travail en équipe et la collaboration de chacun nous a permis d'obtenir de bons résultats. A Bouaké, prêtres, religieux, religieuses et catéchistes laïcs, nous formions une équipe qui encourageait chacun dans la tâche à accomplir. Au niveau du diocèse, du pays et même de l'Afrique de l'Ouest, ce même souci d'un travail en commun a permis plusieurs réalisations.

Nous avons un grand besoin de documents de référence, de brochures à laisser entre les mains des jeunes; cela nous a conduits à deux démarches complémentaires :

– La première a consisté à faire une sorte de catalogue des thèmes de catéchèse attendus par les jeunes; cela a donné «des pistes de catéchèse pour aînés», une brochure diffusée en Afrique de l'Ouest par la Commission de Catéchèse³.

– La seconde était bien sûr de rédiger les brochures correspondant à chacun des thèmes retenus; plusieurs ont vu le jour grâce à de nombreux collaborateurs. Ce besoin de brochures est tellement patent que l'Association Parole et Partage a répertorié dans un Panorama toutes celles que l'on peut facilement se procurer et mettre à la disposition des jeunes⁴.

enseignement de la philosophie et adhésion de Foi

A deux ou trois reprises, des professeurs de philosophie, tant ivoiriens qu'européens, m'ont invité à participer à une réflexion sur Dieu et ce que la raison humaine peut en dire, dans le cadre de leurs cours de philosophie. J'ai rencontré chaque fois une difficulté à faire reconnaître que l'intelligence n'est pas ignorée par la Foi. S'il n'y a pas de preuves rationnelles contraignantes de l'existence de Dieu, cela n'exclut pas un usage de la raison à l'intérieur de la Foi. Croire et comprendre sont toujours à conjuguer. Le témoignage de Guillaume Koffi recueilli le 25 avril 1980, alors qu'il était lui-même enseignant à Bingerville confirme s'il en était besoin qu'une catéchèse des jeunes est utile :

J'avais mis ma confiance totale en Jésus Christ et je croyais qu'il était Fils de Dieu et je le crois jusqu'à présent.

Paradoxalement, c'est le cours de philo qui m'a aidé à découvrir ma Foi. J'avais un professeur français qui était athée et qui nous disait que l'existence de Dieu n'étant pas prouvée rationnellement, croire en Dieu c'est croire en quelque chose de non fondé. Du coup, nous qui étions croyants, on passait pour des imbéciles aux yeux des camarades.

Tout le temps, c'étaient des discussions – pas passionnées mais houleuses – entre le professeur et moi en classe. Un jour, je lui pose la question: « vous dites que l'existence de Dieu n'est pas prouvée rationnellement et que si on veut suivre la logique, on ne devrait pas croire en Dieu. » Il dit: « Oui, je l'ai dit. » – « Mais alors les philosophes croyants, est-ce des imbéciles? Vous avez présenté la philosophie comme une science qui est à la recherche de la vérité. Alors, le philosophe croyant, est-ce une contradiction? Des gens comme Descartes et Pascal, je pense qu'ils croyaient. » Le professeur n'a pas pu répondre. « Bon! on reverra cette question plus tard. » J'ai compris que s'il n'avait pas pu répondre, c'est qu'on ne peut pas répondre à toutes les questions avec notre seule raison. C'est là que j'ai commencé à réfléchir sur le monde, la souffrance. J'en ai conclu qu'il existe bien un Etre suprême. Qu'on l'appelle tout ce que les gens veulent: pour moi c'est Dieu, Père de Jésus Christ⁵.

peut-on parler d'un profit?

Mon expérience d'aumônier des lycéens à Bouaké me laisse une impression profonde. Je ne peux dire ce que tous les jeunes que j'ai rencontrés en ont tiré mais j'ai le sentiment d'avoir beaucoup reçu.

Tout d'abord je retiens l'expérience que la foi peut attirer des jeunes et les mobiliser. Rencontrer régulièrement des jeunes affrontés aux connaissances modernes, scientifiques et philosophiques, oblige à préciser et à approfondir le contenu de sa foi. Pendant ces années j'ai pu faire des recherches, participer à la rédaction de documents catéchétiques, transmettre la foi dans son essentiel, toutes choses que je ne retrouve pas de la même façon maintenant à Marseille.

D'un certain point de vue, il est aussi plus facile de présenter les sacrements à Bouaké. Les rites de naissance, de l'entrée dans l'adolescence, du mariage,

5/ *Jeunes intellectuels en recherche*, propos recueillis par Raymond DENIEL, INADES, Abidjan, 1981.

sont assurés par la religion traditionnelle. La réception des sacrements de la vie chrétienne apparaît ainsi moins liée à un âge de la vie. Une famille marseillaise n'imagine pas qu'on puisse communier pour la première fois par exemple à quinze ans, qu'on puisse ne pas baptiser un enfant à la naissance mais lui proposer plutôt un accueil dans l'Eglise. Les jeunes de Bouaké par contre ne sont pas gênés de découvrir l'Évangile à tout âge.

Pour le mariage, les jeunes Marseillais, comme beaucoup d'autres, dissocient de plus en plus le début de la vie commune et la demande du sacrement ; ils rejoignent en cela les jeunes de Bouaké qui ne demandent pas d'emblée eux aussi ce sacrement ; les motifs ne sont pas identiques mais le résultat est le même. A Bouaké, beaucoup de jeunes souffrent de ce que leur situation matrimoniale les met en marge de l'Eglise ; en grand nombre ils prennent leurs distances à l'égard de l'Eglise au moment où ils fondent leur foyer.

Enfin ce qui m'a le plus marqué ce sont ces grandes assemblées témoignant de leur Foi. Pèlerinage, nuit de prière, fête de la J.E.C., chaque fois qu'un tel événement était proposé, c'était un millier de jeunes qui se mobilisaient et tout paraissait facile car chacun prenait sa part.

Je ne peux passer sous silence ici le bénéfice qu'apporte la présence de deux communautés contemplatives : bénédictins et bénédictines, le collège Saint-Viateur et les foyers d'étudiants.

Célébrer la messe dans une cathédrale pleine, accueillir cent cinquante jeunes chaque année au baptême la nuit de Pâques, encourager des jeunes confirmés dans leurs engagements de catéchiste ou de responsable de mouvement, me permet de dire aujourd'hui que j'ai vraiment trouvé à Bouaké le réconfort d'une Foi partagée.

Jean-Marie Maestruggi

*15, rue Bernard
Les Camoins
13011 Marseille*

AUMÔNIER D'UNIVERSITÉ AUX PHILIPPINES

par Michel de Gigord

Prêtre des Missions Etrangères de Paris, Michel de Gigord est aux Philippines, aumônier d'étudiants à Marawi City, pour l'université d'Etat de Mindanao. En juin dernier, Michel connut la désagréable surprise de l'enlèvement par des maquisards qui l'ont cependant relâché après quelques semaines. Alors, il prit un bref repos, bien mérité, en France, puis partit reprendre son service.

Je travaille depuis un peu plus de trois ans dans une université au Sud des Philippines dans l'île de Mindanao, l'université d'Etat de Mindanao. Située dans la province de Lanao del Sur à quelques kilomètres de la capitale provinciale, Marawi, c'est une université assez spéciale en son genre par le fait même que la province de Lanao del Sur est musulmane à 98 %.

une université islamo-chrétienne

L'université de Mindanao fut créée en 1961 avec deux buts principaux :

- améliorer l'éducation des Maranaos (il faut savoir que les Maranaos sont les musulmans de la région de Marawi, un des quatre groupes principaux de musulmans aux Philippines), pour leur donner une meilleure chance de participer à la vie nationale;
- aider les chrétiens et les musulmans à mieux se comprendre en enseignant et en étudiant sur le même campus.

Pour attirer les chrétiens, les professeurs et employés de l'université ont de très bons salaires et beaucoup d'avantages sociaux et les étudiants peuvent obtenir facilement des bourses d'étude. Le résultat est qu'aujourd'hui l'uni-

versité comprend 7.000 étudiants dont 60 % sont chrétiens, 600 enseignants dont 65 % sont chrétiens et environ 2.000 employés dont 80 % sont musulmans.

A part quelques Maranaos qui habitent en ville, tous les étudiants, enseignants et employés habitent sur le campus, les enseignants et les employés avec leur famille, ce qui fait que l'université est une véritable ville par elle-même.

Cette université a un énorme budget, en fait le 2^e budget de toutes les universités du pays bien qu'elle soit petite en taille comparée à bien d'autres. Le budget, l'année dernière, s'élevait à environ 80 millions de pesos soit 40 millions de francs à peu près, au taux de change de l'année dernière.

Tout cela pourrait faire penser que les deux buts de l'université ont tout pour réussir : chrétiens et musulmans vivant ensemble sur le campus et un budget fantastique permettent des professeurs de haut niveau, des bâtiments nombreux et bien équipés. Or, il n'en est rien. L'éducation des Maranaos n'a pas progressé et les relations entre les chrétiens et les musulmans ne se sont pas améliorées, au contraire. Pourquoi ? Parce que l'agenda caché de cette université est tout autre que celui mentionné plus haut. En fait, cette université fut créée dans un but essentiellement politique : celui d'apaiser la rébellion ou l'opposition maranao au gouvernement. C'est pourquoi le budget de cette université est si élevé ; le gouvernement, par le biais de l'université, a véritablement acheté l'élite maranao. L'université est pour eux une vache à lait qui leur permet d'obtenir des titres qu'ils affectionnent, des postes qu'ils n'auraient jamais atteints autrement et une source intarissable de fonds par des salaires élevés mais surtout par le détournement de ces fonds. D'où une immense corruption et une politisation à outrance reléguant très loin derrière toute préoccupation académique. Pour maintenir tout ce système en place, l'université a été militarisée de façon systématique, créant un climat de peur permanente et empêchant toute opposition.

l'accompagnement religieux des étudiants chrétiens

Cette introduction était nécessaire pour comprendre ce que l'aumônerie a essayé et continue de faire avec les étudiants dans le domaine de la catéchèse.

Il ne s'agit pas d'une catéchèse directe mais plutôt diffuse à travers la liturgie, les réunions bibliques et les séminaires organisés par l'aumônerie. Il ne

s'agit pas non plus de catéchèse dans le sens de préparation au baptême puisque nous ne pouvons travailler qu'avec les catholiques, la conversion des musulmans étant complètement en dehors de la question.

Il s'agit d'une catéchèse dans le sens d'un approfondissement de la foi, parfois même d'une véritable conversion au sein de la même foi.

A l'aide donc des homélies, des partages d'Évangile et autres textes de la Bible, des retraites et des séminaires que nous organisons à l'aumônerie nous essayons de faire passer trois idées fondamentales :

1. La foi chrétienne n'est pas une affaire individuelle. Elle ne peut être vécue et ne peut grandir que dans un peuple. Il n'y a de foi que communautaire. Ça c'est au niveau du langage. Au niveau concret les étudiants sont organisés en comités qui sont en fait des communautés où les membres se réunissent chaque semaine pour réfléchir, prier et programmer leurs activités ensemble. Il y a ainsi un comité de catéchèse, un comité de liturgie, un comité de dialogue avec l'Islam, un comité Justice et Paix, un comité d'Éducation et un comité de Formation spirituelle. Il y a environ 30 membres dans chaque comité et l'ensemble forme le Mouvement étudiant catholique de l'université.

2. La foi n'est pas que parole. La foi n'est ni émotionnelle seulement, ni intellectuelle seulement, mais une adhésion du cœur et de l'esprit qui se transforme ensuite en agir. Un agir en plein dans les réalités de la vie quotidienne et dans les grands problèmes du monde d'aujourd'hui. Ici il y a toute une série de points très importants qu'on essaye de faire passer et qui me demanderait beaucoup de temps à développer ici : la dimension prophétique de la foi ; la dimension politique de la foi ; l'engagement pour la défense des droits de l'homme ; la foi comme force de libération ; la non-violence, le problème du salut...

Au niveau concret, on demande aux étudiants de s'engager dans les problèmes de l'université et de prendre position pour qu'il y ait changement ; d'organiser des débats et faire des expositions sur des points précis de la vie du pays ; de montrer films et documentaires à leurs co-étudiants et les faire réagir, etc.

3. La foi chrétienne ne peut pas se vivre en circuit fermé. Elle est essentiellement missionnaire, ouverte aux autres. Elle est un partage, une offre. Ici nous mettons l'accent non pas du tout sur la conversion mais sur le dialogue : essayer à tout prix de créer des liens avec ceux qui sont différents.

Essayer de construire des ponts là où l'ignorance et la haine ont créé des murs infranchissables. Il s'agit surtout pour nous ici des relations avec l'Islam. Une fois de plus, aucun plan de conversion mais le désir de se mettre à l'écoute de l'autre pour que lui aussi se mette à notre écoute et que se découvrant ainsi, nous grandissions ensemble dans la découverte de nos richesses mutuelles.

Au niveau concret, on invite les musulmans au moment de leurs grandes fêtes à venir nous parler sur la façon dont ils vivent ces fêtes ; on les invite aussi à des pique-niques au simple niveau de la rencontre amicale ; on étudie leur foi et leur langue.

Tout ceci est un travail de longue haleine qui, une fois de plus, n'est pas fait exactement à la façon d'une catéchèse systématique mais procède plutôt par touches à tous les niveaux de la vie : la liturgie, la prière, le bulletin de l'aumônerie, les réunions, les séminaires et les retraites.

On essaye de toucher le plus d'étudiants possible – 30 % pratiquent de façon régulière – 200 environ suivent de très près toutes les activités citées ci-dessus.

de la passivité à la joie libérante

Dans un contexte de très grande différence culturelle et religieuse, dans un contexte de tension presque permanente à cause de la corruption et de la violence, il y a chez beaucoup des étudiants de l'université une très grande soif de Dieu et quand, petit à petit, ils découvrent Dieu comme le Dieu de la libération non seulement des péchés individuels mais aussi de tous les maux sociaux dont ils font l'expérience quotidienne, ils accueillent souvent ce message avec grande joie. Se libérant eux-mêmes de la peur et de la passivité, ils entrent souvent avec enthousiasme dans ce grand mouvement de libération pour que s'établisse enfin le Royaume de Dieu, royaume de paix, de justice et de vérité, royaume d'Amour.

Au reçu de cet article, Spiritus demanda encore à Michel de Gigord si le voyage de Jean-Paul II au Maroc en août 1985 et son discours aux jeunes de Casablanca ont trouvé un écho jusque dans les groupes universitaires de Mindanao.

La réponse, dit-il, est malheureusement négative : quasi aucun écho. A quoi cela tient-il ?

- Une presse très pauvre : il n’y a que très peu de nouvelles internationales dans la presse locale, encore moins à la télévision.
- Une très grande ignorance et un total manque d’intérêt pour les événements mondiaux, même au niveau universitaire. Il y a très peu d’histoire et de géographie au niveau secondaire ; l’enseignement en plus est un bourrage de crâne pour passer des examens, absolument pas une invitation à la recherche et à l’exercice critique. Les Philippins en général lisent très peu. J’ai créé ici une bibliothèque à l’aumônerie et essaye petit à petit d’éduquer les étudiants à lire intelligemment : c’est très difficile.
- Les musulmans, enfin, sont vraiment fermés sur eux-mêmes, n’analysant tout qu’à travers le Coran et les commentaires qu’en font leurs maîtres. Ils suspectent aussi tout ce qui est fait par les chrétiens, le dialogue pour eux n’étant qu’un nouveau nom ou une nouvelle approche pour ce qu’ils continuent de croire être le but unique des chrétiens : leur conversion. Bien sûr, ce ne sont pas tous les musulmans qui pensent ainsi mais souvent les plus vocaux. Il y a une montée très nette du fondamentalisme en Islam et cela ne rend pas les choses faciles.

Michel de Gigord

*c/o Préature of Marawi
P.O. Box 5605 Iligan City
Philippines*

QUELLE PAROLE DE DIEU ?

par J. Cormier

Julien Cormier est passé en 1985 du Burundi au Niger. Au Burundi, il était curé de 60.000 baptisés, avec 60 catéchistes à plein temps, pour 7.000 jeunes et adultes en catéchèse. Tout était bien organisé, planifié, imprimé... Au Niger, la mission de Dogondoutchi compte 4 ou 5 catéchumènes, quelques dizaines de sympathisants, jeunes des C.E. G. ou adultes de deux villages voisins.

description de la tâche

Quatre religieuses, trois prêtres, cent cinquante amis de la mission dont une cinquantaine de baptisés. Environ 40 personnes, dont 15 enfants, à la messe du dimanche. Une dizaine de communicants. C'est Dogondoutchi, petite ville à 99 % musulmane. A 140 km, une autre petite communauté chrétienne d'une centaine de membres, surtout des Béninois, et quelques lycéens chrétiens dont cinq sont originaires de Dogondoutchi. C'est Dosso, chef-lieu d'un département qui est théoriquement notre mission, au territoire grand comme la Belgique. Ici ou là, une petite dizaine de fonctionnaires chrétiens isolés. Nous ne sommes rien en tant que chrétiens même si le mot mission catholique est bien connu et respecté dans tout le pays (influence des écoles de la mission et de la Caritas).

Pour ce qui me regarde, dans le domaine de la pastorale, j'anime un groupe de 15 garçons de 14 à 20 ans à Dogondoutchi même. Je visite tous les quinze jours la communauté béninoise de Dosso et les quelques lycéens originaires de Douthi. Je vais régulièrement dans un village voisin rencontrer sept anciens (de 55 à 70 ans) qui s'intéressent au « chemin de Jésus », rencontre suivie d'une autre composée de jeunes dont la moitié est scolarisée. Sauf quelques jeunes, baptisés enfants, l'ensemble de ces personnes n'est même pas décidé à faire le catéchuménat. On pourrait appeler ça des réunions de

sympathisants et quelquefois des réunions d'information. C'est le « forum » où je suis envoyé annoncer la Bonne Nouvelle.

On voit tout de suite que cette situation n'en est pas une de catéchèse (exposé structuré de la foi), mais en est une de kérygme (annonce globale de Jésus Christ). On initie quand même progressivement et par à-coups à la vie chrétienne, prière, entraide. Parole de Dieu et révélation des sacrements (on ne met pas les sympathisants à la porte pendant les eucharisties).

Difficulté majeure: je suis nouveau dans ce pays mais déjà un peu vieux pour m'initier à une nouvelle langue. Le haoussa entre lentement et je dois passer par des traducteurs. Les plus scolarisés des jeunes traduisent pour les petits et les anciens. Mais il y a progrès et déjà je commence à deviner si le traducteur dit bien en haoussa ce qui a été exprimé en français.

Ici, il n'y a pas de programme. C'est au choix du « malam » (le maître, nom donné aux lettrés musulmans et aux prêtres). On se donne un programme général (la vie de Jésus, ou l'Ancien Testament), mais on laisse surgir les questions en prenant soin dans la réponse ou la discussion d'en arriver à annoncer Jésus Christ. Ainsi, les lycéens demandaient il y a un mois de faire le lien entre la philosophie qui leur est enseignée et la foi chrétienne. Je demande un exemple. Ils me répondent : *la religion est l'opium du peuple*. Comme je n'ai pas lu les thèses des jésuites de Paris sur le marxisme, je dois les renvoyer au numéro de *Pirogue* de notre confrère Guillaumin sur le sujet. D'autres, du niveau collège, me questionnent : « *Qui fait la pluie ? Le professeur dit que c'est les vents et les nuages et que Dieu n'y est pour rien. Moi, je dis que c'est Dieu.* » Ou encore : *Le professeur nous a dit que Jésus est « hors-sujet » quand les chrétiens disent qu'il est fils de Dieu*. Voilà pour le dogme: des questions suscitées par des influences sécularisantes laïques ou par le milieu musulman. Quant à la morale, elle se présente quelquefois au sujet du racisme (Afrique du Sud, film *Racines* vu à la télé, ethnies diverses du Niger), problèmes des réfugiés suite à la sécheresse, et aussi du genre: *mon père malam, aidez-moi ! Ma sexualité, ça ne va pas du tout. J'ai vingt ans et depuis quatre ans, je n'ai réussi à dormir avec une fille qu'une seule fois. Vraiment, ça ne va pas !* Là aussi, comme c'est le kérygme, il faut répondre en annonçant globalement Jésus Christ. Espérant que l'Esprit promis viendra en appeler quelques-uns et leur permettra alors de commencer la catéchèse systématique.

Et la religion traditionnelle? N'influence-t-elle pas aussi les jeunes? Oui. Fortement. Si on parle des «iskoki», des esprits, les jeunes pointent du nez, se réveillent et veulent tous rapidement raconter leurs expériences person-

nelles. Ceci, je l'ai découvert en discutant avec les vieux du village, les jeunes me servent d'interprètes. Voyant que je prenais au sérieux tout ce que me disaient les vieux, les jeunes y sont allés eux aussi de leurs convictions et actions à l'intérieur de la religion traditionnelle (qui, dans la région de Dogondoutchi, vit très bien parallèlement à l'islam et, pour quelques baptisés, au christianisme).

De là s'est accrue en moi la conviction qu'on ne peut évangéliser des étudiants, des collégiens, sans en même temps donner aux racines de leur foi la bonne terre d'une famille et d'un village qui aussi chemine vers Dieu sur le « chemin de Jésus » (expression aimée au Niger). Bien sûr, je connais des chrétiens isolés au Niger. Mais l'isolement conduit souvent à la tiédeur et à la perte de la foi, au conformisme avec le monde traditionnel ou musulman dans lequel l'isolé chrétien est plongé dès sa sortie de la communauté chrétienne qu'il a connue à l'université ou au lycée. Et quand on est fonctionnaire de l'Etat, la première nomination n'est pas toujours à l'ombre de la cathédrale de Niamey. Notez bien que nous ne refusons pas les candidats isolés... mais quand même le Christ veut nous rassembler et nous sauver en Eglise, en assemblée, n'est-ce pas ?

C'est ici que je tiens à parler des vieux... puisqu'ils sont nécessaires à l'éveil à la foi des jeunes. J'essaye avec les anciens une méthode que j'appellerais anthropologique ou ethnologique. J'écoute les vieux sur un sujet : les ancêtres, les fondateurs du clan, les esprits, les sacrifices (de coqs, chèvres...). Dans un deuxième temps, je leur donne la pensée et l'anthropologie biblique sur le sujet, grâce au secours du Vocabulaire de Théologie Biblique du Père Xavier Léon-Dufour. C'est pour moi actuellement le vrai dialogue, la vraie évangélisation, la vraie mission. Les ancêtres Adam et Eve et le nouvel Adam, les esprits (« nos » anges et démons si semblables à « leurs » catégories d'esprits) et la seigneurie du Christ sur tous les esprits grâce à son Saint-Esprit, les sacrifices des anciennes alliances et le sacrifice de l'unique et éternelle alliance en Jésus Christ...

états d'âme

Ma mission en Afrique s'inscrit dans la suite de deux appels que lance la Parole de Dieu : *Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre et soumettez-la* (Gn 1,27). Voilà pourquoi je suis dans une équipe qui se préoccupe des réfugiés de la sécheresse, qui creuse des puits et organise des jardins de saison sèche, qui veut planter des arbres. Et Mt 28,19 : *Allez donc, de toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père et du Fils et*

du Saint-Esprit, et leur apprenant à observer tout ce que je vous ai prescrit. Voilà pourquoi j'essaye d'éveiller des jeunes et des adultes au message et à la personne de Jésus lui-même tel que nous le rencontrons dans l'Eglise catholique: Parole, Entraide et Sacrements qui sont les trois manières indissociables de le rencontrer, ses trois présences réelles parmi nous.

Ah, si Jésus était ici lui-même. Pas tellement dans sa période historique. Car ici comme en Galilée, il aurait autant de mal que moi à se faire entendre. Et il serait à nouveau condamné à Jérusalem. C'est arrivé une fois et ça suffit pour notre salut. Mais je souhaite, moi, avoir l'expérience forte du Jésus Seigneur Ressuscité, celui qui donne la paix et l'Esprit, le courage et la mission. Avec assurance, je pourrais dire aux vieillards du village: *Aujourd'hui s'accomplit à vos oreilles ce passage de l'Ecriture (Lc 4,21).* Vous êtes libres de la peur, de la haine, des passions, de la maladie, des calamités, de la fatalité, *Je n'ai ni or ni argent, mais ce que j'ai je te le donne: au nom de Jésus Christ le Nazaréen, marche! (Ac 3,6).*

Mais je ne vis pas moi-même dans cette liberté. Je n'en ai que l'espérance et parfois l'avant-goût. J'ai un regard optimiste sur ma propre vie qui ne vaut rien, qui est pleine d'embûches, de chutes et qui me conduit à la mort. Un vrai chemin de croix. Que j'accepte parfois avec pleurs et sueurs mais que j'accepte car Jésus me dit que c'est le chemin voulu, le tunnel obligatoire pour mon salut et celui des autres. *Si quelqu'un me sert, qu'il me suive et où je suis, là aussi sera mon serviteur (Jn 12,26).*

Le Niger, pays paisible et accueillant, a permis à toutes les formes de témoignage chrétien de s'exprimer. Les petites Sœurs de Jésus mènent la vie simple (et très difficile) de Nazareth, sous la tente avec les pasteurs nomades. Admirables. Je les ai visitées. Ce n'est pas mon appel. Des confrères prêtres sont embarqués corps et âmes et exclusivement dans des projets de développement. Sans eux, il manquerait quelque chose à l'Evangile proclamé au Niger. Admirables. Ce n'est pas mon appel. Moi, je suis appelé à la parole et si possible à l'annonce explicite du «chemin de Jésus». Chacun trouve les pierres vivantes de sa mission dans la Bible. J'en citais quelques-unes, plus haut; en voici d'autres: *Comment croire en lui sans avoir entendu sa Parole? Comment entendre sa Parole si personne ne l'a proclamée? Comment proclamer sans être envoyé? (Rm 10,14).* Et encore: *Cette grâce, c'est d'être ministre de Jésus Christ pour les nations païennes avec la fonction sacrée d'annoncer l'Evangile de Dieu (Rm 15,16).* *J'ai procuré l'accomplissement de l'Evangile du Christ tenant à honneur cependant de limiter cet apostolat aux régions où l'on n'avait pas invoqué le nom du Christ (Rm 15, 19-20).*

Conseil de Paul à Timothée: *Proclame la parole, insiste à temps et à contretemps, réfute, menace, exhorte, avec patience et souci d'instruire* (2 Tm 4,2).

Est-ce que j'avouerais que ça ne va pas toujours bien ? Que je ne comprends pas (ne sens pas) encore la mentalité des Haoussas ? Un exemple humiliant : suite à un conseil de communauté chrétienne où avait été mal accueillie la demande des lycéens de consacrer 50.000 FCFA (1.000 FF) à un week-end qu'ils voulaient organiser pour des copains chrétiens de Niamey, je reçois cette lettre (extraits) : *Nous nous sommes vus dans l'obligation de vous faire parvenir aujourd'hui ce que nous, jeunes chrétiens de Dosso, pensons de votre façon de transmettre le message du Christ. D'abord le chrétien est un homme libre, libre de toute oppression, tyrannie, despotisme, esclavagisme, racisme. Nous sommes appelés par Dieu. Si vous, en tant que prêtre, vous voulez nous dérouter... nous vous dirons que le Christ est venu pour sauver tout le monde. Votre tâche de prêtre c'est de faire avancer la communauté et non de la détruire. Le Christ n'est pas raciste (etc.). Nous vous souhaitons une bonne compréhension.* Le président de la communauté chrétienne de Dosso (un Béninois) se chargea d'éclaircir les allusions... et essaye depuis de rétablir les ponts. Mais... je m'en souviens encore.

Et l'accusation que je porte contre moi-même ? Je la mitige en interrogation. Est-ce que je suis le témoin de la personne du Christ ou le batteur publicitaire des places vides à remplir dans l'Eglise ? Sorti il y a à peine un an de l'Eglise super-structurée du Burundi, j'ai souvent tendance à ne regarder la personne qui est en face de moi que comme l'objet d'une classification en vue d'une place, d'un rang (dehors ? près de la porte ? près de l'autel ?) dans l'Eglise. Bien sûr, il ne faut pas séparer la tête, le Christ, du corps, l'Eglise, et on ne peut rejoindre l'un sans l'autre. Mais gardons à la tête sa fonction capitale. C'est le sermon que je me fais. C'est aussi la prière que je fais à Dieu.

En résumé... je ne vous ai pas parlé de « Catéchèse » qui est l'enseignement donné à celui qui est décidé au baptême et qui suppose, de soi, une adhésion globale à l'Evangile du Christ, proposée par l'Eglise, mais je vous ai écrit sur l'Evangelisation qui, *de soi, est la première annonce de l'Evangile à ceux qui ne croient pas* (Gaston Pietri, dans Initiation à la pratique de la Théologie, volume 5, page 79).

Julien Cormier, pb

Mission Catholique
B.P. 49
Dogondoutchi, Niger

CATÉCHÈSE DES ENFANTS ET DES JEUNES AUX ORIGINES DE L'ÉGLISE

par Michel Dujarier

Originaire du diocèse de Tours, le Père Michel Dujarier est au service du diocèse de Cotonou (Bénin) depuis 1961, Prêtre fidei donum. Ayant été auparavant responsable du catéchuménat à la paroisse Notre-Dame-des-Champs de Paris, il enseigne depuis 1961 à l'I.C.A.O. d'Abidjan, sur le Catéchuménat et la Patristique. Pendant 16 ans, il fut secrétaire de la Commission de catéchèse et liturgie de l'Afrique de l'Ouest. Il a fait sa thèse de doctorat sur le parrainage des adultes.

Le renouveau catéchétique actuel a maintes fois étudié l'histoire des catéchismes pour enfants, mais de tels manuels sont relativement récents¹. Si l'on remonte jusqu'aux Pères de l'Eglise, leurs écrits nous révèlent plutôt la catéchèse faite à l'ensemble de la communauté et spécialement aux catéchumènes adultes². N'y a-t-il donc pas moyen de découvrir comment se faisait l'éducation chrétienne des jeunes durant les premiers siècles ?

Effectivement, très rares sont les documents qui en parlent explicitement, alors que nous sommes bien renseignés sur l'éducation profane³. Essayons cependant de décrire à grands traits ce que nous pouvons savoir de la catéchèse des adolescents aux origines de l'Eglise. Nous considérerons d'abord la mission des parents, puis nous tâcherons de montrer la pédagogie qu'ils utilisent.

le milieu familial éducateur de la foi

Le rôle indispensable des parents dans l'éducation chrétienne de leurs enfants est affirmé très clairement dès les origines, tant en Occident qu'en Orient.

C'est un précepte fondamental que la Didachè formule dès la fin du premier siècle dans son enseignement sur le chemin de la vie :

Tu ne retireras pas la main de dessus ton fils ou ta fille, mais dès leur enfance tu leur enseigneras la crainte de Dieu⁴.

Quarante ans plus tard, nous entendons l'écho de cette recommandation dans la lettre du Pseudo-Barnabé qui répète la Didachè mot pour mot⁵.

Au début du III^e siècle, la Didascalie développe ce même devoir en insistant non seulement sur la Parole de Dieu, mais aussi sur les dimensions concrètes de la vie du jeune : métier, loisirs, mariage :

Enseignez à vos enfants les métiers qui conviennent et sont utiles à la religion, de crainte que, par désœuvrement, ils ne s'adonnent à la volupté, et que, n'étant pas instruits par leurs parents, ils ne fassent de mauvaises actions comme les païens.

Ne les épargnez pas. Ils seront justes, instruits et obéissants. Ce n'est pas les tuer que de les instruire, mais c'est plutôt les vivifier, comme Notre Seigneur nous l'apprend dans le livre de la Sagesse où il nous dit : Instruis ton fils afin qu'il ait de l'espérance, car tu le frappes de la baguette et ainsi tu sauves son âme de l'enfer!

Et encore :

Quiconque ménage la baguette hait son fils. Notre baguette est la Parole de Dieu Jésus Christ; comme Jérémie vit aussi le bâton de noyer. Ainsi quiconque ne prend pas la peine de dire une parole de réprimande à son fils le hait. Enseignez donc à vos enfants la Parole du Seigneur, mâtez-les et soumettez-les dès leur enfance à votre parole pieuse.

Ne leur donnez pas le pouvoir de s'élever contre vous et contre les leurs: qu'ils ne fassent rien sans votre conseil. Qu'ils n'aillent pas se réunir et se distraire avec ceux de leur âge, car c'est ainsi qu'ils apprennent la vanité, qu'ils sont saisis par la volupté et tombent. Si cela arrive sans la faute de leurs parents, ces parents ne répondront que pour eux-mêmes devant Dieu, mais si c'est par votre négligence qu'ils n'ont pas été corrigés et qu'ils ont péché, vous, leurs parents, vous paierez pour eux devant Dieu. Aussi, soyez attentifs à leur choisir des femmes en leur temps et à les marier, de crainte que, dans leur jeunesse, par la force de leur âge, ils ne commettent des fornications comme les païens, et que vous ne deviez en rendre raison au Seigneur Dieu au jour du jugement⁶.

Le même souci éducatif se retrouve à la fin du IV^e siècle dans les Constitutions Apostoliques :

Pères, éduquez vos enfants dans le Seigneur, élevez-les dans l'éducation et la discipline du Seigneur, et apprenez-leur les métiers convenables et conformes à la Parole⁷.

L'insistance y est encore plus grande sur la manière forte, caractéristique de cette époque comme de celle de l'Ancien Testament – , mais aussi sur l'importance de la Bible qui est à la base de l'éducation chrétienne :

... Enseignez donc à vos enfants la Parole du Seigneur... Dès l'enfance, enseignez-leur les Saintes Lettres, qui sont nôtres et divines, et transmettez-leur toute la divine Ecriture⁸.

A Rome, déjà en 95-96, Clément de Rome exprimait la même exigence lorsqu'il écrivait aux Corinthiens :

Instruisons les jeunes gens en leur enseignant la crainte de Dieu... Que nos enfants aient part à l'éducation dans le Christ; qu'ils apprennent quelle est auprès de Dieu la puissance de l'humilité, quel est auprès de lui le pouvoir d'un amour chaste, combien la crainte de Dieu est belle, combien elle est grande, comme elle sauve ceux qui vivent saintement en lui avec un cœur pur⁹.

Un siècle après, en Egypte, Clément d'Alexandrie cite encore textuellement ces conseils de Clément¹⁰. Le chrétien doit éduquer ses enfants comme Dieu nous éduque¹¹. Il en sera récompensé par Dieu au même titre que le prédicateur ou le catéchiste :

A celui qui a engendré des enfants selon le Logos, et les a éduqués et formés dans le Seigneur, de même qu'à celui qui a appelé à la vie en enseignant la vérité, est destinée une récompense, car ils sont la race élue¹².

Il est à noter que ce souci éducatif impliquait d'abord une action missionnaire qui n'excluait pas les enfants. Nous en avons des traces au II^e siècle dans l'Apologie d'Aristide d'Athènes qui montre que les chrétiens cherchent à persuader leurs serviteurs et leurs servantes, s'ils en ont, ou leurs enfants, de se faire chrétiens, à cause de l'amour qu'ils leur portent¹³. De même, lorsque Celse critique le prosélytisme des chrétiens, il parle d'un apostolat qui se réalisait dans les arrière-boutiques auprès des enfants de la maison et des femmes¹⁴.

A travers tous ces rappels, nous voyons déjà se dégager très nettement quelques caractéristiques importantes :

1/ Cf. GERMAIN El. : *2.000 ans d'éducation de la foi*, Desclée, 1983, 3^e partie: *L'invention du catéchisme*, pp. 81-117.

2/ Cf. DANIELOU J. et DUCHARLAT R. : *La catéchèse aux premiers siècles*, Paris, 1968. — GERMAIN El. : *Baptême et éducation de la foi dans l'Eglise ancienne*, in *Catéchèse*, n° 88-89 (juil.-oct. 1982), pp. 107-121.

3/ MARROU H.-I. : *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, Seuil, 1965. RICHE P. : *Education et culture dans l'Occident barbare, VI^e-VIII^e siècle*, Seuil 1962.

4/ Did. 4,9 (S.C. 248).

5/ Ep 19,5 (S.C. 172).

6/ Didasc. 11,1-6 (NAU).

7/ Const. Ap. 4,11 (PG 1, 821).

8/ Id. (PG 1, 824).

9/ Ep. Cor 21,6 et 8 (SC 167).

10/ Strom. IV, 108, 1 et 4.

11/ *Pédag.* I, 75, 2 qui cite Sir 7,23-24 (SC 70). Voir aussi *Pédag.* I, 21, 2 et *Strom.* VII, 23-24.

12/ *Strom.* III, 98, 4. Cf. BROUDEHOUX J.-P. : *Mariage et famille chez Clément d'Alexandrie*, Beauchesne, 1970, pp.160-166.

13/ *Apol.* 15,4 (VONA).

14/ *Contra Cels.* III, 55 (SC 136).

15/ Cf. VOELTZEL R. : *L'enfant et son éducation dans la Bible*, Beauchesne, 1973.

16/ I, c.p. 451.

- Le devoir des parents à l'égard de l'éducation chrétienne de leurs enfants est fondamental et il doit s'exercer dès la plus jeune enfance.
- Cette éducation s'appuie sur la Parole de Dieu qu'il faut enseigner et transmettre dans toute sa plénitude. C'est une éducation dans le Seigneur, dans le Christ.
- C'est une éducation totale qui envisage tous les aspects de la vie : profession, loisirs, vie affective.
- C'est une tâche continue qui s'étend du plus jeune âge au mariage.

Cette façon de voir et d'agir possède évidemment ses racines dans la Bible¹⁵.

En plus des conseils qui sont donnés aux enfants (Ep 6,1-3 ; cf. Col 3,20), l'épître aux Ephésiens invite les parents à une éducation ferme, mais selon le Seigneur :

Et vous, parents, n'exaspérez pas vos enfants, mais usez, en les éduquant, de corrections et de sermons qui s'inspirent du Seigneur (Ep 6,4 ; cf. Col 3,21).

Ce qu'il s'agit d'apprendre, ce n'est pas une doctrine, mais le Christ lui-même (Ep 4,20), qu'il faut recevoir pour en vivre (Ep 4,21-24).

Si nous remontons jusqu'à l'Ancien Testament, les livres de sagesse nous donnent une impression de dureté dans la mesure où ils épousent la conception sévère des anciens éducateurs, mais leur perspective est toujours profondément religieuse :

As-tu des enfants ? Fais leur éducation et dès l'enfance, fais-leur plier l'échine (Sir 7,23).

Le fondement de l'éducation est toujours la Parole révélée qu'il s'agit de transmettre pour qu'elle imprègne tous les aspects de la vie du jeune :

Que ces paroles que je te dicte aujourd'hui restent gravées dans ton cœur ! Tu les répéteras à tes fils, tu les leur diras aussi bien assis dans ta maison que marchant sur la route, couché aussi bien que debout ; tu les attacheras à ta main comme un signe, sur ton front comme un bandeau ; tu les écriras sur les poteaux de la maison et sur tes portes (Dt 6,6-9).

quelques exemples vécus

Peut-on se faire une idée concrète de ce que fut, durant les premiers siècles, cette éducation dans le Christ ? Elle ne se faisait évidemment pas à l'école, puisque les premiers chrétiens ne créèrent pas d'écoles particulières pour eux-mêmes. Comme le dit très bien H. Marrou, l'éducation ne pouvait se faire que dans et par l'Eglise, et, d'autre part, au sein de la famille¹⁶.

Sans vouloir décrire toute la pratique catéchétique et liturgique des communautés, qui nous entraînerait trop loin¹⁷, considérons seulement la famille qui, étant la plus petite cellule de base de l'Église, est le lieu par excellence de l'éducation chrétienne.

L'historien Eusèbe de Césarée nous offre, à propos d'Origène, un magnifique exemple de la façon dont des parents croyants initiaient leurs enfants à la Bible. Lorsque Origène était encore tout jeune,

son père, non content de le faire passer par le cycle des études, n'avait pas regardé comme accessoire le souci des Écritures. Par-dessus tout, donc, avant qu'il donnât son soin aux disciplines helléniques, il l'avait poussé à s'exercer aux études sacrées, en exigeant chaque jour de lui des récitations et des comptes rendus. Et cela n'était pas désagréable à l'enfant qui, au contraire, y travaillait avec un zèle excessif, de telle sorte qu'il ne lui suffisait pas de connaître le sens simple et obvie des Écritures sacrées, mais qu'il cherchait déjà dès ce temps-là, quelque chose de plus, voulant découvrir des vues plus profondes: il embarrassait même son père en lui demandant ce que voulait indiquer le dessein de l'Écriture divinement inspirée...

Son père s'arrêtait souvent auprès de l'enfant endormi et découvrait sa poitrine, comme si un esprit divin l'habitait intérieurement. Il l'embrassait avec respect¹⁸.

Sans doute les familles chrétiennes ont-elles été marquées par la pédagogie biblique dont nous trouvons une trace splendide dans le Deutéronome. Après les versets cités ci-dessus qui invitent le croyant à transmettre les paroles de Dieu à ses enfants (Dt 6,6-9), le texte nous montre la façon vivante dont se faisait la catéchèse en famille¹⁹. En Dt 6,20-25, elle se déroule au sein de la liturgie domestique:

Lorsque demain ton fils t'interrogera en disant: Que sont les témoignages, les lois et les coutumes que vous a commandés Yahvé notre Dieu?

Tu diras à ton fils:

Nous étions esclaves de Pharaon en Egypte et Yahvé nous fit sortir d'Egypte à main forte...²⁰.

17/ Cf. RORDOF W.: *La Bible dans l'enseignement et la liturgie des premières communautés chrétiennes*, in *Le monde grec ancien et la Bible*, Beauchesne, 1984, pp. 69-94. – SAXER V.: *Bible et liturgie* et DUVAL Y.-M.: *L'Écriture au service de la catéchèse*, in *Le monde latin antique et la Bible*, Beauchesne, 1985, pp. 157-188 et 261-286.

18/ *Hist. Eccl. VI, 2, 7-9* (SC 41).

19/ DEROUSSEAU L.: *Un itinéraire exégétique*, in *Le langage de la foi dans l'Écriture et dans le monde actuel*, *Lectio Divina* 72, 1972, pp. 28-47. Dans la même ligne, Le catéchisme orthodoxe pour

familles: *Dieu est vivant* (Cerf, 1983), situe la catéchèse dans un contexte liturgique et la dynamique part des questions de l'enfant.

20/ Dt 6,20-21. Voir aussi Ex 12,26 et 13,14.

21/ Jud. 1 et Ep. 223. Cf. GAIN B.: *L'Église de Cappadoce au IV^e siècle*, OCA 225, Rome, 1985, pp. 344-345.

22/ V. Macr. 3 (SC 178).

23/ MALINGREY A.M. (SC 188).

24/ N^{os} 18-19. On retrouve la même expression aux n^{os} 39, 63, 68 et 90.

En plus du contexte liturgique où l'événement passé est célébré comme présent pour susciter la foi vivante, nous remarquons la pédagogie du dialogue. Il est intéressant de noter que les questions y sont posées par l'enfant et non par le père. C'est la célébration qui éveille le jeune et l'amène à demander lui-même la lumière.

Plusieurs écrivains du IV^e siècle nous donnent quelques témoignages épars de leur propre enfance. C'est ainsi que Basile de Césarée rend grâces à Dieu pour l'éducation chrétienne qu'il a reçue :

J'ai été préservé des erreurs traditionnelles étrangères à notre foi. Bien mieux, dès ma naissance, élevé aussitôt par des parents chrétiens, j'ai appris tout enfant les lettres sacrées qui m'ont amené à la connaissance de la vérité (1 Tm 2,4 et 2 Tm 3,15)... La notion de Dieu que j'avais reçue dès l'enfance de ma bienheureuse mère (Emmélie) et de ma grand-mère Macrine (l'Ancienne), je l'ai gardée et l'ai laissée croître en moi-même²¹.

Grégoire de Nysse, frère de Basile, raconte pareillement ce que fut l'éducation de leur sœur sainte Macrine (la Jeune) :

Lorsqu'elle eut passé la prime enfance, elle assimilait facilement ce que l'on enseigne aux enfants... Sa mère se préoccupait d'instruire l'enfant, non cependant dans cette culture profane que l'on enseigne, lors des premières années d'étude, en utilisant la plupart du temps les œuvres des poètes... Tout ce qui, dans l'Écriture inspirée de Dieu, apparaît comme plus accessible au premier âge constituait le programme de l'enfant, avant tout la Sagesse de Salomon, et de préférence, dans ce livre, ce qui contribue à la vie morale. Elle n'ignorait rien non plus du psautier, et récitait chacune de ses parties à des moments déterminés de la journée; en se levant de son lit, en se mettant au travail ou en terminant celui-ci, en prenant son repas ou en quittant la table, en allant se coucher ou en se relevant pour prier, partout elle gardait avec elle la psalmodie, telle une compagne fidèle qui ne fait pas un instant défaut²².

Il faut attendre la fin du IV^e siècle pour trouver un ouvrage parlant explicitement de la formation chrétienne des enfants. En 393-394, Jean Chrysostome écrit un traité « Sur la vaine gloire et l'éducation des enfants »²³. Son but spécifique apparaît dans cette formule frappante : « Elève un athlète pour le Christ. »

Pour apprendre à ses enfants les arts, les lettres, l'éloquence, chacun met tous ses soins; mais d'entraîner leur âme, personne n'en a cure! Je ne cesse de vous exhorter, de vous prier, de vous supplier, pour qu'avant toute chose vous fassiez, de bonne heure, l'éducation de vos enfants. Si, en effet, tu as souci de ton enfant, prouve-le de cette façon... Elève un athlète pour le Christ... Elève un athlète pour le Christ et apprends-lui à avoir, tout en restant dans le monde, la crainte de Dieu dès son jeune âge²⁴.

L'expression, inspirée de 1 Co 9,24-27 et chère à la tradition chrétienne, revient ici par deux fois. A deux reprises aussi, Jean demande que l'éducation se fasse dès la première enfance et il ajoute :

Si l'âme encore tendre reçoit l'empreinte de bons principes, personne ne pourra les effacer, lorsqu'ils seront durs comme une empreinte, ce qui se passe pour la cire... Utilise le début de sa vie pour le bien²⁵.

Ceci est vrai même de la prière :

Qu'on lui enseigne à prier avec beaucoup de zèle et de componction. Et ne me dis pas qu'un petit enfant ne saurait être accessible à ces dispositions. Le petit enfant qui a un regard pénétrant et éveillé peut parfaitement y être accessible²⁶.

Loin de se limiter à un enseignement de la Bible, le but visé par Chrysostome est essentiellement une éducation au sens fort du mot : l'apprentissage d'un style de vie. Son livre n'est d'ailleurs pas un programme de catéchisme, mais un recueil de conseils abordant tous les aspects de l'existence : du costume et de la coiffure aux dangers de la rue et des spectacles, des rapports avec les membres de la famille aux problèmes du mariage, de la formation biblique à l'initiation à la prière. C'est un enfant qu'il faut aider à acquérir sa stature d'adulte.

Ainsi, c'est en considérant successivement les cinq sens de l'homme que Jean suggère à l'éducateur ce qu'il doit faire. Puis plus profondément, il montre comment faire naître une discipline de vie : « Le principal de tout, ce qui l'emporte sur tout, c'est la sagesse pratique... Essayons de faire naître en lui cette sagesse pratique²⁷. » L'enfant doit s'habituer à tout voir selon le point de vue de Dieu et à ne pas s'attacher aux choses qui passent : « Voici le sommet de la sagesse, c'est de ne pas se laisser éblouir par des hochets d'enfants²⁸. »

Mais une telle éducation ne portera de fruits que si les parents eux-mêmes sont un exemple vivant :

Dieu nous a donné des parents non seulement pour nous aimer, mais pour que nous ayons en eux des maîtres de vertu²⁹.

Il faudrait relire toutes les homélies de Chrysostome sur Anne, mère de Samuel, d'où est tirée cette phrase, pour percevoir l'importance du rôle des parents comme éducateurs de la foi :

25/ N° 20.

26/ N° 80.

27/ N°s 85-86.

28/ N° 87.

29/ DANNA, hom. I, 3 (PG 54).

30/ Id. hom. I, 3-4.

31/ Id. hom. III, 4.

32/ N° 70.

33/ Lettre 107.

Ce qui fait le père, ce n'est pas seulement l'acte d'engendrer, c'est encore une bonne éducation, de même que pour être mère, il ne suffit pas d'avoir des enfants, il faut encore savoir les nourrir... En voulant montrer que ce n'est pas en mettant au monde des enfants, mais en les élevant comme il faut qu'on mérite une récompense, Paul ajoute: s'ils demeurent dans la foi, la charité et la sainteté jointe à la tempérance. Il veut dire: ta récompense sera belle si les enfants que tu auras mis au jour demeurent dans la charité et la sainteté. Si donc tu leur inspires ces vertus, si tu les y exhortes, si tu les leur enseignes, si tu les leur conseilles, Dieu te récompensera amplement³⁰.

Dès le premier âge, initions les nôtres aux affaires de la cité qui est dans les cieux... Le nécessaire n'est pas d'avoir de l'argent à dépenser, mais de posséder une âme pure et un esprit sage. Je vous exhorte tous à livrer dès le premier âge vos fils et vos filles aux offices de cette nature, à mettre en réserve pour eux le genre de richesse qui convient à l'organisation d'une cité pareille: au lieu d'enfourer de l'or, d'amasser de l'argent, déposons dans leur âme sagesse, chasteté, réserve, en un mot toutes les vertus³¹.

Bien plus, en cherchant à être ainsi des modèles, les parents deviendront eux-mêmes meilleurs. Tant il est vrai que l'éducateur doit marcher avec celui qu'il éduque et grandir avec lui :

En enseignant de tels principes et en s'éduquant lui-même, le père sera bien meilleur et, – sinon pour un autre motif, du moins pour ne pas compromettre l'exemple qu'il donne –, il se dépassera lui-même³².

Célèbre est la lettre que saint Jérôme écrit à Laeta au sujet de l'instruction religieuse de sa fille Paula. Bien que celle-ci fût destinée à la vie monastique et que son éducation fût donc marquée par l'ascétisme, il est intéressant de relire quelques-uns des conseils pédagogiques énoncés à son sujet :

Qu'elle apprenne à n'écouter, à ne dire que ce qui peut lui inspirer la crainte du Seigneur...

On efface difficilement les impressions que reçoit une jeune âme.

La laine une fois teinte, qui pourrait lui rendre sa couleur naturelle? Un vase neuf garde longtemps l'odeur et le goût de la première liqueur dont il fut rempli...

Que chaque jour, elle vous rende un compte exact de ce qu'elle aura recueilli dans les Ecritures...

Qu'elle ne voie ni en vous, ni en son père, rien qu'elle ne puisse imiter sans pécher...

A la place des pierres précieuses et des vêtements de soie, qu'elle aime les livres sacrés³³.

Signalons encore un autre ouvrage d'éducation chrétienne qui, – fait exceptionnel jadis –, n'est pas écrit par un clerc, mais par une femme laïque. Il présente des

aperçus très concrets sur la façon dont une mère forme ses enfants. C'est le traité que Dhuoda écrivit, entre 841 et 843, à son fils aîné, Guillaume, âgé de 16 ans³⁴. Elle veut par là lui transmettre sa foi vivante et l'entraîner, lui et son jeune frère, à vivre pleinement de cette foi :

Il nous faut, mon fils, rechercher Dieu, toi et moi... Je t'invite à toujours repasser dans ton esprit les paroles des saints Evangiles, ainsi que les enseignements des Pères...

Implore Dieu, chéris-le, aime-le. Si tu fais ainsi, il sera pour toi le gardien, le chef, le compagnon et la patrie, la voie, la vérité et la vie...

Ces mots que je t'adresse, lis-les, comprends-les et mets-les en pratique. Et lorsque ton petit frère aura reçu la grâce du baptême du Christ, ne cesse pas de l'enseigner, de l'éduquer, de l'aimer, de l'inciter à faire de mieux en mieux³⁵.

Il serait trop long d'analyser ce livre magnifique. Notons seulement qu'il se fonde sur le Dieu-Trinité que nous devons aimer pour le rejoindre dans son Royaume. A partir de là, l'essentiel de notre vie chrétienne consiste à croire, espérer, et surtout aimer. Et tout ceci est dit d'une façon très concrète, avec l'exemple de témoignages personnels et de prières toutes simples, dans le souci de christianiser tous les moments de la vie.

Aux enseignements concrets sur les devoirs sociaux et sur les vices et les vertus, Dhuoda, fidèle à l'exemple donné par saint Augustin³⁶, ajoute la lumière proprement chrétienne qui jaillit des dons de l'Esprit Saint et des béatitudes évangéliques. Elle souligne ainsi que la vie doit être un progrès continu, une marche vers la perfection. Mais celle-ci ne peut venir que de Dieu, et c'est pourquoi la prière doit tenir une place importante dans notre vie :

Toi donc, mon fils, demande à Dieu ces vertus dans l'Esprit Saint, et le grand Dispensateur te les accordera...

Si c'est sur l'Esprit droit, l'Esprit Saint, l'Esprit vigoureux... que tu marches, que tu te tiens debout et assis, alors tu pourras te reposer en sécurité toujours et partout. Agissant ainsi, tu pourras, avec le concours de l'Esprit auteur des dons, parvenir au royaume d'en-haut³⁷.

Ce splendide témoignage d'une mère de famille qui veut aider ses jeunes enfants à vivre une existence pleinement chrétienne est certes un document exceptionnel. Mais

34/ RICHÉ P. : *Dhuoda. Manuel pour mon fils* (SC 225). MATHON G. : *Les fondements de la morale chrétienne selon le Manuel de Dhuoda*, in *Sapientiae Doctrina*, Leuven, 1980, pp. 249-264.

35/ I, 2, 5 et 7.

36/ PINCKAERS, S. Th. : *Les cinq grandes intuitions de Saint Augustin dans son commentaire du Sermon*

sur la Montagne, in *Les sources de la morale chrétienne*, Fribourg, Cerf, 1985, pp. 150-173.

37/ IV, 4.

38/ Conf. IX, 8, 17.

39/ Id. I, 11, 17 et IX, 9, 22.

40/ *Vatican II*, Educ. chrét. 3.

il est sûr que, au cours des siècles, beaucoup d'autres mères ont porté le même souci qu'elle, même si elles n'ont pas écrit de livre sur la question.

Qu'il suffise de citer, par exemple, Monique, la mère d'Augustin. Elle-même avait été instruite dans la crainte de Dieu par la baguette du Christ, dans une maison de foi qui était un membre sain de l'Eglise³⁸. A plusieurs reprises, l'évêque d'Hippone nous dit, dans ses Confessions, tout ce qu'il doit à celle qui l'a mis très tôt sur le chemin de la foi. Même si les années de jeunesse ont quelque peu obscurci cette éducation maternelle, Augustin reconnaît que celle-ci fut le terreau qui permit à sa foi adulte de jaillir un jour, et que la prière de la mère fut plus forte que les refus de l'enfant :

*La mère de ma chair enfantait aussi mon salut avec plus d'amour et d'un cœur chaste dans la foi... Elle mettait tout en œuvre pour que tu fusses mon père, toi mon Dieu...
Elle avait élevé ses fils en les enfantant à nouveau autant de fois qu'elle les voyait dévier de toi³⁹.*

Tous ces témoignages nous rappellent le rôle indispensable de la famille dans la formation chrétienne des enfants, dès leur naissance et jusqu'à leur adolescence. C'est dans la famille, *Eglise domestique*, que naît et grandit la foi. La prédication, la liturgie et l'entourage de la communauté chrétienne ont aussi une place capitale, mais rien ne remplacera ce milieu vital premier qu'est la famille chrétienne⁴⁰.

Michel Dujarier

*B.P. 15 Ouidah
Bénin*

CATÉCHÈSE ET SPIRITAINS À LA CÔTE D'AFRIQUE, DE MGR TRUFFET À MGR CARRIÉ (1847-1898)

par Paule Brasseur

Lorsqu'en 1846 les premiers missionnaires du Saint-Cœur-de-Marie envoyés par le Père Libermann¹ arrivèrent à Gorée, ils ne trouvèrent pas de tradition pastorale fermement établie par la préfecture apostolique de Saint-Louis-du-Sénégal. De nombreux prêtres s'étaient succédés à Gorée et à Saint-Louis au cours du XVIII^e siècle ; le récit de leurs activités, parfois extra-ecclésiastiques, fait état de baptêmes, de mariages, de sépultures, de célébration du culte, jamais d'instruction religieuse². La transmission de la foi s'opéra cependant puisque, soit en 1763 (Gorée) et 1779 (Saint-Louis), soit en 1816, la population catholique accueillit avec soulagement le départ des Anglais.

La succession des préfets apostoliques et autres prêtres continua à un rythme aussi rapide. Lorsqu'en 1843 les jeunes prêtres africains (David Boilat, Arsène Fridoil et Pierre Moussa), élevés en France à l'initiative de la Mère Anne-Marie Javouhey, retournèrent au Sénégal, ils furent affectés à Saint-Louis et à Gorée. C'est par leur intermédiaire que l'on voit se poser le problème de la catéchèse, d'autant qu'ils furent vite rejoints par les fils de Libermann. L'éducation de la foi dans les deux villes s'opérait en même temps par le catéchisme et par la prédication. L'abbé Boilat évoque le souvenir de l'abbé Fournier, préfet apostolique de Saint-Louis qui avait visité Gorée le 11 novembre 1823. Trente personnes y firent alors leur première communion. Elles avaient auparavant *subi une longue préparation pendant laquelle cette portion chérie de notre mission a eu des catéchismes et des instructions réglées trois fois par semaine*³. Il ne précise pas en quelle langue étaient données ces instructions, à peu près certainement en français, car les préfets se remplaçaient à un rythme trop rapide pour avoir le temps d'apprendre le wolof.

Or c'était là un élément essentiel de l'inculturation de cet enseignement. Certes dans la population mélangée des deux villes, beaucoup d'hommes, notamment les traitants mulâtres, les *habitans* comme on les appelait, parlaient français, moins fréquemment les *signares*⁴ et les *gourmets*⁵, et encore moins les noirs esclaves. L'abbé Lambert, curé de Gorée (1838-1842), fit imprimer un catéchisme en wolof qui ne fut distribué qu'aux enfants des écoles⁶, et des cantiques, également en wolof, que

l'on chantait à l'église. En 1845, le Père Arragon témoignait que tout cela était tombé dans l'oubli : *même les enfants de l'école qui lisaient bien le français, n'étaient plus en état de lire ce catéchisme de M. Lambert car il était transcrit d'après un système que personne ne connaissait plus*⁷. Le jeune abbé Fridoil, reprenant peut-être les textes de Lambert, avait mis le dogme en forme de cantiques et le faisait chanter sur les airs du pays, toute l'île étant convoquée à l'église chaque soir à huit heures pour apprendre les principes de la religion. *Que de conversions s'en suivirent !... écrit Boilat. Tous les dimanches et fêtes, c'étaient des baptêmes de trente à quarante adultes de tout âge et de tout sexe... On entendait et l'on entend encore chanter dans toutes les rues de Gorée les commandements de Dieu et de l'Eglise, les devoirs du chrétien*. Il ajoute que même des femmes musulmanes les chantaient au Cayor et au Baol, et que d'ailleurs il en était de même dans les missions de Dakar, Joal et Sainte-Marie-de-Gambie⁸.

Fridoil, nommé directeur du Collège de Saint-Louis, fut remplacé par Boilat. Celui-ci, au témoignage du Père Arragon, refusait de prêcher en wolof car la langue n'était pas *théologique*⁹. Boilat a expliqué lui-même les difficultés de la traduction. Mgr Truffet, le premier vicaire apostolique des Deux-Guinées, avait entrepris dès son arrivée à Dakar en 1847 la traduction du Pater, de l'Ave Maria, du Credo et du Décalogue avec l'aide de Souleyman, neveu du chef de la confédération lébou¹⁰. Boilat s'était irrité des critiques formulées par Souleyman à l'encontre de son propre catéchisme manuscrit (dont il n'y a aucune trace). Mgr Truffet s'était rangé à l'avis d'une *espèce de prince qui veut passer pour savant orientaliste*, pensant que Souleyman possédait mieux que le jeune abbé l'esprit de la langue. Boilat rappela donc à Arragon qui s'essayait à la traduction (notamment du Coran) que *connaître une langue et la parler usuellement n'est pas en saisir l'idiotisme*. C'est pour cette raison que, malgré l'avis d'Arragon et celui de Mgr Truffet, il s'était refusé à prêcher en wolof, alors qu'il le faisait en mission sur le continent *parce qu'alors il faut faire de nécessité vertu, et Dieu donne des grâces particulières*¹¹.

On ne sait trop comment Mgr Truffet qui eut des rapports privilégiés avec les Lébou de Dakar pendant les six mois où il fut leur évêque, s'entretenait avec eux ; il avait bien dû apprendre un peu de wolof, mais devait surtout utiliser le truchement de Souleyman, ou bien de Goréens, pour sa prédication toute fraternelle qui lui valut sans nul doute la sympathie de la population¹² à défaut de sa conversion. Cette méthode de la palabre dans la concession africaine, la plus simple, la plus commode, fut évidemment pratiquée partout. Tout en se perfectionnant dans la langue du pays, les missionnaires tentaient ainsi de faire passer le message chrétien ; ils enseignaient aussi les principales prières. Cet effort ne transparaît guère dans leur correspondance, seule source que nous possédions à propos de leur apostolat, où ils préfèrent s'étendre sur les problèmes matériels, ceux de l'éducation, des cultures.

En effet des postes se créaient au sud de Dakar : Mbour (1847), Joal (1849), Ngasobil (1850), Palmarin (1881), rude tâche entravée par l'hostilité des Sérér du Sine et les remous politiques. Les premières conversions de gens de l'intérieur se firent sur

la Petite Côte en 1863 lors des guerres de Ma Ba¹³, où les réfugiés furent accueillis à Saint-Joseph-de-Ngasobil par Mgr Kobès, le vicaire apostolique de Dakar. On s'occupait des enfants, des femmes, on soignait les malades. En 1873 les réfugiés revinrent, en moins grand nombre certes, mais l'accueil fut le même. Un des missionnaires témoigne que ces pauvres gens commencent à les distinguer des commerçants européens et prennent conscience de leur désintéressement : *Nous avons besoin d'être mieux connus d'eux, de nous mêler davantage à eux, de les voir dans leurs cases, de manger parfois avec eux, de prendre intérêt à leurs champs, à tout ce qui les intéresse pour que s'établisse entre nous cette familiarité qui engendre la confiance*¹⁴. Les chefs de famille n'ayant pas été touchés, la foi ne s'enracina pas. Cependant des éléments christianisés étaient ainsi déjà en place dans le Sine et devaient faciliter l'évangélisation plus d'un demi-siècle plus tard¹⁵.

Du Gabon où, seul survivant du premier envoi de Spiritains à la Côte d'Afrique, il apprenait tant bien que mal le pongwé, le Père Bessieux réclamait à Libermann des tableaux représentant les principaux mystères de la vie du Christ, le Jugement, l'Enfer, un chemin de croix : *Les tableaux me serviront pour expliquer les souffrances de notre divin Maître, ces peuples ont besoin de voir pour comprendre*, et aussi des images représentant les mystères du Rosaire, car seule l'image de Marie peut édifier la foi dans les cœurs¹⁶. Un peu plus tard, c'est à lui que le Père Gallais s'adressait de Joal en expliquant que quelques images dans le genre de celles du *Miroir des Ames*

1/ Sa congrégation naissante fusionna en 1848 avec celle du Saint-Esprit de Poullart des Places et fut dès lors communément désignée sous ce nom. Le Vicariat apostolique des Deux-Guinées fut érigé en 1842 et en 1852 la préfecture apostolique de Saint-Louis lui fut rattachée.

2/ Voir L. JORE, *Les établissements sur la côte occidentale d'Afrique de 1758 à 1808*, Paris, Soc. franc. Hist. G.-M., 1965, pp. 381-431.

3/ David BOILAT, *Esquisses Sénégalaises*, Paris, P. Bertrand, 1853, p. 218.

4/ Mulâtresses célibataires mariées « à la mode du pays » avec un Européen (du portugais *senhora*: dame).

5/ Noirs libres chrétiens (du portugais *grumete*: mousse, jeune matelot).

6/ BOILAT, *Esquisses...*, p. 18. Ce catéchisme n'a pas été retrouvé dans les archives spiritaines.

7/ Arch. C.S.S.p. 166-B-V-4, *Arragon à Libermann*, Gorée, 23 oct. 1845.

8/ BOILAT, *Esquisses...*, p. 19.

9/ Arch. C.S.S.p. 152-B-IV, *Arragon à Libermann*, janv. 1846. Quelques années plus tard, au moment de difficultés avec la préfecture apostolique, il lui reprochait de ne pas prêcher en wolof à Saint-Louis alors qu'il le faisait si bien à Gorée... (Arch. C.S.S.p. 155-B-II, *Arragon à Schwidenhammer*, 8 fév. 1853).

10/ Arch. C.S.S.p. 153-II, *Truffet à Libermann*, Dakar, 19 juin 1847.

11/ Arch. C.S.S.p. 153-I, *Boilat à Arragon*, 18 déc. 1847.

12/ Voir P. BRASSEUR, *A la recherche d'un absolu missionnaire*: Mgr TRUFFET, vicaire apostolique des Deux-Guinées, dans *Cahiers d'Etudes africaines*, 1975, XV, pp. 259-286.

13/ Marabout toucouleur qui souleva la région du Rip.

14/ Arch. C.S.S.p. 158-B, *Riehl à Schwidenhammer*, 23 juillet 1873.

15/ H. GRAVRAND, *Visage africain de l'Eglise. Une expérience au Sénégal*, Paris, l'Orante, 1961, pp. 53-61.

16/ Arch. C.S.S.p. 166-B-V-4, *Bessieux à Libermann*, Gabon, 12 mars 1845.

17/ Arch. C.S.S.p. 153-A-V, *Gallais à Bessieux*, Joal, 31 déc. 1848. On sait que ces illustrations du *Miroir des Ames* du P. Maunoir ont été très utilisées. Voir par exemple Bruno HUBSCH, Une filiation d'images: les images du cœur à Madagascar, dans *CREDIC, Actes de la session de Louvain-la-Neuve*, 1983.

18/ Arch. C.S.S.p. 153-V, *Boilat à Bessieux*, 27 mars 1848.

19/ Boilat, *Esquisses...*, p. 153.

20/ Arch. C.S.S.p. 161-A-Ia, Mgr KOBES, *Recueil de pensées spirituelles*.

leur seraient infiniment utiles¹⁷. Rien ne permet de savoir si ces demandes ont été satisfaites.

Mais c'est aussi l'époque où les missionnaires se mettent à l'œuvre pour traduire l'Évangile et élaborer des petits catéchismes inspirés bien entendu du catéchisme du concile de Trente, encore que Mgr Truffet ait cru de son devoir d'exiger des missionnaires qu'il soit leur référence absolue, comme si Libermann avait pu être suspecté du moindre gallicanisme... Dès 1848 Boilat qui s'était rendu en mission sur la Petite Côte travaillait à un catéchisme sérère¹⁸. *Le frère Claude et moi, assurément-il, étudions les deux langues sérère et wolof avec un zèle infatigable. Les enfants s'attroupaient autour de nous, remplissaient notre chapelle et notre maison; ils savaient que nous les aimions; nous leur faisons chaque jour le catéchisme, et plusieurs d'entre eux ne tardèrent pas à en savoir la lettre tout aussi bien que nos enfants les plus intelligents d'Europe*¹⁹.

Des presses de l'école professionnelle de Saint-Joseph-de-Ngasobil et de Dakar sortirent dès 1854 un « Catéchisme en wolof » et un « Catéchisme pour les petits enfants », réédité en 1856, dont l'auteur était Mgr Kobès. Il publia en 1858 un « Catéchisme à l'usage du vicariat apostolique des Deux-Guinées et de la Sénégalie » (Dakar), en deux parties, l'une pour les petits enfants qui commencent à parler et l'autre pour les adultes (abrégé du catéchisme de persévérance), suivi d'un « Catéchisme pour les adultes français-wolof » (Dakar, 1862) et d'un « Catéchisme en sérère » (Ngasobil, 1886). Une traduction de l'Évangile par l'abbé Géraud Sock vit le jour en 1871 (Ngasobil), suivie de celle de la Bible, « Bibal Bu Tuti », en 1878 (Ngasobil), cependant qu'à Saint-Louis le Père Simonet avait tenté (1856-1857) un « Essai de traduction en wolof de l'Histoire ecclésiastique par Lhomond » (jusqu'à la 139^e page).

Mgr Kobès, dans le Règlement de la communauté de Saint-Joseph, précisait bien que la religion devait sanctifier toutes les parties de l'éducation, *car elle en est la fin, l'âme et la vie*. Il recommandait à cet effet d'apprendre aux enfants à réciter distinctement les prières du chrétien. Une instruction religieuse (à partir de l'Évangile, du mystère du jour ou de la Fête) devait être donnée tous les dimanches à la grand-messe, et le catéchisme expliqué trois fois par semaine, en leur en faisant entendre clairement la lettre. On retrouve la dérive moralisante si sensible à la même époque en France, car l'évêque précise bien que le but principal est de porter les enfants à la pratique solide et constante de la vertu²⁰.

La démarche initiale fut la même au Gabon. Livré à ses seules forces, Bessieux avait dès 1846 établi un « Catéchisme en pongwé » très rudimentaire qui fut publié à son retour en France en 1847 (Amiens), ainsi qu'une traduction des Évangiles. En 1857 le Père Le Berre traduisit en pongwé le premier catéchisme de Mgr Kobès, qu'il fit suivre « du Catéchisme de la Mission », en français (Paris, P. Dupraz), réédité en 1873, qui coïncida avec la publication du Catéchisme de Mgr Kobès, établi comme l'indiquait son titre à l'intention de l'ensemble du vicariat apostolique des Deux-Guinées. Sa première édition avait suscité des protestations de la part de Mgr Bessieux qui réclamait le Catéchisme du diocèse de Strasbourg comme le mieux adapté

aux besoins des enfants. *Le Catéchisme de Mgr Kobès*, écrivait-il au Père Schwidenhammer, supérieur général de la congrégation, *est trop peu complet, trop peu exact et trop peu méthodique pour servir de base à l'enseignement religieux. Il est encore entre les mains des plus petits; je l'ai supprimé dans ma division des vingt-quatre les plus avancés parce que j'ai vu l'impossibilité d'en faire l'explication.* Il se plaignait en outre que la deuxième édition ait introduit de nouvelles inexactitudes théologiques. Il souhaitait son retrait, mais Mgr Kobès s'y opposait²¹. Au début de 1860 le Père Le Berre demanda à Schwidenhammer de trancher : il était comme Bessieux opposé à celui de Kobès *trop compliqué pour un peuple comme le nôtre*, avec trop de définitions pour une même vérité, mais il assurait aussi que tous les missionnaires du Gabon étaient hostiles à celui de Strasbourg, fort estimable en soi, *mais beaucoup trop relevé pour nos pauvres noirs*²². Le même jour le Père Poussot s'exprimait de façon bien plus catégorique : *J'ai répété cent fois que c'était demander l'impossible à ces enfants que d'exiger d'eux la récitation du Catéchisme de Strasbourg, mais on avait refusé d'en suspendre l'enseignement. Monseigneur ne le changera pas si l'on ne donne pour cela un ordre formel. Il faut pour les noirs quelque chose de plus simple.* Si le Catéchisme de Quimper lui paraissait à la rigueur satisfaisant, il réclamait l'autorisation d'utiliser le petit catéchisme colonial qui avait été approuvé par la Propagande²³. Le Berre vola à son secours, souhaitant toutefois une refonte dans le but de le simplifier, car les réponses y étaient trop longues²⁴. La solution retenue, en accord avec Bessieux, fut de confier au Père Guennégan la composition d'un nouveau petit catéchisme aux questions et réponses brèves, avec la possibilité de le compléter éventuellement²⁵ et bien sûr de le traduire²⁶, ce qui semble-t-il n'a pas été fait.

21/ Arch. C.S.S.p. 172-B-IV, *Bessieux à Schwidenhammer*, Sainte-Marie-du-Gabon, 18 mai 1858.

22/ Arch. C.S.S.p. 172-B-VIII-3, *Le Berre à Schwidenhammer*, Gabon, 22 janv. 1860.

23/ *Id.* Il s'agit du *Catéchisme ou Abrégé de la doctrine chrétienne à l'usage des paroisses des colonies françaises approuvé par la Sacrée Propagande*, Paris, impr. de Jules Delalain et fils, 1835, 192 p. Ce catéchisme avait été rédigé par le P. Fourdinier, supérieur du Séminaire colonial, à partir de celui de M. Pastre, préfet apostolique de Bourbon. Il y avait opéré quelques additions et changements, entre autres des pratiques à la fin de chaque chapitre : « Ces pratiques renferment en abrégé ce que la foi enseigne de dogmes, ce que la piété inspire de sentiments et ce que les vertus chrétiennes exigent de devoirs. »

24/ Arch. C.S.S.p. 172-B-VIII-3, *Le Berre à Schwidenhammer*, Gabon, 27 mai et 22 juil. 1860.

25/ *Id.*, *Le Berre à Schwidenhammer*, 23 oct. 1860.

26/ *Id.*, *Le Berre à Schwidenhammer*, 27 déc. 1860.

27/ Arch. C.S.S.p. 161-A-1a, Copie du procès-verbal de la réunion des Pères à la Mission tenue à Dakar les 22-25 avril 1873, ch. IX, Changement du catéchisme de Mgr Kobès.

28/ Arch. C.S.S.p. 352-C-V, R.P. PINUS, *La catéchèse dans le diocèse de Libreville, 1844-1967* qui donne une liste des catéchismes utilisés, liste qui a pu être complétée grâce aux catéchismes conservés aux Archives spiritaines.

29/ Mgr LE ROY, *Les vérités nécessaires* (12 leçons – 12 images). *Catéchisme de la doctrine chrétienne*. Ce catéchisme dont la première édition non datée semble être de 1894-1896 (Paris) a connu diverses rééditions, sous des formes légèrement différentes, jusque vers 1930.

30/ Tous ces catéchismes, imprimés, sont conservés aux Archives spiritaines. Il n'est nullement certain que tous ceux qui furent publiés y figurent. Il y eut à côté d'eux de nombreux ouvrages, purement linguistiques, grammaires, dictionnaires, concernant soit le Sénégal, soit le Gabon ou le Congo. L'étude et la pratique de la langue étaient les premiers devoirs du missionnaire, à telle enseigne que Mgr Carrie avait décidé que celui qui passerait un mois sans étudier serait jugé indigne de l'absolution et privé de toute juridiction, et s'il en passait deux, interdit *ipso facto* (Lettre aux missionnaires de son vicariat sur l'étude de la langue indigène, dans *Le Mémorial du Congo français*, janv., 1889, n^{os} 8 et 9, pp. 123-132.

Les critiques à l'endroit du Catéchisme de Mgr Kobès, même si elles furent autres, n'émanèrent pas seulement des religieux du Gabon. En effet, au cours d'une réunion à Dakar en 1873, peu après la mort de Kobès, les missionnaires s'accordèrent sur la qualité théologique du catéchisme tout en le reconnaissant trop abstrait, et juste utilisable par les catéchistes qui avaient déjà étudié la théologie, c'est-à-dire les missionnaires eux-mêmes. A peine compris des Frères et des Sœurs chargés du catéchisme, il était hors de la portée des enfants qui ne parvenaient pas à l'apprendre et à le retenir, et même des personnes simples d'un certain âge. N'ayant ni le temps, ni les moyens de composer un nouveau catéchisme, il était donc proposé d'en revenir au Catéchisme des Colonies, que d'ailleurs plusieurs missionnaires n'avaient en pratique jamais complètement abandonné. L'exécution de cette décision était toutefois laissée à la discrétion du futur vicaire apostolique²⁷. A l'exception « du Catéchisme en sérér » de 1886, aucun texte nouveau ne semble avoir paru ; on peut donc penser que les Catéchismes de Mgr Kobès et du Père Fourdinier furent utilisés conjointement.

Au Gabon virent le jour deux Catéchismes en pongwé (Paris, 1869 et 1872), « un Catéchisme français-pongwé » de Mgr Le Berre (Paris, 1888), un « Catéchisme fang » en 1891, un en adouma du Père Dahin (Rixheim, 1891), un en kombe du Père Ferré (Libreville, 1895) et un « Catéchisme en eshira » du Père Buléon (1899). Furent publiés également un recueil de chants, « Idyembe si Katoliki », par le Père Lejeune (Paris, 1892), des récits bibliques « Bible Gnango », du Père Gachon en 1891, « Ikambina si Koetyen » par le Père Buléon (Abbeville, 1892), un « Manuel de prières à l'usage des chrétiens en adouma » (Fribourg-en-Brisgau, 1895) par le Père Reeb qui publia également une « Histoire de la religion chrétienne » en adouma (Paris, 1895), un « Livre de prières en fang » par le Père Trilles, enfin en 1899 un « Livre du chrétien en eshira » par le Père Buléon (Paris)²⁸.

Une place particulière doit être faite au grand Catéchisme de Mgr Le Roy²⁹, qui était divisé en douze leçons avec douze illustrations correspondantes, d'inspiration sulpicienne, dont le Père Pinus dit qu'elles ne semblaient pas correspondre au goût de l'auteur. Chaque leçon était suivie d'un *très court résumé, d'un style oral très vivant, bien adapté à la mentalité africaine*. Elle comportait questions et réponses, avec des références à la Bible et un commentaire très simple. Le catéchisme était destiné aux catéchistes et aux enfants chrétiens.

La mission du Congo français, établie en 1873, vit aussi à partir de 1884 apparaître une série de catéchismes : « Petit catéchisme en français » (Landana, 1884), « Catéchisme en fiote » (Landana, 1884), « Catéchisme en fiote » du Père Vissey (Loango, 1888), « Petit catéchisme en français » (Landana, 1894), « Catéchisme en français » (Loango, 1894), « Catéchisme en lumba » (Loango, 1897), ainsi qu'une « Histoire sainte en français et en vili » (Loango, 1889) et « Tu Fuanikunu tu zi Kretien ku ke Nzambi », Devoirs du chrétien envers Dieu, traduction du Père Marichelle en vili (Loango, 1898)³⁰.

Qui dit catéchismes dit catéchistes et catéchuménat. Libermann dans son *Mémoire* à la Propagande de 1846³¹ avait clairement exposé ses vues. L'idée de Lavigerie de s'adresser à l'élite, de convertir d'abord les chefs, semble ne l'avoir jamais effleuré. Il souhaitait essentiellement qu'au point de départ l'on regroupât des enfants ; à ceux qui ne pourraient accéder au sacerdoce, *on leur donnera, écrivait-il, une instruction solide, on leur apprendra le chant et les cérémonies de l'Eglise, et l'on en fera des clercs savants, des catéchistes et des maîtres d'école.* Etonnamment en avance sur son temps, il proposait de donner aux évêques le pouvoir de conférer aux catéchistes les ordres mineurs, avec la possibilité de porter l'habit ecclésiastique dans l'église et pendant leurs fonctions cléricales. Ces hommes seraient ainsi obligés d'avoir une conduite exemplaire dans leurs familles et leur milieu social qui leur attirerait le respect. Là où l'insalubrité empêcherait la résidence des missionnaires, ils pourraient présider les assemblées des fidèles, réciter les prières publiques du matin et du soir, chanter les offices des jours de fête et faire les instructions convenables au peuple.

Les vicaires apostoliques firent leur cette idée du recrutement parmi les enfants. Ainsi virent le jour le petit séminaire de Mgr Truffet, l'œuvre des enfants à Libreville, les séminaires et ateliers de Saint-Joseph-de-Ngasobil et de Loango. Comme l'a bien expliqué Mgr Le Roy, quand un certain nombre de ces enfants ont été instruits à la vie chrétienne, on les renvoie, groupés, dans leurs villages, un chef à leur tête, avec mission d'instruire le village entier. C'est à leur intention qu'il avait publié son grand catéchisme illustré où ne se trouvaient exposées que les vérités nécessaires. Les enfants devaient l'expliquer à leurs parents et à tout leur entourage, ce qui supposait une solide instruction dans leur langue maternelle³².

Si les autres vicaires apostoliques avaient pratiqué *grosso modo* le même système, il appartenait à Mgr Carrie, vicaire apostolique du Congo français, de le codifier en donnant des indications détaillées quant à leur formation et leur utilisation, en précisant toutefois que cela ne devait pas détourner de l'œuvre primordiale du clergé africain. L'œuvre des enfants destinée à former de *bons catéchistes et de pieux*

31/ Arch. C.S.S.p. 6-B-IV, *Mémoire...*, pp. 18-19.

32/ Mgr LE ROY, *Evangelisation par les indigènes du Gabon*. Extrait du rapport de Mgr LE ROY à S. E. le cardinal Ledochowski sur l'état général du vicariat apostolique du Gabon, dans *Annales apostoliques*, nov. 1897, pp. 205-209.

33/ Il faut probablement voir là l'influence du Père Duparquet ; Arch. C.S.S.p. 465-B-V, *Duparquet à Carrie*, 17 nov. 1878 : « On recueille en effet les enfants à la mission, et qu'est-ce qu'on leur a appris par le passé, à lire, à écrire, puis on les a accablés de pratiques de mysticité, messes, chapelets, chemins de croix, etc. Cette éducation exclusivement mystique ne convient nullement à ces enfants auxquels on n'apprend pas les choses nécessaires pour en faire des hommes. »

34/ *Coutumier de l'Œuvre des enfants dans le vicariat apostolique du Congo français*, Loango, Impr. de la Mission, 1890, pp. 58-59.

35/ *Coutumier...*, pp. 59-60.

36/ *Coutumier...*, pp. 60-61.

37/ *Coutumier...*, pp. 63-64.

38/ *Coutumier...*, pp. 64-67.

39/ *Manuel des Instituteurs dans le vicariat apostolique du Congo français*, Loango, Impr. de la Mission, 1892, p. 125.

40/ *Manuel...*, p. 119.

41/ Voir *Cérémonial pour la réception des catéchistes*, Loango, Impr. de la Mission, 1899.

instituteurs sans lesquels la mission ne progresserait pas, avait débuté en 1888. L'évêque recommandait de ne pas occuper la majeure partie de la journée des enfants de l'école primaire à la formation religieuse, et de se contenter du seul nécessaire³³. En effet l'enseignement religieux était donné dans les prédications du dimanche, au grand catéchisme du jeudi, dans celui de chaque soir, les lectures de classe ou de réfectoire, sans compter les avis et conseils au gré des circonstances³⁴. Le catéchisme du soir avait pour but d'apprendre aux enfants la lettre du catéchisme. Le catéchiste énonçait la première question, donnait la réponse reprise en chœur par tous jusqu'à ce qu'elle soit sue, et cela jusqu'à épuisement des questions, le cycle étant étalé sur une année.

Il s'agissait en somme d'une répétition³⁵. Les explications étaient fournies au catéchisme du jeudi par les directeurs des œuvres d'enfants, de façon simple et claire, en évitant *les questions trop difficiles, les questions douteuses ou controversées...* *On se rappellera que pour les fidèles il faut des choses sûres et que les questions douteuses font douter même des vérités les plus certaines.* Ces explications portaient essentiellement sur les vérités fondamentales de la religion, les préceptes et les sacrements : *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata*³⁶. Quant à l'instruction du dimanche, elle portait sur la pratique de la vie chrétienne dans le monde au cours d'entretiens familiaux.

L'essentiel de la formation religieuse reposait sur la pratique des sacrements : baptême, confirmation, communion dès que les enfants étaient aptes à comprendre ce qu'ils faisaient³⁷. Par contre Mgr Carrie mettait en garde envers des pratiques de dévotion susceptibles de flatter l'amour-propre tout en demandant moins d'efforts. Il conseillait de se limiter à celles du Saint-Cœur-de-Jésus, de la Sainte Vierge, de saint Joseph³⁸, mais recommandait aux maîtres de l'école, dont l'action était complémentaire de celle des catéchistes, des exercices de piété, notamment une réflexion à la fin de la prière du matin à partir d'une pensée ou d'une maxime, ainsi qu'un examen personnel pendant la prière du soir³⁹. Il ajoutait enfin quelques précisions sur le contrôle des connaissances qui avait lieu le samedi après-midi, avant l'explication de la leçon du jour. Il déconseillait aux maîtres de laisser les enfants soulever des objections et leur enjoignait d'opposer la religion chrétienne à *la fausseté et l'absurdité des pratiques du fétichisme* et la charité chrétienne à *l'immoralité et à la cruauté des usages païens*⁴⁰. La fin de la formation des catéchistes était sanctionnée par une cérémonie spéciale⁴¹.

S'appuyant sur les *Instructions* de la Propagande du 23 novembre 1845, Mgr Carrie précisa en 1898 la politique à mener vis-à-vis des catéchistes. Ceux-ci devaient être choisis parmi les jeunes gens bien doués de dix-huit à vingt ans, garçons, et filles pour enseigner les femmes, sachant au moins lire et écrire leur langue et le français. Il ne fallait accepter d'illettrés qu'exceptionnellement en raison de leur foi et de leurs qualités de cœur. Les catéchistes devaient faire preuve d'une conduite morale et chrétienne à l'abri de tout reproche. Leur première fonction était l'enseignement du catéchisme auquel ils devaient consacrer au moins six heures par jour, par un

enseignement suivi et régulier dans les principaux villages de la circonscription qui leur était attribuée. Ils s'occupaient aussi d'instruire et baptiser les moribonds, ainsi que les enfants. Bien entendu les catéchistes apprenaient également aux catéchumènes à prier et enseignaient spécialement les principales prières du chrétien, Pater, Ave, Credo, Actes de Foi, d'Espérance et de Charité, de contrition, les commandements de Dieu et de l'Eglise, etc. Ils racontaient l'Histoire sainte et chantaient les louanges de Dieu tout en inculquant l'horreur du fétichisme et de ses superstitions⁴². S'il leur restait du temps, ils pouvaient faire la classe aux enfants les plus intelligents, pépinière des futurs catéchistes, intituteurs, frères et prêtres⁴³.

Emplis de foi et de zèle, imprégnés de l'esprit de prière et de mortification, soumis et respectueux, prudents, charitables, soucieux de leur réputation, les catéchistes avaient donc un rôle difficile à jouer. Le missionnaire devait les visiter tous les mois, les interroger sur la doctrine chrétienne. Il leur était recommandé d'effectuer chaque année une retraite spirituelle de trois ou quatre jours. Mgr Carrie assurait que la mission leur devait protection, surtout dans leur vieillesse et leurs maladies. Il était moins explicite quant à leur rémunération, parlant sans détails d'une gratification annuelle et de la possibilité d'entretenir un petit jardin, à l'exclusion de tout commerce⁴⁴. Curieusement il ne faisait pas référence aux *Instructions* de la Propagande du 18 octobre 1883 aux vicaires apostoliques, proposant à leur sollicitude l'œuvre des catéchistes, instructions qui par contre inspirèrent les Ordonnances de Mgr Adam, vicaire apostolique du Gabon, lors du Synode de Libreville en 1901. Il y insistait sur la nécessité d'une rétribution convenable et proportionnelle à leur zèle et à leur activité⁴⁵, question importante qui ne reçut pas aisément de réponse⁴⁶.

Il n'est pas possible ici d'étudier comment fonctionna le système, car cela nécessiterait de longues recherches en archives et sur place, mais il est sûr qu'il a été – et n'a d'ailleurs pas cessé d'être – une pièce essentielle de la transmission de la foi.

En ce qui concerne le catéchuménat, il semble bien que des directives précises n'aient pas été données par Rome et que les décisions à son sujet aient été laissées à l'appréciation sur place des vicaires apostoliques. Le *Directoire général des Missions*, dont on peut penser qu'il fait toujours implicitement référence à l'expérience pastorale antérieure de Mgr Le Roy, prévoyait deux ans d'instruction catéchétique, un examen

42/ Mgr CARRIE, *Organisation de la mission du Congo français*, Loango, Imp. de la Mission, 1898.

43/ Lettre circulaire de Mgr le vicaire apostolique sur l'installation et la direction des catéchistes dans le vicariat, 3 décembre 1898 ; dans *Le Mémorial du Congo français*, II, n° 11, déc. 1898, pp. 162-172.

44/ *Id.*, pp. 167 et 172.

45/ Arch. C.S.S.p. 175-A-III, *Synode de Libreville*, 31 mai – 1-2 juin 1901.

46/ Ainsi Mgr LE ROY, *Directoire général des Missions de la Congrégation*, Paris, Maison Mère, 1930,

p. 87, souhaitait que les catéchistes soient entretenus au moins en partie par les indigènes eux-mêmes ; peut-être grâce à des cultures rémunératrices auxquelles participeraient les enfants qu'ils instruisaient, à défaut de contribution pécuniaire.

47/ *Directoire...*, p. 129.

48/ Instructions pastorales de Mgr Carrie, vicaire apostolique du Congo français sur la prédication, 24 sept. 1890, dans *le Mémorial du Congo français*, I, n° 17, 1890, pp. 263-304.

d'admission, une bonne conduite et des gages de persévérance ; il exigeait encore de l'aspirant au baptême d'être en règle au point de vue matrimonial⁴⁷.

Les missionnaires, outre les catéchismes dont ils étaient souvent personnellement responsables, participaient à l'enseignement de la doctrine chrétienne par la prédication. Ici encore l'information est presque inexistante. Les lettres font écho à des sermons qui, par prise de position sur des sujets variés, comme les mariages « à la mode du pays » au Sénégal, provoquèrent des incidents avec les autorités. Mais la prédication ordinaire serait mal connue, si Mgr Carrie, ici encore, n'avait donné des instructions détaillées⁴⁸ : nécessité de prêcher au moins tous les dimanches et aux fêtes solennelles, ainsi qu'en des temps particuliers, comme l'Avent, le Carême et les Quatre-Temps, en utilisant un style bref, facile, clair, manifestant une vraie piété. Leur durée devait se situer entre dix et vingt minutes au maximum. Les missionnaires étaient tenus à prêcher dans les nouvelles stations, dès qu'il y avait une dizaine de chrétiens. Mgr Carrie critiquait vivement la prédication telle qu'elle était organisée par le rabâchage des mêmes points d'enseignement, alors que d'autres n'étaient jamais traités. Chaque mission devait avoir « un plan suivi d'instructions sur la doctrine chrétienne dont on se partagera les différentes parties, de manière que toute la doctrine soit enseignée aux fidèles dans un espace de cinq ans ».

Il conseillait d'utiliser le « Trésor du prêtre » du R.P. Mach, s.j., et encore mieux le « Pastoral » du diocèse de Limoges qui devait se trouver dans toutes les bibliothèques de mission. Puisque le peuple ne comprendrait pas, il était opportun de s'abstenir de traiter de questions trop difficiles ou trop subtiles, curieuses ou inutiles, d'enseigner une doctrine incertaine ou des opinions particulières. D'abord faire connaître Dieu, la création du monde, la rédemption des hommes, la gloire du Paradis, la mort et ses problèmes, la loi de Dieu, les péchés et les vertus, les sacrements, la prière. Il renvoyait encore au « Manuele Sacri Concionatoris » de M.D. Dumont, t. II, qui était une suite méthodique d'instructions, et au « Grand catéchisme de la Persévérance » de Hauterive pour les explications des questions traitées. Il donnait enfin un plan général de cours, suivi d'instructions sur la doctrine chrétienne, réparti sur une durée de cinq années. Il rappelait aussi que Fénelon souhaitait vivement que le cours d'instructions vint faire connaître aux fidèles ce qu'ils n'avaient pas compris dans un petit catéchisme sec, appris par cœur.

Si Mgr Carrie insistait tellement dans ses directives sur la nécessité de connaître à fond la lettre du catéchisme, cette dernière remarque montre à l'évidence que la lettre n'était pas pour lui une fin, mais qu'il s'interrogeait sur la manière de communiquer l'esprit. Pris par la nécessité impérieuse d'apprendre les langues, les missionnaires avaient souvent peu de temps à consacrer à l'étude des croyances des populations qu'ils évangélisaient. Bien que souvent dérouterés par l'absence de support matériel, hormis quelques manifestations de cultes de génies ou d'ancêtres, et malgré les difficultés rencontrées, beaucoup d'entre eux ont tenté cependant un réel effort de compréhension que l'on a trop tendance à sous-estimer. L'inculturation

aujourd'hui encore, malgré l'importance accrue du clergé africain, n'est pas sans poser problèmes.

Les déboires furent nombreux. Le Père Duparquet, à l'intelligence si vive et la curiosité toujours en éveil, cherchait à en comprendre les causes. Sa conclusion, dès 1863, était qu'on ne peut établir de société chrétienne là où il n'y a pas d'état social, sous-entendu identique à celui de l'Europe occidentale : *Jusqu'à présent l'éducation qu'ont reçue les enfants à la mission catholique (au Gabon) s'est bornée à leur apprendre à lire, à écrire et aux principes de la religion. En sortant de la mission, que pouvaient-ils devenir ? De véritables païens comme cela est effectivement arrivé*⁴⁹. Comme tous les commandants qui s'étaient succédé au Gabon, il admirait le système d'éducation mis en place par la mission américaine, qui formait des hommes destinés à une vie active. Il insistait quelques années plus tard : *on n'a rien fait au Gabon, rien fait à Dakar, rien fait à Zanzibar par la prédication. Il n'y a que par l'éducation de l'enfance qu'on peut espérer la conversion de ce pays*⁵⁰. Mais il ne s'agissait pas de n'importe quelle éducation. Il souhaitait un enseignement pratique centré sur une agriculture modernisée, inculquant aux enfants des habitudes de régularité, d'application au travail, tout en respectant les habitudes traditionnelles, comme ce fut réalisé sur la côte orientale à Bagamoyo⁵¹. Aussi mit-il toute son influence au service d'une transformation de l'éducation qui s'opéra effectivement au Gabon⁵².

Les missionnaires si vivement critiqués par les autorités françaises pour leur angélisme et leur irréalisme ne finirent-ils pas par admettre ce que suggérait dès 1850 le gouverneur du Sénégal, Baudin, à Mgr Kobès, c'est-à-dire le besoin pour les catéchistes de recevoir *assez d'instruction pour prêcher aux naturels les premiers éléments de notre sainte religion, et un esprit d'ordre et de conduite qui les pose comme modèles, comme exemples aux populations qu'ils sont appelés à moraliser, sans leur faire perdre complètement les usages et la langue du pays*⁵³. Ainsi allait s'établir un consensus ambigu sur la *mission civilisatrice*, ambigu surtout aux yeux des observateurs extérieurs, car la transmission de la foi ne cesserait d'être l'essentiel pour les missionnaires.

Paule Brasseur

5, avenue A.-Briand
94240 l'Haÿ les Roses

49/ Arch. C.S.S.p. 173-A-II, Duparquet à Xavier Libermann, 19 mars 1863.

50/ Arch. C.S.S.p. 167-VIII, Duparquet, *Rapport de 1869*.

51/ Voir ce qu'en dit Fr. RENAULT, *Lavigerie, l'esclavage africain et l'Europe*, Paris, E. de Boccard, 1971, II, pp.142-143.

52/ Voir à ce propos Odette TORNEZY, *Contribution de la mission catholique du Gabon aux premières tentatives de mise en valeur et de connaissance du pays de 1844 à 1880*, Thèse de doctorat de 3^e cycle, Paris, E.H.E.S.S., 1982.

53/ Arch. C.S.S.p. 154-A, Baudin à Kobès, Saint-Louis, mai ou juin 1850.

CATÉCHISTES EN CÔTE-D'IVOIRE

La revue présente cet article comme un message de la jeune Afrique chrétienne aux lecteurs européens de Spiritus. Il s'agit d'une communication recueillie auprès des catéchistes de Côte-d'Ivoire.

L'interview a été faite par Jean-Paul Eschlimann, et le texte d'ensemble est présenté par Jacques Gadille.

Jacques Gadille, professeur d'histoire contemporaine à Lyon, spécialiste de l'histoire du catholicisme dans la France du XIX^e siècle, s'est orienté depuis une quinzaine d'années vers les études d'histoire missionnaire.

Jean-Paul Eschlimann, sma, l'un des prêtres de la paroisse de Tankessé, en pays agni a procédé à l'interview de quelques catéchistes de la paroisse, – premier stade d'une enquête orale auprès d'autres représentants de cette communauté, laïcs, prêtres, autochtones, missionnaires étrangers: le but est de dégager les premières données d'une mémoire vivante qui, recoupées par les sources écrites, permettraient de fixer une première histoire de cette Eglise. Rapprochée d'autres monographies conduites selon des méthodes analogues, une telle étude pourrait être une pierre d'une plus vaste entreprise: celle de l'histoire des Eglises d'Afrique de l'Ouest, dont le principe a été retenu à la Conférence de Lomé, en février 1985.

Cet interview se présente comme un premier test de la valeur du matériau historique ainsi recueilli. Il a été fait à la demande du CREDIC et à partir d'un questionnaire sommaire proposé par cette association¹. Cinq catéchistes ont accepté d'être interrogés², et il a paru de meilleure méthode de reproduire l'essentiel de l'interview du premier d'entre eux, Pascal Yao Lopo, plus développé, quitte à compléter quelques-uns de ses points de vue par de courts extraits des entretiens avec ses confrères, cités en note. Enfin, une mise en contexte rapide était préalablement nécessaire: c'est l'objet de la présentation liminaire rédigée à partir d'une brochure plus développée, due à J.-P. Eschlimann.

PRÉSENTATION DE LA PAROISSE DE TANKESSÉ

Pascal Yao Lopo appartient au village de Kodjena, l'une des quarante agglomérations, que regroupe la paroisse de Tankessé, en pays agni.

Les Agni-Bona occupent dans l'Est ivoirien, une région limitrophe du Ghana, région de forêt tropicale, dont l'économie repose sur l'exploitation du café et du cacao,

productions exposées, on le sait, aux graves fluctuations de la sécheresse et des cours. L'unité sociale y est le clan, qui se confond avec un quartier de village ou un village tout entier.

La communauté chrétienne est récente – moins de 50 ans. Les sept premiers néophytes ont été baptisés le 10 mai 1937, par deux missionnaires installés, un et deux ans avant, à partir de la station de Tanda³. Ses progrès, qui coïncident avec la seconde guerre mondiale, ont été rapides. Elle comptait 918 membres et un nombre égal de catéchumènes, le 20 mai 1946. Très vite aussi, elle donna un prêtre, Eugène Kouakou Abissa, ordonné en 1956, et premier évêque d'Abengourou, en 1963.

En 1978, l'effectif des chrétiens s'élevait à 6.823 baptisés et 4.389 catéchumènes, sur une population totale estimée à 33.000 habitants; mais beaucoup de ces chrétiens et catéchumènes ne sont pas présents sur la paroisse, ils sont partis en ville.

La paroisse est divisée en 4 secteurs découpés de telle sorte que, du point le plus éloigné de chacun d'eux, on puisse effectuer l'aller et retour au Centre du secteur, en un jour de marche. A Tankessé, où se réunit un conseil des Anciens, 12 catéchistes animateurs, coordinateurs des catéchistes villageois, s'ajoutent aux trois missionnaires étrangers. Entre Tankessé et les villages, il y a des chefs d'Eglises de secteur.

La cellule de base, au village, comprend un comité d'Eglise où hommes et femmes siègent à parité: le chef d'Eglise est désigné suivant une procédure analogue à celle qui préside à celle du chef de la terre. Plus récemment, deux comités spécialisés ont été mis en place dans chaque village: « le comité des malades », chargé d'assurer auprès d'eux le double service que requièrent les problèmes de santé dans la tradition africaine, – les soins physiques (des caisses pharmacies pourvues de conseillers pour l'administration des médicaments sont encouragées: ce sont des dépôts approvisionnés prioritairement), – la « couverture sacramentelle » qui se concrétise dans la visite des malades: les chrétiens sont invités à leur apporter le secours de la Parole de Dieu, à réciter leurs prières du matin et du soir à leur chevet, à leur apporter la communion. Si la maladie se prolonge, une mutualité financière est organisée: les prêtres ne font l'objet d'une procédure de remboursement que si le malade recouvre la santé. Un tel encadrement vise à contrecarrer le recours aux voyants-guérisseurs; en effet, celui-ci n'est pas sans poser des questions à une conscience chrétienne, – au-delà des pratiques elles-mêmes dont l'efficacité n'est pas contestée⁴.

Le second comité dit « des vocations » (il n'existe pas dans toutes les Eglises) a mission d'accompagner auprès des familles l'option d'un jeune pour le service de l'Eglise, de résoudre les problèmes de communication ou financiers durant le temps du séjour au séminaire. Il assume enfin un programme de sensibilisation à la question des vocations de prêtres et de religieuses.

Il est possible que ces premières structures conduisent à la mise en place de communautés ecclésiales de base, si la première expérience pour laquelle les habitants du village de Kokomia se sont portés volontaires est concluante.

En tout cela, la fonction-clé est bien celle des catéchistes : ils représentent des éléments jeunes, par rapport aux membres des comités d’Églises, choisis parmi les familles des premiers baptisés et sur le critère de l’ancienneté. Ils doivent subvenir à leurs besoins en se livrant à un travail agricole ou artisanal, ou en occupant un poste de secrétaire ou de responsable de coopérative⁵. C’est gratuitement, qu’ils assument les multiples tâches de prise en charge de la catéchèse des enfants et des adultes, de la présidence des séances communes de prières – prières du matin et du soir – à l’aide du livret : *Louons le Seigneur*, traduit en agni, célébrations dominicales sans prêtre, avec le support du missel agni en trois années, repris du modèle romain ; organisation d’une ou deux journées des malades et des vocations ; bénédiction des enfants qui ne peuvent recevoir le baptême ; veillées funéraires et enterrements sans prêtre à partir d’un rituel particulier ; enfin répliques chrétiennes longuement étudiées en coopération avec les missionnaires, des cérémonies traditionnelles : fête de l’igname, prières pour les récoltes, l’éloignement des épidémies et autres fléaux, enfin pour répondre à la mort d’une femme enceinte⁶. C’est tout le quotidien de l’Église locale qui est assumé par le catéchiste : Tous les problèmes relatifs à l’Église arrivent d’abord vers moi, déclare François. Voici par exemple la description d’une de ses journées par Augustin :

Le matin, je dirige la prière et je fais une lecture de la Parole de Dieu. Après cette prière, je vais nourrir mes porcs puis, c’est le départ pour le champ. Le soir, nous faisons la prière du soir avec toute la communauté sur place. La prière du soir ayant été achevée, nous donnons nos cours de catéchisme. Nous avons fait deux groupes : les adultes et les jeunes. Quant à moi, je m’occupe des adultes et de tous ceux ayant au moins un enfant. Et Marc prend les jeunes. Nous leur apprenons donc les leçons du catéchisme. Il y a aussi les séances de classe de chants, qui sont annoncées, le dimanche à la messe... Avant d’effectuer une quelconque visite dans un village, je leur signale le jour de mon arrivée. Après la prière du soir, je leur communique les nouvelles du Père, si toutefois il y en a. La classe de chants aussi ne manque pas. Je demande aussi aux catéchistes de l’endroit s’il y a des problèmes pour qu’ensemble, nous les arrangions. S’il y a aussi de nouvelles versions de prière par exemple qui leur sont inconnues, je leur apprends cela^{6bis}.

Un tel rôle suppose évidemment une formation : celle-ci ne prend pas une forme scolaire. Elle est continue, menée en symbiose étroite avec les problèmes à résoudre sur le terrain. Elle s’ordonne autour de 3 objectifs :

- une connaissance approfondie des coutumes : il est demandé à chaque catéchiste de se former un jugement personnel à leur endroit : il s’agit moins pour lui, en effet, de « repiquer » les usages triés au sein du christianisme que de saisir l’esprit des coutumes afin de le mettre en dialogue avec l’esprit chrétien ;
- une formation biblique, conduisant à une assimilation des grandes étapes de l’histoire du salut et les textes, à un point tel qu’en découlent naturellement des réponses à des situations concrètes ;
- une formation à la prière par une retraite annuelle au Foyer de Charité de Kotobi et par des retraites en langue agni à Abengourou.

Dans leur vie courante, les catéchistes sont conviés à une vraie vie d'équipe et de partage : écoutons J.-P. Eschlimann :

Ils s'invitent fréquemment à manger, travaillent ensemble dans leurs plantations, prient matin et soir ensemble... Ils assurent la catéchèse aux divers groupes de catéchumènes présents aux villages, l'animation des liturgies dominicales, des enterrements, des différentes réunions de prières; ils prennent la direction des chrétiens qui se groupent pour travailler et gagnent de l'argent pour alimenter la caisse de l'Eglise...

Tel est l'arrière-plan du témoignage de Pascal Lopo.

TÉMOIGNAGE DE PASCAL YAO LOPO

1. Pourquoi un tel témoignage ?

Q. Faut-il le conserver ? Le communiquer à autrui ? Qu'en penses-tu ?

Pascal : Me concernant, je suis entièrement d'accord qu'on conserve et communique ce questionnaire. Parce que présentement, à notre époque, on essaie de vivre comme ont vécu les premiers chrétiens. On les imite. C'est pourquoi, au niveau du village, on a créé de petits groupes qui travaillent ensemble, prient ensemble. Nous essayons de faire comme les premiers chrétiens.

Et donc, c'est d'après leur exemple que nous aujourd'hui, nous travaillons. Si je m'entête à refuser cette communication, je pense que je serais dans l'erreur, dans la mesure où notre génération aussi passera et que viendront de nouvelles générations, nos petits-fils. Comment sauront-ils ce que nous avons vécu, et auprès de qui prendront-ils exemple ? Je trouve donc nécessaire de conserver toutes ces choses.

Mention est faite de la collection de témoignages recueillis par le Père Deniel, sous le titre : « Chemin de chrétiens africains » (Inades, Abidjan).

Pascal : Si je le connais ! Et cela m'a fait beaucoup plaisir. Car, de ce livret, j'ai pu faire miennes certaines solutions qui s'y trouvent. Surtout, les témoignages des catéchistes du Niger. On a d'ailleurs presque les mêmes problèmes : problème de mariage, d'intégration au sein de la communauté religieuse, les différentes oppositions familiales pour quelqu'un qui aimerait être chrétien ou catéchiste. Il y a toujours les éternels opposants dans la famille.

Q. Penses-tu que c'est nécessaire pour le catéchisme, plus tard, qu'on raconte aux catéchumènes, ce que vous, vous avez fait ?

Pascal : Justement, c'est pour cette raison que je voudrais qu'on conserve ce livret ; pour que les fidèles à venir puissent tirer quelque chose de nous et surmonter leurs problèmes. Car nous aussi, nous avons tiré ces expériences de vie chez les martyrs.

Q. Quel intérêt que cela soit publié chez les chrétiens d'Europe?

Pascal: Il est bien vrai que l'évangélisation de notre région est tardive. Cependant l'Évangile est arrivé tout de même. Il faudrait donc que ces chrétiens d'Europe sachent comment cette évangélisation est arrivée et comment ça s'est développé. Si on ne le publie pas, ils ne le sauront jamais. De même que nous avons hérité de leurs exemples, de même, il faut qu'ils héritent des nôtres⁷.

2. Recrutement du catéchiste

Pascal indique qu'il est marié selon la coutume depuis 1969, qu'il a eu 6 enfants dont deux sont morts et que c'est dès 1969 qu'il a commencé ses fonctions de catéchiste.

Q. Comment as-tu été recruté, par qui?

Pascal: Après les études, j'étais ici au village, simple catéchumène. Alors, j'allais souvent à l'église avec des catéchistes qui n'ont jamais fait les bancs (d'école). Quand j'ai trouvé que ces catéchistes ne savaient pas lire, donc, petit à petit, j'ai pris les livres de l'église, je lisais et j'expliquais. C'est alors que j'ai été une fois appelé par le comité qui m'a demandé si je pouvais être leur catéchiste. C'est ainsi que j'ai accepté. Et au cours des réunions de catéchistes, j'allais, j'apprenais à faire le catéchisme, petit à petit, je lisais la Bible. Donc, c'est ainsi que j'ai été le catéchiste⁸.

3. Formation

Quittant l'école au niveau de la 5^e au C.E.G. d'Abengourou, Pascal a été aussitôt invité à participer à des sessions organisées par les prêtres de Tankessé:

Pascal: Au début, dans les réunions, on nous avait appris à lire la Bible et sa composition. On nous apprenait aussi comment il fallait faire une leçon de catéchisme, comment il faut faire la prière, comment il faut tenir les catéchumènes du village, comment il faut se comporter au village devant les autres chrétiens.

Les sessions continuent jusqu'à présent. Après, j'ai été nommé chef de secteur : au début, la mission m'avait acheté un vélo. Je circulais dans beaucoup de villages de la paroisse de Tankessé, surtout vers ici. J'enseignais le catéchisme, j'apprenais aux chrétiens à chanter. Après un certain moment, j'ai trouvé des catéchistes sur place, comme les Matthieu, les Benjamin. J'ai eu même à les former aussi. Après, j'ai trouvé que chaque village avait eu son catéchiste, alors le Père Gian Franco a voulu que je reste dans mon village. Quand un autre village a besoin de moi, il m'écrit d'abord avant que je le visite. Après, la Paroisse a été partagée en secteurs : on m'a nommé chef de secteur du côté du Ghana-Sud. Il faut visiter aussi les villages et voir comment les autres catéchistes font leur travail là-bas et faire le compte rendu à la mission.

A part l'étude de la Bible, nous avons appris comment faire le catéchisme. Nous l'avons fait ensemble avec vous au cours des réunions de catéchistes-animateurs. On a appris comment il faut comparer l'ancienne coutume avec celle de Jésus.

Tous les catéchistes, s'ils sont cinq dans le village, on se réunit dans un village-centre. Ou bien à tour de rôle, on passait dans les villages, et on étudiait aussi la coutume et la Bible aussi.

Il y a une deuxième réunion qu'on appelle réunion des catéchistes-animateurs. On se réunit alors avec le Père Jean-Paul à Tankessé. On étudiait surtout comment il fallait enseigner le catéchisme. On a proposé une nouvelle manière de faire le catéchisme: il fallait donc un nouveau livre. On s'était basé sur la coutume ancienne – donc comment passer de la coutume ancienne à la nouvelle coutume de Jésus.

A la réunion de Kotokou-Ayera, on a discuté sur le *mgbra*, le *mumé*, comment il faut les célébrer religieusement: on l'a étudié, on l'a mis en jeu, on l'a expliqué au Père⁹.

Dans la réunion générale, on parlait un peu de tout, de ce que nous faisons dans les villages comme travaux de l'Eglise; on se donnait des nouvelles. On peut dire qu'on se donnait la nouvelle de tout ce que nous faisons dans le village. S'il y a des décisions à prendre, c'est là qu'on les prend.

4. La fonction de catéchiste

Q. Quel est exactement ton travail de catéchiste dans ton village ou dans ton secteur?

Pascal: Dans mon village, je dirige les prières du dimanche; je donne des conseils aux chrétiens; je fais le catéchisme.

Et quand il y a des réunions au niveau de l'Eglise, je suis en tête. Dans les réunions de comité, c'est moi qui les dirige. Je prends note chaque fois quand il faut informer la mission, c'est moi qui suis chargé de donner la nouvelle à la mission. Au niveau des autres villages de mon secteur, s'il y a des problèmes, ils m'écrivent et je les visite pour les aider à résoudre leurs problèmes. Je visite aussi les villages pour voir si le catéchisme marche, ou bien s'il y a des problèmes au niveau des villages, s'il y a l'Amour entre les chrétiens.

Q. Est-ce que tu peux raconter un peu comment tu passes une journée?

Pascal: Tout d'abord, je suis planteur. Donc si c'est un jour de travail je vais au champ, je travaille comme les autres. Le soir, quand j'arrive, ce que nous faisons comme catéchisme, dans la semaine, on le fait deux fois dans la semaine, le jeudi et le samedi soir. Le jeudi, groupant chrétiens et catéchumènes, je fais le catéchisme au moins deux heures de temps. Le samedi, on reprend la même chose et parfois, on fait des classes de chant.

Si je me déplace, arrivant dans un village, je salue le soir d'avant le catéchiste pour dire que je suis venu. Le matin et le soir, on va à la prière. Je leur donne des conseils et je me renseigne auprès du catéchiste si le catéchisme marche ou s'il y a des problèmes au village. Si c'est le cas, le lendemain matin, j'appelle le comité et ensemble, on discute. S'il n'y en a pas, je les félicite et les remercie. Ensuite, je vois si le catéchisme marche et comment le catéchiste fait sa leçon, comment ils sont...

Q. Est-ce que tu as changé dans ta façon de travailler et qu'est-ce qui a changé?

Pascal: Au début, je ne connaissais rien. A ce moment-là, si je réunissais les catéchumènes à l'église, pour parler, c'était difficile, je n'avais pas l'habitude de parler devant le public. Mais, au fur et à mesure que je continuais, j'arrivais à parler, à le faire correctement, c'est comme un maître qui a fait son stage ou bien qui n'a jamais fait de stage, recruté comme bénévole... Au fur et à mesure, en faisant toujours ses leçons, il apprend à bien faire sa leçon.

Au fur et à mesure des réunions, et puis par moi seul, je lisais la Bible; au fur et à mesure des discussions, j'ai pu trouver beaucoup de paraboles, beaucoup de paroles de Dieu, pour dire ça aux vieux. Je me défendais beaucoup avec la parole de Dieu, même ils se rendaient compte que j'avais vraiment évolué...

Maintenant, j'y mets mon grain de sel, comme la fondation de la coopérative par exemple. Il y avait un agent qui avait passé et lancé l'idée d'une coopérative. Il en a parlé et il est parti. Personne ne s'y est intéressé. Moi, en faisant mon catéchisme, j'ai vu qu'on pouvait travailler ensemble par amour. Tant qu'on ne travaille pas ensemble, tant qu'on ne s'entraide pas, on ne peut pas appliquer vraiment la parole de Dieu, on ne peut pas vraiment servir Dieu comme il faut. Donc j'ai insisté sur cette coopérative, j'ai tenu des réunions au niveau du village, tout d'abord à l'église. Je leur ai donné l'idée d'une coopérative, j'ai expliqué l'avantage qu'il y a: non seulement l'argent vient, mais il y a l'amour entre nous. C'est ainsi qu'ils ont vu tous que c'était bien. Les vieux et les comités chrétiens auxquels j'ai donné l'idée à l'église se sont regroupés ensemble: il y avait une quinzaine de personnes. Comme les autres ont vu que c'était bien et qu'en réunissant nos produits, ça nous rapportait de l'argent et qu'il y avait l'entente, ça a pris tout le village. J'ai vu par là que ce que j'ai dit, selon l'Evangile que j'ai compris, l'amour, l'entente que j'ai mis là dans le village, ça a rapporté quelque chose et grâce à cela, on a construit une école, on a acheté un camion de 5 tonnes...

Q. Autrefois, on ne parlait pas comme ça aux vieux. Où trouves-tu la force de résister, de leur dire ce que tu penses?

Pascal: Moi, je regarde dans l'Evangile ce que Jésus a fait sur la terre. Jésus n'a pas eu la vie facile. Jésus aussi a été chassé de son village, parce que tout homme qui veut la vérité ne sera jamais aimé. Moi, je prends ma force en copiant Jésus Christ, voilà! Donc l'Evangile me donne la force. D'ailleurs, Jésus nous a dit que celui qui veut me suivre n'a qu'à porter sa croix comme moi. Donc nous allons porter aussi nos fardeaux, nos problèmes, nos difficultés. Si tu veux vraiment que les

hommes suivent la parole de Dieu, tu vas porter ta croix. Je n'ai pas peur, Jésus, les martyrs aussi, ils ont souffert. Quant à moi, je peux dire que je ne souffre pas. Je vois ce que les premiers chrétiens ont fait, ce que Jésus lui-même a fait lui qui a guéri les malades, et moi qui n'ai jamais fait de miracle ici dans le village... !

Donc, j'ai le courage si je vois ce que Jésus a fait, et puis, en écoutant la parole de Dieu, en lisant la Bible, je n'ai pas peur. Je n'ai peur de rien ; c'est cela qui me donne la force même. Et je vois, quand je dis la vérité, que cela provoque des cris quelque part ; je sais que, alors, j'ai fait le travail de Dieu en vérité. Comme l'a dit un parent d'élève : un catéchiste qui est dans son village et dit que chez lui, il n'a pas de problème avec les chrétiens, qu'on ne l'insulte pas, c'est qu'il ne fait pas son travail. Normalement, si tu veux faire le travail de Dieu, on va t'insulter : parce que, chaque fois, ça touche les hommes ; ça ne leur donne pas la liberté de faire ce qu'ils veulent, donc toujours, ils vont se fâcher !

Q. Est-ce que les choses ont changé ?

Pascal : En tout cas, il y a eu une évolution : je peux dire tout de suite que maintenant, nous sommes 100 % catéchumènes ; tous les villageois, à part les étrangers, nous sommes à 100 % chrétiens. Au maximum, on peut compter un ou deux païens. Au début, en tout cas, il y avait beaucoup de païens. Notre manière de prier a attiré tout le monde surtout dans les fêtes, la façon de prier, la façon de glorifier Dieu. Moi-même, quand je n'étais pas catéchiste, je n'étais pas beaucoup respecté. Mais maintenant que j'ai pris mon devoir au sérieux et que je suis comme un nouvel être, ils ont même accumulé sur moi beaucoup de tâches. Donc j'avais pris confiance en moi, ce qui fait que maintenant, même quand les vieux se réunissent, s'ils ne m'ont pas vu, ils ne peuvent pas discuter. Je suis content d'être catéchiste...

Du point de vue de la pratique, Pascal note cependant que les hommes ne viennent pas beaucoup à la prière, au catéchisme : ce sont les jeunes et des vieilles femmes. De même François relève une déperdition de la pratique, alors qu'Ambroise signale que les 2/3 des adultes persévèrent.

5. La leçon de catéchisme

Q. Comment prépares-tu tes leçons de catéchisme ? Est-ce que tu prépares en avance ou bien chaque fois, au jour le jour ?

Pascal : Après avoir fait l'autre leçon, je commence à préparer la suivante tout de suite. Donc, je lis bien mes livres, l'Évangile, puis je cherche à comprendre. Car, souvent, je ne répète pas ce qui est écrit dans le livre. Je me réfère aux faits qui se passent dans mon village. Je lis l'Évangile et je le compare avec ce que font mes chrétiens. Donc je suis aidé par le livre, j'essaie de réfléchir, j'ai un cahier où je prends des notes, des idées qui m'arrivent. C'est à partir de ça, que je prépare et fais mes leçons de catéchisme.

Je suis les mêmes livres que les autres ; mais, j'ai décidé qu'à la fin de la 3^e année de catéchisme, on enseigne aussi nos coutumes. Je voudrais que les enfants comprennent d'abord notre coutume à nous et puis la coutume de Jésus Christ. En faisant la comparaison, je crois que les enfants vont bien saisir ce que nous voulons leur faire comprendre. Les enfants ne la connaissent pas, surtout ceux de notre temps : personnellement, j'enseigne à mon enfant non seulement la coutume de nos ancêtres, mais la coutume de Jésus, et en lui enseignant la coutume de nos ancêtres, je ne lui enseigne pas les mauvaises coutumes : je lui enseigne ce qui est conforme à la parole de Dieu. Donc, je trie, et lui enseigne ce qui correspond à la parole de Dieu. Mais les enfants que nous avons ne sont pas les enfants des catéchistes seuls ; ces enfants sont ceux des païens eux-mêmes. Ils ont déjà appris quelque chose dans leur famille : la coutume de nos ancêtres cherche à effrayer. Si, à l'enfant qui se présente à toi à l'église pour suivre une leçon de catéchisme, tu lui dis d'emblée que Jésus a dit qu'il ne faut pas avoir peur des sorciers, il ne va pas comprendre. Il faut lui faire saisir que Dieu seul a la vie, Dieu seul peut la retirer, Dieu seul peut donner la vie. C'est cela qu'il faut faire comprendre à l'enfant.

Q. Comment tu y arrives ?

Pascal : Un exemple tiré de notre 4^e leçon : « L'homme adore Dieu seul. » Tout le monde le répète jusqu'à ce que ça leur reste dans leur tête. Alors, je leur demande comment ils comprennent la phrase. Je leur demande : avant que vous ne veniez au catéchisme, qu'est-ce que vous adoriez ? Certains me diront peut-être : on adore l'eau (Tano), on adore les montagnes, on adore les morts. C'est alors qu'il faut leur faire comprendre qu'il faut laisser tout cela. Je donne l'exemple du père de famille qui a bien accueilli son enfant ou qui a accueilli un étranger, un voltaïque ou un lobi, chez lui. Si le manœuvre est accueilli comme un fils et que son tuteur lui a tout donné, qu'il lui a donné une femme, c'est que le manœuvre doit à son tour montrer du respect à son tuteur. Ce respect illustre le fait que l'homme doit adorer Dieu seul. Tu ne dois plus de respect envers d'autres, que tu préférerais à Dieu.

Ensuite, je peux leur lire un passage tel que Isaïe 6,1-3. Le prophète voit le Seigneur assis au plus haut dans le temple : sa robe remplit le temple. C'est pour leur expliquer la grandeur de Dieu. Donc, je leur explique que Dieu est grand. Dieu peut donner la vie. Dieu peut tout faire. Il ne faut donc plus avoir peur de tout ce qui n'est pas Dieu. Quand les enfants ont compris ça, alors je leur demande, après la lecture qu'est-ce qu'ils peuvent dire à Dieu : peut-être diront-ils : Dieu est grand, donc je dois adorer Dieu. On doit glorifier Dieu. Si les enfants réussissent à me dire cela, c'est qu'ils ont déjà compris. Mais si les enfants disent qu'à côté de Dieu, il y en a d'autres, c'est qu'ils n'ont pas compris : ils vont continuer à adorer le fétiche.

Après les interrogations, j'arrive à la prière. Comme Dieu est grand, chacun n'a qu'à inventer une prière personnelle... Chacun donne une intention : je remercie Dieu de m'avoir donné la vie. D'autres disent : Dieu est grand. Moi aussi, je dis ma prière personnelle. On englobe tout et on fait une prière finale. Lorsqu'on a fini de faire la prière, je reviens sur la question initiale pour la mémorisation. Je leur pose soit

2, 3, 4 questions ; puis je les interroge sur la coutume. S'ils arrivent à me répondre correctement ensemble, à la fin du catéchisme, on chante un chant pour dire la grandeur de Dieu, puis on finit par le *Notre Père qui es aux cieux*, et on se disperse.

Souvent il y a discussion parce que si tout de suite, je me mets à dire à un enfant qu'un sorcier ne peut pas tuer un enfant, qu'un fétiche ne peut pas tuer quelqu'un, l'enfant ne croit pas !

La démarche est lente, ça dure trois ans. Ensuite par les prières du dimanche, les messes... les enfants apprennent... Non seulement, je les fais passer par des examens, mais je regarde leur comportement au village, vis-à-vis de leurs parents, leurs actions. Je suis tout cela parce que je vis dans le même village qu'eux ; donc je les suis, je les visite, je sais à peu près ce que chacun fait, je connais à peu près l'idée de chaque catéchumène. Je ne me base pas seulement sur les examens, mais aussi sur le comportement de l'enfant, pour le faire passer en 3^e année, pour qu'il ait son baptême.

Je leur donne des exemples. Souvent, au village, nos parents, les vieux parents ont cherché à arrêter la mort. L'interrogation du mort, les cérémonies comme les *mumé*, tout cela, c'est une manière de chercher à arrêter la mort. Mais quand l'enfant rentre au catéchisme et que tu lui apprends petit à petit que cela ne peut pas empêcher la mort, et que tu lui fais comprendre aussi que depuis que nos ancêtres ont commencé, les hommes continuent à mourir, les femmes enceintes continuent à mourir, cela pénètre petit à petit dans l'enfant. Jusqu'à la fin de la troisième année, il va être sûr que vraiment cela ne peut pas arrêter la mort et que ce que nos ancêtres ont fait ce n'est rien, et donc que je ne vais plus avoir peur de cela...

Avant que l'enfant te comprenne, il faut que l'enfant te suive : il faut que l'enfant voie aussi dans mes actions que je n'ai pas peur de parler ; de dire aux vieux que ce qu'ils font est mauvais. Quand ils me voient discuter avec les vieux et que je réussis à avoir raison, l'enfant sait déjà que ce que je fais et ce que je lui ai enseigné est bien.

6. Relations extérieures

Q. Comme catéchiste, qu'attends-tu du prêtre ?

Pascal : Qu'il conseille les catéchistes, les chrétiens, en tout cas, qu'il nous montre la Parole de Dieu. Je dis qu'il reste comme il est, qu'il reste non marié. En tout cas, qu'il se donne, qu'il soit modèle comme il est maintenant : je ne veux pas autre chose. Qu'il soit homme de Dieu seulement. S'il va faire autre chose, il ne peut pas suivre deux lièvres à la fois, – donc il va en laisser un. Je veux qu'il soit comme il est, pour la Parole de Dieu seulement. Je veux qu'il ressemble à Jésus qui n'a pas voulu être chef : on avait voulu le faire chef, mais il a refusé. Donc, si on veut bien servir Dieu comme Jésus a servi Dieu, on n'a pas besoin d'être chef. Je ne veux même pas qu'il soit chef, mais petit comme Jésus s'est fait petit¹⁰.

Quand on se rencontre, tout de suite on commence à sourire, parce qu'on est content de se retrouver, parce qu'il y a longtemps qu'on ne s'est pas vu. S'il y a un problème au niveau de l'Eglise de mon village ou dans le village que je visite, je lui fais tout de suite le compte rendu pour lui demander... En tout cas, si j'ai des problèmes personnels, dans des réunions ou même en l'absence de réunions, je me déplace jusqu'au chef-lieu de la paroisse, évoquant des problèmes de santé de ma famille; si j'ai des problèmes financiers, je vais les lui exposer et, chaque fois, il me vient en aide...

Q. Quelles sont tes relations avec les autres catéchistes de la paroisse?

Pascal: Je peux dire qu'elles sont parfaites. Parmi les catéchistes, j'ai des amis avec lesquels on se promène même, tels que les Matthieu, les Benjamin, les Bosambo et beaucoup d'autres. Quand j'ai un problème de famille ou un autre problème, je vais les voir ou je leur écris, – alors ils viennent. Chaque année, presque, j'invitais les autres catéchistes à m'aider dans mes travaux champêtres. Quand je les invite, ils viennent tout de suite...¹¹.

Q. Y a-t-il d'autres confessions chrétiennes dans le voisinage?

Pascal: Seulement « Alleluia » à Nguessanbrindoukro. Pour le moment, il y a de l'entente parce que parfois on invite les catholiques à assister à leurs prières lors des grandes fêtes. Puis quand il y a l'évêque qui arrive dans le village, ceux d'« Alleluia » viennent aussi écouter la Parole de Dieu et on prie ensemble...¹².

De façon concordante, les relations avec les autorités politiques sont bonnes. Les problèmes se posent au niveau de la persévérance de la pratique et de la persistance des croyances traditionnelles. Ils ont trait aussi à la fonction elle-même de catéchiste.

7. Difficultés actuelles

Pascal: Actuellement même, le catéchisme ne se fait plus... On voit que, comme le catéchisme ne se fait plus, l'Eglise diminue. Vous le savez, avant, j'étais seul, je n'avais pas tellement de responsabilités, mais, au fur et à mesure que l'homme grandit, que la famille grandit, il a d'autres soucis, d'autres problèmes. Donc, maintenant, il faudrait que le catéchisme soit organisé autrement, car je ne peux plus le faire comme avant. Il faut diviser en 1^{re}, 2^e, 3^e année. Il faudrait trouver au village des élèves ou des hommes qui savent un peu lire et peuvent faire le catéchisme. Mais c'est ce qu'on n'a jamais cherché. Vous savez que je me déplace au moins une ou deux fois par semaine. J'ai les travaux champêtres et d'autres choses encore: je suis secrétaire du Parti Démocratique de Côte-d'Ivoire du village. Je me déplace pour la coopérative du village, pour l'école car je suis parent d'élèves. Cela s'accumule! Donc, si les responsabilités se multiplient ainsi, on ne peut plus faire le travail de catéchiste comme il faut¹³.

conclusion

Pour faire toute sa place à ce témoignage de catéchistes africains, nous laisserons au lecteur le soin de le commenter: il appréciera lui-même ce que peuvent y prendre les recherches sur la catéchèse et la fonction des catéchistes. Personne ne démentira, à ce propos, le bien-fondé qui se vérifie ici, des échanges d'expériences entre Eglises. L'observation s'applique à quantité d'autres domaines: communautés ecclésiastiques de base, questions touchant l'éducation, la morale du mariage, sans parler des problèmes matériels... Intensifier de tels échanges serait à coup sûr une façon nouvelle de vivre l'Eglise et sa mission, dans notre monde de la communication.

Cet témoignage enfin pourra apparaître comme l'une des premières pierres du grand projet d'une histoire des Eglises d'Afrique de l'Ouest que l'on vient de mettre en œuvre, sous l'égide de la CERAO¹⁴. Nos amis africains ont choisi de préparer d'abord une série de publications portant sur l'histoire récente de l'Eglise chrétienne d'Afrique, qui aiderait à mieux discerner les conditions où s'engage la seconde évangélisation. Partant donc de ce que les gens vivent quotidiennement, la seconde démarche, à plus long terme, consiste à mettre en chantier, parfois concurremment, des ouvrages sur l'histoire de l'évangélisation depuis ses débuts. Dans les deux cas, «les orientations majeures sont d'une part, le souci d'une recherche sérieuse à caractère scientifique et qui bénéficie de l'apport général des sciences humaines aujourd'hui, et d'autre part, le souci de faire appel aux communautés concernées, pour qu'elles participent à cette reconstitution de leur passé» (François de Medeiros¹⁵).

1/ Voir *Spiritus* n° 103, pp. 205-209. Rappelons encore que Jacques GADILLE a dirigé la publication des *Actes du Colloque de Lyon*, mai 1980, de la Société d'H. ecclésiastique de la France, avec le concours de la Société d'H. du protestantisme français: *Les réveils missionnaires en France, du Moyen-Age à nos jours (XIII^e-XX^e s.)* Beauchesne édit. 1984, 424 p., 240 F.

2/ Il s'agit de Pascal YAO LOPO, 33 ans, de Kodjena, de François KOUABENAN ASSALÉ, 56 ans, d'Ameyaokro, d'Ambroise KOBENAN ADADE, 35 ans, de Kotokou-Ayera, d'Augustin KOUASSI DATTÉ, 44 ans, de Kokomia, de Simon KOUAKOU AMOROFI, 49 ans, de Tienkoikro.

3/ Les Pères FIX et GRIENEISEN: ce dernier, toujours présent depuis 1936, a accepté d'enregistrer son témoignage missionnaire.

4/ Catéchistes et Pères ont rédigé en commun un ouvrage sur ces problèmes sous le titre: *Dieu est notre rempart*.

5/ Simon déclare: «... Ils m'ont choisi pour remplacer le trésorier. Certains n'étaient pas contents: ils croyaient que nous allions les voler. Cependant quand arrivait le moment de faire les comptes, ils

ont vu que c'était juste. Alors, ils choisirent un adjoint qui était encore catéchiste, parce qu'ils pensaient qu'ils étaient sincères...»

6/ Il s'agit du rite de protection nommé mumé. Cf. note 9.

6 bis/ Cf. *infra*, un emploi du temps analogue décrit par Pascal Lopo, pp. 422-423.

7/ Augustin, auquel on demandait s'il avait répondu par obligation, ou volontiers et à cœur ouvert fit cette réponse: «Exactement, je l'ai fait à cœur ouvert, parce que je voulais partager mon expérience de vie.»

Q. - «Si c'était un autre que moi, Jean-Paul, qui t'avait questionné, aurais-tu donné les mêmes réponses?»

Augustin: «Mais oui, et à cœur ouvert, car c'est une parole concernant les affaires de Dieu.»

8/ François, quant à lui, avait observé la façon de faire d'un catéchiste de passage et maintenant plusieurs de ses onze enfants prennent la relève du père. Simon, pour sa part, prit l'initiative: «En mon for intérieur, quelque chose me poussait à aller sonner (la cloche) et à redonner vie à l'Eglise qui était comme morte.»

9/ Le **mgbala** (ou **mgbra**) est un exorcisme collectif visant à purifier le village et à éloigner les malheurs menaçant la collectivité; le **numé** est un rite par où le groupe cherche à surmonter le scandale né de la mort d'une femme enceinte. A ce sujet Augustin précise : « Nous faisons des réunions à ce propos, tous les mois avec les comités de notre secteur qui compte quatorze villages. Nous avons même exécuté une prière théâtrale là-dessus pour leur passer le message. Sincèrement, c'était très dur. Certains avaient peur de renoncer à la tradition, car ils croyaient qu'ils allaient mourir. Mais à présent, ils sont très contents, car ils savent qu'en refusant de pratiquer ces rites, ils ne mourront pas.

Certains disent qu'il y a des villages où l'Eglise existe depuis fort longtemps et qui continuent de faire ces pratiques païennes. C'est nous les catéchistes qui les interdisons. Un jour, une femme était morte alors qu'elle était enceinte. Les femmes ont voulu faire **mgbra**; nous leur avons dit que si elles le faisaient, nous refuserions de l'enterrer : qu'elles prennent leur cadavre ! A nous entendre parler sur ce ton, elles n'ont pu le faire et nous sommes allés l'enterrer... Les femmes ont fait **mgbra** après l'enterrement, mais les chrétiennes n'y ont pas participé...

... A propos des viandes sacrifiées, ou bien on refuse d'en manger et on vient à l'église, ou bien on en mange et on n'est plus chrétien. Ceux qui approuvent l'interdiction disent qu'on n'a pas besoin d'une grande masse si elle refuse de faire la volonté de Dieu. Que même s'ils sont deux ou trois à prier, cela est meilleur. Ont été interdites aussi les personnes qui vont chanter chez le féticheur ou la féticheuse et de venir chanter encore à l'église. Soit on est chrétien et on l'est au sens plein du terme, soit on ne l'est pas et on adore ses fétiches. Je sais que j'aurai encore des critiques, mais je sais aussi que certains bondiront de joie... »

10/ François précise :

Q. « Tu viens de dire que pour une bonne évangélisation, dans notre région il vous faudrait un ou plusieurs prêtres noirs, afin que les chrétiens puissent prendre la religion au sérieux. Qu'est-ce qui te fait dire cela ? » François : « Je l'ai dit et je prie le Seigneur pour cela chaque jour. Pour moi, si un fils du village fait toutes ses études et ne se marie pas et devient prêtre, je pense que cela pourrait être un bon témoignage pour l'entourage. Ils sauront et diront que réellement, notre religion est importante. Voilà un jeune qui a bien réussi sa vie et qui s'est consacré au Seigneur. C'est ce témoignage que je voulais. Regardons par exemple le village de Mgr KOUAKOU ABISSA : ils sont à peu près à 100 %

chrétiens. Pourquoi ? Parce que le fils est devenu prêtre et ils ont compris beaucoup de choses. Je ne dis pas que nous n'avons pas besoin de vous et de votre témoignage : il y a aussi l'avenir qu'il faut préparer : si, demain, vous partez et qu'il n'y a personne pour continuer cette œuvre, il est évident que chacun ira de son côté. »

11/ Ambroise souligne le rôle de la prière dans la mise en commun de leurs problèmes : par les catéchistes : « Pendant les réunions de catéchistes, celui qui a des problèmes, il peut les dire, pour que les catéchistes l'aident, surtout dans la prière, parce que, quand on se décourage, il faut toujours prier pour que le Seigneur nous donne des forces. Il y a par exemple mon cas à moi : quand j'avais mes problèmes de mariage, j'ai demandé aux catéchistes pendant la réunion de l'an passé ; alors, ils ont prié pour moi. Maintenant, grâce à Dieu, j'en suis sorti. S'il y a des problèmes analogues, on réunit les catéchistes et on prie ensemble pour que Dieu nous donne la force pour que l'Esprit Saint nous libère de ces faux pas que nous avons faits. Nous faisons cela chaque fois. Tout dernièrement, quand le vieux François, notre catéchiste adjoint était en difficulté, quand il a perdu son papa, alors, nous sommes partis veiller, nous sommes partis prier pour son papa, pour le repos de son âme. Tout notre secteur était réuni pour prier, pour faire une journée de prière, pour veiller pour lui. Quand il y a du découragement, des cas qui se présentent ainsi, alors, le catéchiste qui a du découragement fait appel aux autres pour qu'on l'aide dans nos prières. »

12/ D'après les autres catéchistes, cette Eglise aurait obtenu des résultats très limités dans les autres villages.

13/ Même remarque de la part d'Ambroise, qui a dû choisir :

Ambroise : « Comme j'avais trop de difficultés à cumuler tous les travaux (parfois les réunions des catéchistes et les réunions de la coopérative se recourent), alors, j'ai laissé tomber la coopérative, pour m'occuper du travail de catéchiste. Parce que je ne peux pas servir deux maîtres à la fois, j'ai laissé tomber l'autre. »

14/ Conférence épiscopale régionale d'Afrique de l'Ouest.

15/ F. de MEDEIROS a participé à Nairobi, en août 1986, à une première rencontre de théologiens africains pour la préparation d'une Histoire de l'Eglise en Afrique ; il a été élu président de l'association chargée de suivre ce travail important (F. de MEDEIROS, B.P. 2008, Cotonou, Rép. pop. du Bénin).

ENTRETIEN SUR LA CATÉCHÈSE, AVEC L'ABBÉ VILLAÇA

Ordonné prêtre en 1958, l'abbé Théophile Villaça a d'abord fait du ministère rural. Ensuite, il a suivi les cours de l'Institut Supérieur de Catéchèse à Strasbourg. En 1970, il a succédé à l'abbé Isidore de Souza (actuellement évêque) à la direction du Centre Catéchétique de Ouidah, qui forme les catéchistes de l'archidiocèse de Cotonou, mais reçoit également des stagiaires d'autres diocèses du Bénin, et aussi du Togo, et même de Côte-d'Ivoire.

Vous disiez tout à l'heure que, pour vous, la catéchèse des jeunes constituait un ensemble qui voulait rassembler, aussi bien des jeunes de milieux scolarisés, lycéens ou universitaires, que des jeunes de milieux du travail.

T.V. La catéchèse des jeunes est un problème très préoccupant dans tous les diocèses. Elle relève d'une sous-commission au sein de la grande Commission Catéchèse-Liturgie de l'Afrique de l'Ouest francophone. Il y a deux ans, cette sous-commission s'est réunie à Abidjan, sous la présidence de Monseigneur Tekry, son président, pour échanger sur les expériences des pays membres de la C.E.R.A.O. (Conférence Episcopale Régionale de l'Afrique de l'Ouest). A cette rencontre, les Evêques demandaient à la sous-commission d'élaborer un manuel de base commun, pour la catéchèse des jeunes en Afrique de l'Ouest francophone.

Les échanges ont montré que les situations étaient très variées, d'un pays à l'autre, et même à l'intérieur de chaque pays. Il y a des jeunes, scolarisés ou non, qui demandent à recevoir les sacrements. Parmi ces jeunes, certains pour ne pas dire la plupart, n'ont jamais reçu la moindre instruction religieuse. Il y a des jeunes qui ont déjà reçu les sacrements et qui, scolarisés pour la plupart, cherchent à approfondir leur foi.

• Où trouvez-vous ces jeunes qui se présentent ?

T.V. Les responsables des paroisses se débrouillent, chacun selon ses moyens et compte tenu des situations et problèmes de chaque milieu.

Le CALAO (bulletin de liaison pour la commission de Catéchèse et Liturgie en Afrique de l'Ouest) a largement rendu compte de cette rencontre.

Pour ce qui concerne l'archidiocèse de Cotonou, si la pastorale auprès des jeunes s'efforce de rejoindre ces derniers sur le terrain même de leurs différents centres d'intérêt, pour en faire des lieux de catéchèse, nous proposons à ceux qui veulent se préparer aux sacrements, le programme élaboré à l'intention des adultes – en français ou en langue vernaculaire.

• **Quel est le fondement de la catéchèse pratiquée?**

T.V. Pour nous l'essentiel est de faire découvrir la personne du Christ, à l'adulte comme au jeune, au cours du cheminement qu'il entreprend vers les sacrements et qui est pour lui une unique chance. En cela, nous rejoignons parfaitement Jean-Paul II :

C'est Jésus, qui est « le Chemin , la Vérité, la Vie », et la vie chrétienne consiste à suivre le Christ. Catéchiser... c'est dévoiler dans la personne du Christ, tout le dessein éternel de Dieu qui s'accomplit en Elle...

En ce sens, le but définitif de la catéchèse est de mettre quelqu'un non seulement en contact mais aussi en communion, en intimité avec Jésus Christ : Lui seul peut conduire à l'Amour du Père dans l'Esprit et nous faire participer à la vie de la Trinité Sainte (Cat. trad. n° 5).

Jésus Christ : Vérité, Chemin, Vie, ce sont les trois axes que nous suivons pour notre catéchèse – adultes et jeunes – .

- C'est Jésus la Parole de Dieu qui éclaire les problèmes, les questions de l'homme sur Dieu, sur l'homme, sur le monde.
- C'est Jésus le Chemin vers le vrai bonheur que l'homme recherche de toutes ses forces – le chemin vers la paix à laquelle il aspire de tout son cœur.
- C'est Jésus la source de la vraie Vie dont nous avons soif, et qu'Il nous communique par ses sacrements.

Au Bénin, il y a dans le langage courant des expressions, des chants qui disent comment l'homme est en quête de vie, de bonheur, de paix. Et cette vie de bonheur et de paix, nul ne peut l'atteindre en dehors de l'auteur de la vie. Beau terrain d'introduction pour la Catéchèse.

• **Il n'y a donc plus aujourd'hui le catéchisme historique avec questions et réponses?**

T.V. La mémorisation conserve sa place dans toute séance de catéchèse. Le cheminement qui a été adopté au niveau de la commission inter-Etats de l'Afrique de l'Ouest, comprend : l'expérience de vie, la Parole de Dieu et le Message qu'elle nous transmet, la prière que nous inspire le Message pour le traduire dans la vie concrètement et les éléments à garder dans le cœur et l'esprit pour éclairer la vie.

Tout ceci suppose une bonne formation des catéchistes, pour les mettre dans l'esprit du renouveau de la Catéchèse et aussi pour aider à comprendre la pédagogie de ces nouvelles orientations.

• **Vous disiez aussi tout à l'heure comment le point de départ reste la vie des gens.**

T.V. Une méthode reste une méthode. Ce qui est désormais exclu – c'est la séance uniquement «questions – réponses». La transmission de la Bonne-Nouvelle ne doit jamais ignorer la vie concrète des gens ; elle peut prendre des exemples de cette vie comme point de départ ; elle peut être proclamée directement sans introduction, quitte à retourner à la vie pour l'éclairer.

Une catéchèse qui part de la vie et retourne à la vie ! N'est-ce pas la recommandation de saint Augustin, au diacre Déodat ?

Eprouver le catéchumène nouveau venu, à partir de sa vie, afin de se rendre compte de ses motivations et savoir comment l'introduire dans le mystère du Christ.

Partir de la vie ! Cela veut dire chercher dans le monde culturel des catéchumènes (rites, chants, sagesse exprimée dans les contes, les proverbes, les maximes...) tout ce qui est porteur des *Semences du Verbe*. Un exemple : un chant très connu en langue fon au Bénin dit à peu près ceci : *c'est dommage pour l'homme qu'il ne puisse emprunter un chemin qui le conduise en face de l'auteur de la vie ! Rencontrer ce dernier et lui poser certaines questions serait une très bonne chose !* Nous l'avons utilisé pour introduire les trois grands axes de notre catéchèse.

Les questions à poser à l'auteur de la vie, ce sont les pourquoi de l'homme en face des mystères de la vie, ses questions sur Dieu, l'homme, le monde !... Celui qui a dit : *« Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie »*, ne répond-il pas à la quête exprimée par notre chant ?

La vie nous remplit d'expériences. Les catéchumènes nous arrivent chargés de tout ce qu'ils vivent concrètement. C'est à partir de leurs expériences positives et négatives que nous les aidons à entamer leur cheminement dans la recherche du Christ, qui n'a pas utilisé d'autre pédagogie que celle-là.

Jésus, en effet, est venu non d'abord pour faire des discours aux Juifs sur Yahweh, mais pour vivre avec eux une nouvelle expérience avec Dieu son Père et notre Père. Ce faisant, il a révélé à ses disciples les vraies relations qui doivent exister entre les hommes et Dieu : relations de personne à personne, relations de Fils à Père. Et c'est parce qu'Il a si bien vécu cette nouvelle expérience, que les Apôtres lui ont demandé : *Montre-nous donc le Père ! Apprends-nous à prier, à parler au Père !*

Les Parables nous prouvent que Jésus, lorsqu'il parlait du Père, le faisait à partir des réalités les plus ordinaires de la vie de ceux qui l'entouraient et l'écoutaient.

L'Apôtre saint Paul n'a pas fait autre chose lorsqu'il s'est adressé aux Athéniens devant l'Aréopage : *Ce que vous vénerez sans le connaître, voilà ce que, moi, je viens vous annoncer* (Act. 17,15-22).

Ainsi avec nos Catéchumènes – adultes ou jeunes, scolarisés ou non –, c'est à partir de leur compréhension de Dieu, que nous les aidons à lire et à interroger leurs expériences humaines ; c'est aussi à partir de leur compréhension de ce qu'est l'homme, le monde, la vie, que nous les aidons à comprendre la Parole de Dieu. Nous nous efforçons, pour plus d'efficacité et dans la mesure où nous trouvons les catéchistes encadreurs, de constituer des groupes homogènes de catéchumènes selon l'âge et le niveau de scolarisation.

• **Qu'en est-il de la catéchèse des jeunes déjà baptisés? et de leur persévérance?**

T.V. Nombreux, très nombreux sont les jeunes de la tranche d'âge 15/20 ans qui se présentent au catéchisme, baptisés dans leur tendre enfance et qui n'ont jamais été instruits de la religion chrétienne. Tous ceux-là constituent un même groupe avec les non baptisés, pour faire avec eux les mêmes cheminements pour cette catéchèse baptismale. Certains demandent à faire avec leurs camarades non baptisés la première et la deuxième étape – la troisième, le baptême, étant exclue pour eux. Ensemble, baptisés et non baptisés se préparent aux sacrements de l'initiation chrétienne.

Le problème qui se pose est celui des jeunes, une fois ces sacrements reçus : vraie préoccupation d'Eglise dans toutes les paroisses. Une certaine mentalité règne qui tend à considérer le baptême, la communion, la confirmation, la profession de Foi comme une fin, des diplômes de fin d'instruction religieuse.

Les jeunes que nous aidons à cheminer dans leur recherche de Jésus et que nous conduisons à Le rencontrer dans les sacrements ont besoin de tout un accompagnement pour persévérer dans la pratique d'une vie vraiment chrétienne. La Foi est une vie ; comme toute vie, elle a besoin d'entretien – nourriture et soins – pour croître, se développer, mûrir.

Nos chrétiens eux-mêmes nous le disent : ils ont besoin d'approfondir leur Foi. Autrement, lorsqu'ils sont confrontés à certains événements ou à certaines situations, ils ne se sentent pas suffisamment forts et éclairés pour faire face à la vie.

Pour répondre à ce besoin, nous essayons de rejoindre les jeunes dans les activités où se déploient leurs centres d'intérêts. Ils aiment se regrouper pour prier (les groupes baptisés *Feux nouveaux*) ; ils aiment se constituer en chorales pour animer les célébrations liturgiques organisées pour eux. Deux activités qui ont pris un grand essor et qui sont pour les prêtres de véritables lieux de formation permanente, par les commentaires d'Évangile, les conférences, les recollections.

Les *Feux nouveaux* organisent une fois l'an ce qu'on appelle un camp-mission. Ils vont ensemble passer une semaine dans une communauté chrétienne (village ou paroisse) pour rencontrer les gens, prier avec eux, s'entretenir avec eux pour les encourager à vivre leur Foi. Ils sont suivis au niveau du diocèse de Cotonou par le Père Legendre, et par des religieuses.

Il y a une pastorale aussi auprès des jeunes universitaires et des jeunes cadres déjà engagés dans la fonction publique : c'est le groupe « Emmaüs » qui, sous la conduite des Pères dominicains, travaille à l'approfondissement de la foi et à une réflexion chrétienne des problèmes de notre temps. Pour contribuer à la formation permanente de cette jeune élite, des initiatives sont nées : au niveau du Bénin – les conférences-débats sur des thèmes d'actualité.

– Au niveau de l'Afrique de l'Ouest – deux publications : le bulletin « Parole et Vie » édité par l'INADES et les brochures « Parole et Partage » éditées avec l'encouragement de la C.E.R.A.O. pour l'apostolat par la petite brochure et qui a son siège à l'I.C.A.O. s/c Père J. Cauvin. Toutes ces initiatives ont pour but d'informer l'élite sur la foi, l'Eglise, des problèmes débattus actuellement au niveau de la foi et des enseignements de l'Eglise.

Il faut mentionner aussi dans ce cadre les clubs bibliques qui regroupent dans les paroisses de ville, plusieurs jeunes et même des adultes qui désirent mieux connaître la Bible.

• Etes-vous préoccupé par les Sectes ?

T.V. Elles sont de plus en plus nombreuses, d'origine locale ou importées des pays voisins tel que le Nigéria ou l'Amérique. Elles font beaucoup d'adeptes autant parmi les adultes que parmi les jeunes.

Le récent document du Saint-Siège sur les Sectes ou mouvements religieux présente ce problème comme une réelle préoccupation en plusieurs pays et un défi pastoral pour l'ensemble de l'Eglise. Les raisons évoquées dans ce document pour justifier le succès et la prolifération des sectes se retrouvent chez nous au Bénin :

- partage d'un but de fraternité pour se soutenir ;
- protection et sécurité, spécialement dans les situations de crise et de difficulté ;
- une théologie proposée comme une nouvelle révélation ;
- des preuves d'éléments surnaturels : trances, médiums, prophéties, possession, guérissons, etc.

Les sectes semblent offrir une expérience religieuse satisfaisante, car elles font beaucoup de place à l'héritage religioso-culturel traditionnel, un style de prière et de prédication étroitement lié aux aspirations des gens. Beaucoup de jeunes – désorientés et insécurisés – ont recours aux sectes, entraînés par ceux qui les fréquentent et en font l'expérience.

Théophile Villaça

*Centre catéchétique
B.P. 10 Ouidah
Bénin*

notes bibliographiques

Histoire religieuse de la Réunion

par *Claude Prudhomme*

A notre époque où beaucoup de jeunes Eglises cherchent à écrire leurs « Actes des Apôtres », c'est-à-dire leur histoire, cet ouvrage est un modèle qui se recommande à leur attention. La Réunion comme microcosme a évidemment son intérêt propre, mais la problématique que l'A. met en œuvre nous intéresse davantage. Nous sommes loin de l'hagiographie : nous plongeons dans l'action pastorale réelle.

L'A. sait très bien que la religion et l'action pastorale sont intimement liées aux situations politiques et économiques, c'est-à-dire aux intérêts des différents partenaires : les différentes catégories de la population, l'Etat, les acteurs pastoraux, et au loin l'Etat français. L'A. s'efforce de nous reconstruire les intentions pastorales qui sont instituées aux différentes époques, c'est-à-dire les représentations que les acteurs pastoraux se font du Christianisme et qu'ils s'efforcent de faire pratiquer, et ce que leurs ouailles en retiennent. Une situation esclavagiste et inégalitaire pose la question des espaces de liberté d'action pastorale et de pratique religieuse, les temps et les lieux réclamés et concédés. A chaque instant nous sommes devant une intense négociation entre les partenaires. Pensez donc ! quel mariage peut-on autoriser chez les esclaves et comment le concubinage auquel ils sont condamnés peut-il permettre la pratique sacramentelle ? L'ouvrage nous apprend ainsi beaucoup de choses sur les stratégies pastorales à chaque période qu'il distingue dans le contexte réunionnais ; et à travers le récit, court le fil rouge qui est bon révélateur des problèmes pastoraux : qui est l'adversaire ?

Le livre montre encore qu'on saisit plus aisément les enjeux pastoraux du temps jadis que ceux d'aujourd'hui. Rien d'étonnant : d'abord les archives ne sont pas toujours accessibles et les options prises récemment n'ont pas encore révélé leurs virtualités.

Même si la Réunion est aux antipodes, ne craignez pas d'y aller voir en esprit : ce livre vous révélera bien des choses d'ici et de toujours.

H. Maurier

Paris, Karthala 1984, 360 p., 150 F.

Initiations et sociétés secrètes au Cameroun. Essai sur la religion bété

par *Philippe Laburthe-Tolra*

Cet ouvrage fait partie d'une trilogie. Minlaaba I décrivait les origines et les structures sociales des Bété ; Minlaaba II (autre titre du présent ouvrage) est un essai de reconstitution de la religion bété, telle qu'elle pouvait être vécue entre les années 1890 et 1912. Ces deux études étaient nécessaires pour évaluer ce qu'a été la conversion chrétienne des Bété : objet d'un troisième volume : Minlaaba III. Signalements, d'entrée de jeu, qu'il y a dans cette œuvre une entreprise modèle, bien différente de ces présentations des religions africaines qui ne sont que des reconstitutions apologetiques et pastorales. L'important est de comprendre comment l'Auteur a pu procéder. D'abord il met bien à part son projet de rétablir les faits ; leur reconstitution est bien séparée des interprétations qu'il en donne. Pour arriver à son but, il entreprend une critique serrée des témoignages des observateurs allemands de la première colonisation, ce qui suppose une connaissance approfondie de l'allemand, de la mentalité et du milieu de ces pionniers. Il recueille et critique aussi les témoignages des vieillards d'aujourd'hui qui étaient jeunes en ces temps là ou qui ont pu retenir quelque chose de ce que leurs parents leur ont dit ; enfin il utilise au mieux les essais ethnographiques postérieurs des Bété et des Européens. La bibliographie est immense. Les lambeaux de rites, d'idées, de mythes, les noms, les comportements, les proverbes, les contes, les étymologies populaires, tout peut servir à rejoindre avec quelque ressemblance les conceptions et pratiques religieuses du début du

siècle. L'A. sait aussi jouer des comparaisons avec les rituels et idées des voisins, et notamment des milieux ethniques d'où sont sortis les Bédi au XIX^e siècle. Il fallait à P.L.-T. une connaissance approfondie de la langue bédé, des gens et du pays; il a de plus centré son enquête sur le village de Minlaaba où s'installa une des premières missions catholiques. Tout en tenant bien compte des interprétations bédé proprement dite, l'A. ne manque pas de théorétiser à la façon occidentale, mais non sans soumettre ses idées à la critique de ses amis bédé. On aboutit ainsi à un ouvrage extrêmement fouillé et précieux.

Le plan de l'ouvrage exprime ce qu'il en est de la religion bédé. D'abord un fond peu actif de croyances en Dieu, en des hypostases divines, en des ancêtres et génies; ensuite un développement étonnant des pratiques de l'Évu (sorcellerie) (59-164) qui sont à l'horizon des maladies, de la mort et des naissances (167-225); enfin les grands rituels d'initiations et de sociétés secrètes, spécialement le so (229-326) qui mobilisent des sections importantes de l'ethnie et bâtissent une conscience commune: la recherche et l'obtention du mvoe (santé-paix-richesse-bonheur). Cette enquête montre que la religion bédé est bien conforme au modèle religieux africain que l'anthropologie religieuse critique tend aujourd'hui à construire. C'est à ce propos que nous nous permettrons les réflexions suivantes.

Il est bien évident qu'il n'y a rien dans cette religion qui ne sorte de la pratique sociale de cette ethnie migratoire, individualiste, segmentaire, sans pouvoir centralisé. Ce ne sont pas les « invisibles » qui expliquent les croyances, mais le genre de vie qui explique qu'on les pose et qu'on y croit. On le voit tout spécialement dans le chapitre central sur l'Évu, qui constitue une somme sur les conceptions sorcières. Cette entité sorcière, que l'autopsie prétend découvrir dans les viscères des personnes soupçonnées de sorcellerie, ne saurait être autre chose que la subjectivité individuelle incontournable toujours active dans les relations qui construisent ces sociétés égalitaires, étroitement solidaires et en même temps profondément compétitives. La subjectivité – ou ce qu'il y a d'irréductible à la vie sociale dans chaque individu – est à la fois nécessaire au bon fonctionnement de ces sociétés, comme soumission et service, et potentiellement dangereuse, rebelle au système par ces capacités de faire son jeu isolément, en même temps que

récupérable comme telle pour le bien de tous, si l'on sait ployer au service de l'ensemble la force acquise indépendamment de l'ensemble. Le rituel so, au contraire, – qui parle peu de l'Évu – est en fait un rituel social où les subjectivités des candidats, des initiés, et de tous les autres, hommes et femmes, mobilisés par ces fêtes, sont pliés avec une extrême rigueur aux exigences de la vie commune.

Les subtilités bédé autour de l'Évu, la redondance des symbolismes, la légitimation intellectuelle et éthique de toutes les interprétations par le recours à l'Évu, font que nous nous trouvons là devant l'équivalent bédé de nos spiritualités. J'évoque par là quelque chose de similaire à l'importance omniprésente que prend la Thora chez les Juifs (cf. le psaume 118); ou, chez les chrétiens, la capacité unificatrice que pouvaient avoir ici le piétisme, là le revivalisme, ou le charismatique; chez les catholiques la spiritualité du surnaturel-péchésalut de l'âme: autant d'explications qui se veulent entières, pénétrant les moindres recoins de la vie, faisant l'objet de milliers d'heures de méditation, de lectures pieuses, de sermons, de retraites, d'oraisons jaculatoires, d'examens de conscience, et se substantialisant aussi en ontologie *sui generis*: péché-grâce-méritesalut. L'Évu présente chez les Bédi quelque chose de semblable si bien que l'on peut dire que les Bédi sont des pratiquants extrêmement consciencieux de l'Évu; ils sont même l'équivalent de nos saints! Et comme l'A. qui sait très bien noter le scepticisme, ou l'humour des Bédi, montre que cela joue fort peu en matière d'évu et de so, il faut conclure que les Bédi fonctionnaient avec leur religion, comme de bons couvents de chez nous ou comme une chrétienté particulièrement fervente. Bien entendu, la comparaison s'arrête là. Car si le mécanisme ou la logique religieuse sont les mêmes, les contenus sont entièrement différents ainsi que les effets qu'ils induisent sur le genre de vie qu'ils gèrent. A chaque instant nous sommes renvoyés au genre de vie construit par ces croyances et ces rituels. On peut leur appliquer la formule que l'on peut dire aussi de l'Eglise et de l'Eucharistie: les Bédi « font » l'Évu et le SO, et « se font » en faisant l'Évu et le SO.

On mesure ainsi le saut formidable que la conversion au Christianisme impliquera. L'A. clôt son ouvrage (p. 379-381) sur une « pseudo-prospective » où il cherche à prévoir quelles seront les difficultés à résoudre dans cette

conversion. Il ne voit que ceci : le christianisme est religion de l'individu et de l'âme. C'est vrai, mais il y a bien autre chose : le Christianisme est une religion universalisante dont les représentations, l'organisation, le fonctionnement, l'éthique sont de type impérial, citadin, étatique voire royal despotique, à effet centralisateur supprimant les indépendances locales et forçant familles et villages, ethnies et chefferies à se décentrer de leurs ancêtres et génies locaux vers un unique, hapax, qu'est Jésus Christ, vécu en Eglise. Mais les Bêti ont beaucoup de ressources intérieures, ils auront sans doute trouvé dans les formes religieuses et sociales qui viendront avec la mission et la colonisation, de bonnes occasions de se réaliser. Nous attendons le 3^e volume Minlaaba pour apprendre en détails les péripéties de cette transformation-continuité...

Henri Maurier

Paris, Karthala, 1985, 420 p., 150 F.

La libération par la Foi – Boire à son propre puits

par Gustavo Gutierrez

Comme le Père Leonardo Boff, lui aussi « théologien de la libération », le Père Gutierrez nous propose une réflexion sur la vie spirituelle, à la lumière de l'expérience vécue en Amérique latine. Mais l'ouvrage du Père Boff était centré davantage sur les traits spécifiques de la vie religieuse (« Témoins de Dieu au cœur du monde » Centurion).

Boire à son propre puits, expression reprise de saint Bernard, dit bien le témoignage tiré de l'expérience.

– A première vue, rien de très particulier ne paraît, on est en présence d'une saine orthodoxie, classique, reprenant les bases : l'Évangile, Saint-Paul, l'expérience vécue du peuple Hébreu, les grands mystiques... presque un traité de théologie spirituelle classique.

– On peut alors être tenté, par réaction, d'en faire une lecture opposée, et d'insister unilatéralement sur ce qu'a de particulier l'expérience du Père Gutierrez.

Ainsi le 1^{er} chapitre « Comment chanter Dieu dans une terre étrangère – le chant des psau-

mes » analyse la situation dramatique du peuple ; le dernier chapitre « Livres pour aimer » s'efforce quant à lui, de dégager les traits spécifiques de la manière, vécue là-bas, de « suivre le Christ », bien des témoignages sont alors évoqués, de magnifiques textes cités... trop brièvement à notre goût car ils nous laissent sur notre faim.

– Mais ce qui fait l'attrait et la richesse de cet ouvrage c'est précisément l'unité profonde de cette double perspective : la mystique chrétienne de toujours et la particularité de l'expérience d'aujourd'hui, là-bas.

Pas un instant la matérialité brutale de l'opposition riches/pauvres n'est oubliée, mais ce qui se dégage c'est la physionomie des « pauvres de Yahwé » avec l'enfance spirituelle qui s'apprend auprès d'eux, et qui, seule, permet de les comprendre sans verser dans l'activisme ou l'idéologie.

La liberté est « liberté pour aimer », elle est avant tout vie opposée à la mort. Mais il y a aussi la mort par laquelle passe parfois le martyr, et toujours cette mort qu'est la libération des attaches et des contraintes. Le chemin, pas plus que pour Abraham, n'est tracé d'avance. On est appelé, poussé, tiré, saisi, mené par l'Esprit déconcertant, convertissant, nous retournant et nous ouvrant sur l'autre. Le spécifique du chemin est insertion dans le monde des pauvres, avec les pauvres et contre la pauvreté, avec réalisme et obstination. Mais en même temps on retrouve bien des traits familiers pour les esprits marqués par saint Ignace : « in actione contemplativus », solitude et communauté, efficacité et gratuité. Il nous est même rappelé que le fondateur des Jésuites à la fois « dans les choses qu'il entreprenait pour le service de Notre-Seigneur, utilisait tous les moyens humains avec autant de soin et d'efficacité que si le succès en dépendait, avait confiance en Dieu et s'en remettait à sa divine providence comme si tous les autres moyens humains qu'il mettait en œuvre n'étaient d'aucun effet ».

(La formulation du Père Fessard dans « la Dialectique des Exercices » était plus nerveuse et plus dialectique.)

Bref un très beau livre, remarquablement équilibré, parce que profond.

A. Guillaumin

Paris, Cerf, 1985, 170 p.

Burkina-Faso – processus de la Révolution

par Babou Paulin Bamouni

Cet ouvrage n'est pas un texte officiel, mais l'auteur, journaliste de formation, est actuellement Directeur général de la Presse écrite au Burkina.

Pour les textes officiels, en plus des discours, il faudrait se reporter au « Discours d'orientation politique » prononcé à la radio-télévision nationale le 2 octobre 1983 par le capitaine Thomas Sankara (discours imprimé en République Démocratique Populaire de Corée). Peut-être existe-t-il, de façon plus ou moins officielle, des programmes de Formation Politique et Idéologique? Il existe en tous cas un Programme Populaire de Développement (1^{er} octobre 1984).

La partie la plus intéressante de l'ouvrage est certainement le récit des événements qui ont conduit de la colonisation à la prise de pouvoir du 4 août 1983 par le Conseil National de la Révolution, présidé par le capitaine Sankara, soit les chapitres 4 à 17 auxquels il faudrait ajouter l'analyse de classe du chapitre 3 et les événements et grandes dates de la Révolution du 4 août 1983 à décembre 1984.

Bien sûr, le récit est inséparable de l'interprétation, qui n'est pas celle d'un historien prenant quelque distance, mais celle d'un journaliste engagé dans l'action actuelle et y tenant officiellement un rôle.

D'une façon générale, le vocabulaire, l'analyse sont nettement marxistes et orthodoxes. Les points de l'analyse de classe portant sur la composition et le rôle de la bourgeoisie, de la paysannerie, du « lumpen prolétariat » (littéralement prolétariat en guenilles-sous-prolétariat, quart-monde) sont plus proches de Mao que de Lénine ou du P.C.F., ce qui est normal puisqu'il s'agit d'un pays du tiers monde. Mais Mao n'est jamais explicitement cité, alors que Lénine l'est solennellement et rituellement.

L'origine marxiste des instruments d'analyse ne diminue pas leur valeur, même s'il est désagréable de voir « mis dans le même sac » d'ennemis du peuple : réactionnaires, contre-révolutionnaires, la droite politicienne, la féodalité dominant les masses et leur inculquant en profondeur un réflexe de soumission... et la branche ultra-conservatrice du clergé catho-

lique... N'y aurait-il pas place ici pour un examen de conscience (une auto-critique en langage marxiste) à partir de ce « regard autre » que « d'autres » portent sur nous ?

Plus que le marxisme en général, la situation particulière de la prise de pouvoir par le C.N.R. marque fortement l'orientation de l'interprétation.

La Révolution court le risque d'être confondue avec un simple coup d'Etat, un « putsch » où une minorité de complotiers profite des circonstances pour s'emparer du pouvoir (cf. p. 179).

On tient alors à montrer et préciser qu'il s'agit d'une « Révolution Démocratique Populaire » qui a encore un contenu bourgeois (p. 112-116). L'expression est classique dans le marxisme, proche des expressions « Démocratie Populaire », « révolution démocratique nationale ».

Elle se présente comme l'aboutissement, le couronnement d'une lutte menée depuis des vingtaines d'années, dont les épisodes sont les étapes, plus ou moins contradictoires (n'oublions pas la dialectique) d'un unique processus qui fait mûrir les contradictions, assure la maturation des conditions objectives (économiques, sociales, politiques) et subjectives (prise de conscience, organisation) d'une authentique révolution.

On souligne qu'il ne s'agit pas seulement de l'action déstabilisatrice d'un groupe d'officiers, mais qu'avec et derrière lui, il y a les masses révolutionnaires, le soutien populaire que rendent évident les manifestations spontanées enthousiastes et que doit organiser démocratiquement et institutionnaliser les C.D.R. (Comités de Défense de la Révolution) qui ne sont pas (au moins actuellement) les cellules d'un Parti qui n'existe pas (affaire à suivre...).

Cette argumentation vise en particulier ceux des groupes marxistes qui se montrent réticents vis-à-vis du mouvement et freinent de diverses façons la formation d'un front unique de la gauche.

Il s'agit semble-t-il, en particulier :

– du P.C.R.V. (Parti Communiste Révolutionnaire Voltaïque) formé avant tout d'anciens militants de l'Union Générale des Etudiants Voltaïques, comme l'U.C.L. (Union des Luttes Communistes) qui boude le gouvernement,

– la position de la LIPAD (Ligue Patriotique pour le Développement) est plus complexe, – mouvement de masse du P.A.I. (Parti Africain de l'Indépendance) – d'obédience marxiste léniniste. Elle a participé au gouvernement mais a tendu à noyauter et dépasser le mouvement, d'où de nombreux incidents avec le gouvernement, allant jusqu'à la mise de côté de la LIPAD, ce qui clarifie relativement la question (cf. p. 142-143-144-147-153-154-156-159).

Ces mouvements de gauche critiquent plus ou moins ouvertement le nouveau gouvernement, au nom de l'orthodoxie marxiste, mais à leur tour, de par une analyse marxiste à la fois orthodoxe et valable, ils se font qualifier de groupuscules de petits bourgeois, intellectuelles et dogmatiques, incapables d'unir convenablement la théorie et la pratique et se perdant dans les discours et les discussions.

La quatrième partie porte sur les tâches révolutionnaires des masses populaires. Elle laisse la place plus grande pour l'expression de la pensée personnelle de l'auteur.

Elle est ultra-orthodoxe du point de vue marxiste, le langage employé est classique du marxiste : la tâche consiste à passer de la Révolution Démocratique Populaire (qui malgré tout a encore un contenu bourgeois) à la Révolution Socialiste, puis au Communisme, étant bien entendu que les vrais (les seuls ?) révolutionnaires sont les communistes.

Ici on a du mal à voir quelle pourrait être la différence profonde entre l'auteur et les groupes marxistes qualifiés par lui, de petits bourgeois, intellectuels et dogmatiques, et vis-à-vis desquels le C.N.R. semble avoir pris quelque distance. (S'agit-il de conviction profonde ou de réserver l'avenir ?)

A propos de ces tâches, relevons quelques points.

L'ambivalence et l'ambiguïté de la petite bourgeoisie révolutionnaire est particulièrement soulignée.

– D'une part, elle doit instruire, conscientiser, organiser les masses ; changer l'esprit bureaucratique de l'administration, s'adonner à la recherche idéologique non pour « réviser » la théorie révolutionnaire mais pour l'adapter à l'étape actuelle et spécifiquement burkinabe de la révolution.

– Mais d'autre part, elle doit renoncer à ses divisions, fonder dans les deux ans un véritable parti prolétarien. L'accent est mis, de la façon la plus orthodoxe, sur le prolétariat et sa dictature. Il doit détrôner comme tête et cœur de la révolution, la petite bourgeoisie, même révolutionnaire et syndicaliste, toujours tentée de révisionnisme et de déviationnisme. Bref, elle doit se « suicider » en tant que classe, pour naître révolutionnaire (l'expression est d'Amilcar Cabral).

Une certaine méfiance demeure vis à vis du paysannat, fortement arriéré, on le vouera avant tout au travail d'intérêt public.

Quant au « lumpen prolétariat », si misérable à tous points de vue qu'il est toujours prêt à se vendre au plus offrant, il vaut mieux l'avoir avec soi que contre soi (c'est l'avis de Mao, même si l'auteur ne le dit pas).

Sa nature marginale et ambiguë suggère tout naturellement d'en faire des « indicateurs de police » infiltrant les milieux contre-révolutionnaires et les dénonçant.

Tout ceci est peut-être assez simpliste, mais ce n'est certainement pas totalement faux et aversissement inutile, même si le ton dogmatique est passablement déplaisant.

A. Guillaumin
« Service Foi et Marxisme »
31 rue Friant – 75014 Paris

Paris, l'Harmattan, 1986, 189 p. 90 F.

Vivre et combattre la pauvreté

par Antonin Marcel Henry

On a pu dire que le xx^e siècle a été marqué dans l'Eglise par le « mouvement de la pauvreté ». A toutes les époques, les chrétiens ont cherché à reconnaître en tout homme démuné le « Lazare » de l'Evangile, image du Seigneur lui-même, et à mieux l'accueillir. Toutefois la mystique qui a animé aussi bien Charles de Foucauld que Thérèse de Lisieux, Madeleine Delbrêl, le Père Chevrier, Helder Camara et Mère Teresa, celle qui a été le moteur profond du Concile, poussant l'Eglise à être « servante et pauvre », et qui a présidé aux rencontres de Medellín, résulte d'une prise de conscience spirituelle spécifique à notre époque : il faut tout à la fois « vivre et combattre la pauvreté ».

La pauvreté à combattre est d'abord celle de l'avoir qui frappe les démunis, les malchanceux, les accidentés, les isolés, les pauvres d'avenir et de liberté. Mais cette pauvreté, dès qu'elle atteint le corps et l'esprit, devient plus profondément et plus durablement une pauvreté d'être: les mal portants, les infirmes et les vieillards, les ignorants, les incompetents et les inexperts (ou ceux que l'on perçoit comme tels), les mal aimés de toutes sortes, ceux qui se cachent et se détestent: tous ceux-là sont aussi des pauvres, atteints dans leurs racines. Ils ont pu être écrasés par la société, l'éducation, voire même une religion vécue de façon oppressive et non libérante.

Le remède de la pauvreté se trouve peut-être dans le mot communication et c'est là qu'il s'agit d'apprendre à vivre une autre forme de pauvreté: bien des pauvretés, d'avoir et d'être, s'estompent ou permettent une dignité retrouvée dès lors qu'il y a partage, communication, «être avec». Vivre cela initie à la pauvreté positive des Béatitudes.

Peut-on lutter contre la pauvreté en restant dans l'anonymat? Il n'y a de partage que si l'autre est devenu en quelque sorte mon prochain, «l'aumône» se fait de personne à personne, de visage à visage (en ce sens l'Etat à lui seul, s'il doit faire respecter la justice et la sécurité, ne peut atteindre la pauvreté en sa racine).

Le pauvre est souvent atteint dans sa personne; pour le comprendre il faut l'accompagner longuement et arriver à ce point où il nous libère de notre propre pauvreté négative dans le même temps où nous le libérons. C'est ainsi que la voie de la pauvreté est chemin de la Mission. L'Eglise et notamment ceux qui ont choisi la «pauvreté volontaire» doivent aller vers toutes les formes de pauvreté; le véritable contemptif qui a fait l'expérience de sa pauvreté-d'être-devant-Dieu est capable de comprendre ce que vivent les pauvres de l'intérieur et de donner le «baptême de l'amour».

Ce livre simple et tonique à la fois nous permet de dépasser bien des discours superficiels sur la pauvreté et d'approfondir le sens de la Mission: «s'approcher des pauvres, c'est-à-dire leur porter la Bonne Nouvelle de l'Amour, n'est-ce pas tout simplement évangéliser?»

François Nicolas

Paris, Cerf, 1986, 172 p., 75 F.

La propagande de l'apartheid

par Jacques Marchand

En 1979, l'Afrique du Sud était secouée par le scandale du «Muldergate»: on apprenait que le gouvernement de la République de l'Afrique du Sud avait investi de fortes sommes pour financer une campagne mondiale de désinformation. Peu après, la confession de Eschel Rhodie apportait un dossier accablant. Se basant sur cette confession et sur une enquête minutieuse à travers le monde, Jacques Marchand met à jour les tactiques du lobby Sud Africain. Il démonte les rouages de l'offensive menée par le gouvernement Sud Africain pour promouvoir son image de marque. Partant du fait simple que le nombre de ceux qui font l'opinion et qui inspirent les décisions est très réduit, c'est vers ce petit groupe qu'est dirigée la campagne d'intoxication. Jacques Marchand passe tout au crible: achat de journaux, publication de brochures, organisation de colloques ou d'associations d'amis de l'Afrique du Sud, utilisation du tourisme, contact avec des journalistes, des politiciens, des hommes d'affaires, destruction de la crédibilité d'hommes politiques opposés à l'apartheid, invitation à l'immigration, emploi de lobbyistes professionnels..., c'est un véritable inventaire des moyens mis en œuvre pour contrecarrer toute opposition au régime de l'apartheid. En ces temps où les événements de l'Afrique Australe font les gros titres, le livre de J. Marchand vient à point pour nous aider à discerner la réalité.

François Richard

Karthala, 1985, 276 p., 75 F.

African Religion in African Scholarship

par David Westerland

Cet essai n'est pas et ne prétend pas être une initiation aux Religions traditionnelles de l'Afrique. Son objet est plus précis: il vise à présenter les études faites sur les religions africaines par des universitaires africains. L'attention se porte surtout sur E.B. Idowu, J.S. Mbiti et V. Mulago. Etant donnée l'influence

qu'ils ont eue sur ceux-ci, l'auteur présente aussi G. Parrinder et P. Tempels. La perspective propre à l'étude est de détecter les a priori inconscients qui ont influencé ces auteurs. Ces derniers sont en effet des ministres ordonnés par des Eglises chrétiennes. Leur but avoué est de réhabiliter les traditions religieuses africaines, et de démontrer, sinon leur identité fondamentale avec le christianisme, du moins leur continuité avec celui-ci. Ceci peut porter à douter de leur objectivité. On remarque également qu'ils emploient une terminologie issue plus de la théologie chrétienne que celle mise au point par les ethnologues, ce qui ne peut pas ne pas influencer leur présentation. Des auteurs formés à l'école de thomistes européens sont conduits à introduire des concepts aristotéliens dans l'univers africain. Des théologiens qui étudient le passé africain dans le souci d'y déceler des «pierres d'attente» n'ont pas un point de départ très objectif. Enfin des désirs nationalistes de démontrer la respectabilité des religions africaines et l'unité fondamentale qui unit toutes les données religieuses du continent ne sont pas innocents. Toutes ces remarques ne sont sans doute pas nouvelles. Mais elles sont bien étayées, et l'ouvrage est bien documenté. La bibliographie est bonne, surtout en ce qui concerne les publications en anglais. Cet ouvrage sera un outil utile pour tous ceux qui s'intéressent à l'Afrique et aux théologiens africains soucieux de méthodologie.

François Richard

Institute of Comparative Religion at the University of Stockholm, 1985, 91 p.

L'heure de l'Eglise

par Hans-Urs von Balthazar

Sous forme d'entretien, l'auteur exprime sa pensée sur notre heure de l'Eglise. Des pensées inspirées par un grand amour pour une Eglise si vivante depuis deux mille ans. Et des propos vigoureux, qui paraîtront durs. Ce faisant, l'auteur prévoit le risque, nullement inédit, d'être taxé de préconciliaire et de pessimiste.

D'abord, il rappelle que Jésus a voulu une Eglise essentiellement ouverte, missionnaire,

et nullement un peuple fermé sur lui-même. L'ancien Israël concevait le salut comme rassemblement en Terre Sainte de tous ses membres dispersés ou exilés. Mais parce que Jésus ressuscité est partout, l'Eucharistie rend sainte toute terre où elle est célébrée. Rappel aussi du P. de Lubac et de son livre «Le drame de l'humanisme athée», démasquant avec inflexibilité, voici plus de 40 ans, le positivisme athée d'A. Comte et de son anti-Eglise. Aujourd'hui, «toute la civilisation occidentale glisse vers ce positivisme athée, celui des soi-disant sciences humaines, de la même manière que l'Est est tombé dans le pendant marxiste de ce positivisme prétendument humain».

Au passage, l'auteur nous livre quelques informations-surprises. Par exemple, après ses études à Fourvière et son départ de Lyon, il apprenait, fort étonné lui-même, «avec quelle rapidité l'organisation interne s'était dissoute, précisément chez les scolastiques, avec quelle insouciance les meilleurs traditions de l'Ordre avaient été de plus en plus abandonnées et remplacées par de prétendues modernités, de sorte que le défunt cardinal Daniélou, entretemps taxé lui aussi de réactionnaire, déconseillait aux jeunes gens l'entrée dans son ordre».

Surprise encore lorsque l'A. écrit : «Je connais des maisons où les novices restent jusqu'à minuit devant la boîte à images au lieu d'étudier... ; des presbytères où le prêtre est assis le soir devant la télévision, qu'il ait dit son bréviaire ou pas... ; et si l'on suit les émissions de télévision dans la maison du Carmel, à quoi sert de maintenir une clôture?»

De cette tendance à se dissoudre dans un monde sécularisé, l'entretien porte ensuite sur le marxisme compris comme phénomène messianique fondamentalement sécularisé, puis sur le concept en vogue de «chrétien anonyme», sur la théologie de la libération, sur le risque de débordement administratif des conférences épiscopales au détriment de la nécessaire relation personnelle, sur le complexe anti-romain avec le rejet mortel du principe d'unité, sur les charismes dans l'Eglise, sur les catéchismes (autre surprise ; «que n'importe quel chrétien puisse faire imprimer des catéchismes selon son imagination et son goût, et puisse les diffuser sans même l'approbation de son évêque !»), sur la nécessité de remettre de l'ordre dans la manière dont l'homme vit sa dimension corporelle sans qu'il soit besoin de fuir son corps, etc.

Des signes plus réconfortants : la mère Teresa qui, sans discours, pratique l'option prioritaire pour les pauvres. Les humbles gens qui nous réapprennent à tout miser sur Dieu seul. Des jeunes qui voudraient participer à la construction d'une Eglise dynamique, mais sans se laisser appâter par la prétention obtuse des progressistes, ni piéger par les refus entêtés des extrémistes traditionalistes. Des jeunes qui cherchent une vie pour Dieu, mais qui ne sont pas toujours convaincus par le chemin qui leur est offert vers la prêtrise. Alors, ils s'engagent plus nombreux dans un certain nombre d'abbayes contemplatives. « Je soupçonne, confie l'A. que beaucoup seraient en fait à leur place dans la pastorale ordinaire. »

Un complément de 20 pages traite de « La paix dans la théologie » (catholique). Il y faut de la patience et du discernement. « S'entraîner à la patience qui, appréciée à la lumière du Nouveau Testament tient les cœurs ouverts. »

Un livre court, dru et engagé. Une impression de diagnostic tout de même sombre. Les communautés chrétiennes d'Occident sont-elles si malades ? Les réflexions de l'A. concernent l'Eglise d'Occident, mais l'heure de l'Eglise n'est plus seulement européenne. Par ailleurs, la vieille Europe a plus d'une fois montré, dans sa longue histoire, des capacités retrouvées de générosité recommencée. Ce dernier siècle n'a-t-il pas été débordant d'initiatives missionnaires dans les familles croyantes d'Occident ? des familles qui continuent leur aide et leur soutien aux jeunes Eglises. C'est toujours l'heure de l'Esprit.

Etienne Desmarescaux

Paris, Fayard, 1986, coll. Communio, 130 p., 59 F.

Les tentations et le choix de Jésus

par Bernard Rey

Dans les trois synoptiques, le récit des tentations de Jésus suit immédiatement son Baptême par Jean-Baptiste et précède le début de sa prédication. C'est une sorte d'ouverture théologique qui regroupe les thèmes qui seront développés dans l'annonce de la Bonne Nou-

velle et dans le récit de la Passion-Résurrection.

Le récit de Marc donne à l'auteur l'occasion de découvrir la structure globale de l'épisode et son développement dans les autres récits : en particulier la lutte contre le Satan. Le récit de Matthieu est centré sur Jésus, fils d'Israël : il revit l'exode d'Israël, en fait sa propre histoire et accomplit ainsi la promesse. Le récit de Luc est lui polarisé par Jésus, fils d'Adam ; il vit les tentations qui sont celles de l'humanité et de l'homme.

Bernard Rey domine bien une riche documentation sur tout ce qui a été publié à ce sujet ; Il a le mérite que cette profonde information ne soit jamais pesante et nous soit présentée d'une façon claire qui ne détériore pas la richesse. C'est un livre pour formateurs chrétiens et pour catéchètes. Il situe bien la dynamique des choix de Jésus, qui dévoile sa profonde liberté sans léser sa communion avec son Père.

Joseph Pierron

Cerf, coll. « Lire la Bible », Paris, 1986, 163 p., 70 F.

Moine aujourd'hui

par Walter Weideli

Voulez-vous tout savoir – ou presque – sur la vie des moines et des moniales d'aujourd'hui ? Suivez le guide.

Walter Weideli, journaliste et croyant, vous emmène par monts et par vaux et même au cœur de Paris, en divers lieux et communautés pour rencontrer des contemplatifs de tous ordres. Il jette ainsi « une petite passerelle par-dessus le gouffre de silence qui les sépare du monde ».

A travers mille et une anecdotes très agréablement contées, il découvre et fait découvrir que derrière les grilles, la règle et l'austérité d'un monastère, c'est un ardent amour qui s'exprime et que l'humilité d'un simple frère peut cacher la plus haute vocation contemplative.

« Venez et vous verrez... » L'auteur redit l'invitation évangélique et il ne déçoit pas. De son

enquête menée avec toute la compétence d'un journaliste et l'avidité d'un croyant, le lecteur tirera un immense profit spirituel: avec le guide il entrera «en religion»

Henri Frévin

Paris, Cerf, 1986, Collection Construire, 176 p., 75 F.

La condition du témoin

par Jean-Pierre Jossua

«Je suis de ces croyants en qui le bonheur de la Foi est inséparable du souci de sa communication; ainsi m'est-il particulièrement nécessaire de réfléchir sur la condition du témoin. Réfléchir, je ne puis le faire qu'à partir d'une exposition et d'une critique de l'expérience.»

Ces mots d'ouverture donnent le ton du livre et le situent: à partir de son expérience personnelle, le Père Jossua nous livre une réflexion très lucide et nécessaire, même si elle est exigeante. En effet, que de «témoignages» dont on se demande pourquoi ils portent ce nom, et de qui ou de quoi ils témoignent! Il ne suffit pas de se raconter pour témoigner.

Certains lecteurs risquent de se décourager devant l'expression assez difficile, parfois obscure de J.-P. Jossua.

Ce serait bien dommage. L'expression est également très marquée – et c'est normal – par le contexte français actuel.

Vues depuis l'Afrique, beaucoup de questions, beaucoup de réflexions se relativisent d'elles-mêmes, ainsi que certaines expressions bien françaises dont le vocabulaire religieux actuel est si friand en France, au risque de tourner à la langue de bois.

Cela dit, l'ouvrage mérite largement l'effort qu'on lui consacre, même quand le thermomètre monte jusque 40° à l'ombre. Cela oblige à lire plus lentement. L'ouvrage le vaut.

J. Vanrenterghem

Le Cerf, Paris, 1984, 116 p., 69 F.

Sur ses pas

par Jean-René Bouchet

Comme pour son ouvrage précédent, l'A., directeur de «la Vie spirituelle» et prêtre provincial Dominicain, donne le fruit d'une rencontre avec un ami qui découvrit Jésus-Christ. Les pages blanches, en regard des textes toujours courts, invitent à la pause, pour mieux goûter le contenu des propos et leur sagesse concise. «Les Pères du désert, rappelle l'A. se méfiaient des longs discours sur Dieu et sur la vie chrétienne.»

On ne résume pas un tel livre. On le prend comme un aliment, bouchée par bouchée, depuis la première page: «Il n'est pas facile de demeurer au poste dans l'aventure de la prière, et les désertions ne se comptent plus. Tous les arguments sont bons pour renoncer, baisser les bras et enfin prendre la fuite. C'est un combat de tous les jours et de toutes les heures. Notre cœur est encombré par les soucis, assailli par le doute... le vrai chercheur de Dieu apprend d'expérience que sa vie est faite d'une multitude de retours...» – «Toujours aller, c'est cela arriver» (Guillaume de Saint-Thierry).

Jusqu'à la dernière page: «Bien des fois une belle célébration nous fait évoquer le ciel sur la terre. Mais le ciel sur la terre, ce sont deux ou trois personnes réconciliées, rassemblées, qui en vérité peuvent dire: notre Père.»

Etienne Desmarescaux

Paris, Cerf, 1986, collection Epiphanie, 175 p., 50 F.

Le respect et la liberté. Droits de l'homme, raison et Foi

par P. Daubercies – Ch. Lefevre

Ce livre est difficile; discuter du fondement des droits de l'homme à la lumière de la philosophie de Hegel et de celle de Levinos, sans oublier la Bible, n'est pas à la portée de tout le monde. Et le style est peut-être inutilement compliqué. C'est dommage car bien des intuitions fort riches y sont esquissées.

Cette tentative de «récupérer» une doctrine contre laquelle on a lutté durant des siècles risque d'être qualifiée d'«opportunisme» paradoxal. Mais les auteurs le prouvent, il s'agit d'autre chose, d'un moment favorable pour éclairer et enrichir la doctrine des droits de l'homme par la profondeur de la philosophie et de la Foi chrétienne, occasion en même temps de découvrir «nova et vetera» de vieilles et nouvelles richesses de la Révélation en l'abordant d'un point de vue peu courant. Une réflexion approfondie sur les droits de l'homme n'est-elle pas une précieuse initiative à l'époque où les «théologies de la libération» sont d'une actualité brûlante.

Relevons quelques traits bien mis en évidence :

– La lutte pour les droits de l'homme n'est pas seulement une conséquence de la loi de charité, mais l'une de ses dimensions constitutives.

L'homme «image de Dieu» n'est pas seulement une donnée de base, mais un appel, une vocation. Et l'homme se construit, ou se détruit dans les relations de la personne avec le monde, les autres hommes, Dieu. Tout homme est invité à devenir «partenaire de Dieu» ce qui exige que des conditions de vie convenables soient assurées : à nous d'y travailler en coopération avec tous les hommes.

– La charité n'est concrète que si elle prend au sérieux la justice... et «la justice bien ordonnée commence par autrui» (Levinas).

Se livrant à l'homme, l'Esprit du Seigneur ratifie et rend contagieuse la confiance faite à autrui. La spontanéité de l'amour «achève»

la reconnaissance de l'autre en sa dignité et son égalité avec moi.

Tout ceci serait à creuser, l'expérience des «théologies de la libération» et leurs témoignages pourraient nous y aider.

A. Guillaumin

Téqui, 1985, 300 p.

J'ai retrouvé le paradis perdu... sur 7 notes de musique

par Violette d'André

Ouvrage abondant, découpé en 7 sections, selon les sept dons du Saint-Esprit : science, crainte, conseil, piété, force, intelligence, sagesse. M. de Saint-Pierre a préfacé le livre, disant qu'il lui apportait «joie, réconfort, étonnement... les pensées et les phrases coulent ici avec un bruit de source, alors que cette source, parfois, prend des profondeurs d'abîme».

Il n'est pas certain que tous percevront les mêmes notes de musique, éprouvant au contraire l'ennui des sermons trop longs. Saluons le mérite de l'A. d'avoir dit ses convictions, et de les avoir disposées en brefs chapitres. Mais cela fait long dans un livre, et un peu court autrement.

E. D.

Editions Téqui, 1986, 320 p., 57 F.

livres reçus à la rédaction

Madeleine Delbrêl, 1904-1964. Plaquette de 70 pages polycopiées, rédigées par trois séminaristes de Vannes, 1986. Il faut connaître cette femme de notre temps, célèbre dans l'athéisme pratique, elle revient à la foi en 1924. « Je décidai de prier », dit-elle, ne se contentant plus de vivre dans la parole sur Dieu et les propos religieux qu'on écoute en amateur, mais résolue à s'engager dans la conversion à la Parole. Elle songe un moment au Carmel, puis, conseillé par l'abbé Lorenzo, aumônier scout, elle devient cheftaine en 1926, et commissaire du district Paris-Sud en 1928. En 1931, elle s'inscrit à l'école d'Assistants Sociales, et choisira de servir, à partir de 1933, à Ivry, ville à étiquette marxiste, mais où Madeleine découvre la réalité de la misère ouvrière, et s'étonne de l'attentisme des milieux croyants d'Ivry face aux inégalités sociales. « Jamais, Dieu n'a dit : Tu aimeras ton prochain comme toi-même, excepté les communistes. » Alors commence un parcours de vie en fraternité, en équipe de laïques chrétiennes, avec des exigences très fortes pour la prière (« le silence est la place de la parole de Dieu »), pour l'obéissance aux circonstances, pour une ouverture qui dépasse de sa sécurité sur soi-même, pour l'amour du prochain dans l'humilité de petits gestes, pour la fidélité à l'Eglise. Madeleine, avec un sens très sûr, considère l'obéissance à l'Eglise comme une donnée de foi. Ni angélisme, ni autorita-

risme, mais vivre l'instant présent dans l'amour de « Jésus de maintenant », c'est-à-dire l'Eglise. Là se trouve la source de son esprit missionnaire. (La plaquette s'obtient auprès du P. Jean Guéguen, Association des Amis de Madeleine Delbrêl, 5 rue de Juillet, 35000 Rennes.) (Prix : 21 F + port.)

Une expérience de la vie dans l'Esprit, guide spirituel, par Jean Laplace, Le Chalet, 160 p., 55 F. — A la demande de nombreux retraitants, l'A. a condensé dans ce livre l'expérience de 30 années consacrées à introduire les hommes et les femmes les plus divers à la vie de l'Esprit, à travers l'expérience d'une retraite. Pour cette réédition attendue, il a révisé son texte et a réécrit les 25 premières pages.

Ce livre d'une grande richesse biblique et doctrinale se veut d'abord un guide spirituel. Il vise à former à cette liberté et unité profondes que donne l'Esprit à tout être qui l'accueille.

L'Auteur se situe ici dans la grande tradition des maîtres spirituels de tous les âges de l'Eglise, en particulier d'Ignace de Loyola. Livre-guide précieux pour ceux qui veulent fonder leur vie chrétienne sur une expérience spirituelle authentique, éprouvée et féconde.

Marcello dei Lebbrosi, par Pierre Gheddo, Editoriale nuova 1984, 315 p. — Marcello Candia (1816-1883) brillant industriel milanais de l'industrie chimique, renonce à sa carrière pour consacrer sa vie et ses biens au lépreux de l'Amazonie brésilienne. Il fonde l'hôpital de Macapá. Cet émule de Raoul Follereau, peu connu en France, fut un laïc missionnaire très populaire en Italie. Ce livre retrace sa biographie, les différents aspects de son œuvre et les multiples facettes de son caractère. Mis sur la sellette, il n'a voulu lui-même n'être qu'un de ces 19.000 missionnaires italiens qui travaillent pour le tiers monde.

Accumulation et développement. 10 études sur les économies du tiers monde. Par Pierre Jacquemot et Marc Raffinot. Paris, L'Harmattan, 1985, 408 p. — Depuis 1960 de nombreuses théories ont été proposées pour analyser, expliquer et résoudre les phénomènes et situations de sous-développement. Ce livre offre un manuel commode et critique sur les divers modèles d'analyse et les idéologies sous-jacentes. Il étudie le rôle de l'agriculture et de l'industrialisation, le surplus extorqué aux paysans, les pénuries alimentaires et les stratégies pour y faire face, la gestion de la monnaie dans la zone franc et par le F.M.I., enfin la planification du développement. Les exemples pris sont africains, asiatiques et latino-américains. L'ouvrage n'est pas neutre : il propose une politique plus aut centrée reposant sur la mobilisation de tout le potentiel social, technologique, écologique disponible dans les divers pays du tiers monde, en vue de satisfaire en priorité leurs besoins propres.

Les associations en villes africaines. Dakar-Brazzaville, par Michèle O'Deye, Paris, L'Harmattan, 1985, 125 p. — Cet ouvrage étudie le mouvement associatif de deux grandes villes africaines. Il décrit la croissance de ces cités et les divers types d'associations qui s'y créent. Il constate qu'elles servent moins le quotidien que les dépenses somptuaires de naissances (Dakar) et de funérailles (Brazzaville). L'A. montre bien les différences entre le communautaire villageois et lignager, obligatoire, et l'associatif plus individuel et volontariste, mais celui-ci paraît plutôt au service de celui-là. Ces associations ne produisent pas de biens nouveaux, elles ne débouchent pas dans le coopératif. A lire ce livre, au style peut-être trop fragmenté, on comprend mieux que le mot entraide, qui revient souvent, est en fait fort ambigu. Si l'entraide associative est une certaine adaptation à la ville capitaliste, c'est aussi la marque d'un passage non achevé du lignager au citadin qui crée des services et en vit, d'un effort de libération des personnes, et parfois d'une nouvelle façon d'être ensemble.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME XXVII 1986

RECHERCHE THÉOLOGIQUE, PAROLE DE DIEU

| | | |
|--|-----|-----|
| A propos de la théologie de la libération | 102 | 12 |
| L'étranger dans la Bible | 102 | 57 |
| L'exclu | 102 | 68 |
| Quelques mots-clefs | 103 | 115 |
| Expérience bouddhique et expérience chrétienne | 103 | 120 |
| Le pardon chez les agni | 103 | 138 |
| D'une culture à l'autre dans la Bible | 103 | 176 |
| Questions des Eglises d'Asie | 104 | 227 |
| A propos de la théologie d'Eglises africaines | 104 | 235 |
| Un entretien avec Jean-Marc Ela | 104 | 253 |
| L'athéisme et la Chine | 104 | 262 |
| Mission de l'Eglise et Théologies du Tiers-monde | 104 | 305 |
| L'accompagnement religieux des jeunes, un défi | 105 | 339 |
| Catéchèse enfants et jeunes aux origines de l'Eglise | 105 | 396 |

ÉVÉNEMENTS, SITUATIONS ET MISSION

| | | |
|--|-----|-----|
| Etrangers dans leur propre pays | 102 | 3 |
| Apartheid et conscience chrétienne | 102 | 76 |
| La mise en pratique du Concile | 102 | 87 |
| Bonne nouvelle en pays malinké | 103 | 127 |
| Proverbes du Bénin | 103 | 145 |
| Dire les mots en swahili | 103 | 150 |
| Chants modernes d'orchestres africains | 103 | 154 |
| Message évangélique et culture burundaise | 103 | 164 |
| Foi chrétienne et solidarité bantoue | 103 | 169 |
| La formation des prêtres en Afrique | 103 | 193 |
| Le Crédic, ou la mission comme mémoire | 103 | 205 |
| L'Eglise catholique à Hong-Kong | 104 | 279 |
| Spécificités culturelles et questions de la foi en Océanie | 104 | 296 |
| Les Instituts missionnaires et l'Eglise de France | 104 | 311 |
| Le catéchuménat des jeunes | 105 | 353 |
| Le baptême des jeunes chez les Malinkés | 105 | 361 |
| L'éducation religieuse dans les écoles en Zambie | 105 | 367 |
| Guidisme-scoutisme au Burkina-Faso | 105 | 374 |
| Aumônier de lycéens à Bouaké | 105 | 380 |
| Aumônier d'université aux Philippines | 105 | 386 |
| Quelle parole de Dieu à Dogontouchi | 105 | 391 |
| Catéchèse et Spiritains | 105 | 406 |
| Catéchistes en Côte-d'Ivoire | 105 | 417 |
| Entretien sur la catéchèse au Bénin | 105 | 429 |

PRINCIPALES CONTRIBUTIONS

| | | |
|--|-----|-----|
| AMALADOSS M. : Questions des Eglises d'Asie | 104 | 227 |
| AUDOUIN P. : Proverbes du Bénin | 103 | 145 |
| BOKA DI MPASI L. : A propos de la théologie d'Eglises africaines | 104 | 235 |
| BOUCHARD J.C. : La mise en pratique du Concile | 102 | 87 |

| | | |
|---|-----|-----|
| BRASSEUR P. : Catéchèse et Spiritains | 105 | 406 |
| COLLECTIF MALI: Le baptême des jeunes chez les Malinkés | 105 | 361 |
| CORMIER J. : Quelle parole de Dieu à Dogontouchi (Niger) | 105 | 391 |
| DUJARIER M. : Catéchèse enfants et jeunes aux origines de l'Eglise | 105 | 396 |
| DURAND A. : Expérience bouddhique et expérience chrétienne | 103 | 120 |
| EINAUDI S. : L'Eglise catholique à Hong-Kong | 104 | 279 |
| ELA J.M. : Un entretien avec Jean-Marc Ela | 104 | 253 |
| ESCHLIMANN J.P. : Le pardon chez les Agni | 103 | 138 |
| FAGNON B. : Guidisme-scoutisme au Burkina-Faso | 105 | 374 |
| DE FLEURIOT G. : Etrangers dans leur propre pays | 102 | 3 |
| GADILLE J. : Le Crédic, ou la mission comme mémoire | 103 | 205 |
| GADILLE/ESCHLIMANN: Catéchistes en Côte-d'Ivoire | 105 | 417 |
| GATTERRE F. : L'accompagnement religieux des jeunes, un défi | 105 | 339 |
| DE GIGORD M. : Aumônier d'université aux Philippines | 105 | 386 |
| GUILLAUMIN A. : A propos de la théologie de la libération | 102 | 12 |
| HODEE P. : Spécificités culturelles et questions de la foi en Océanie | 104 | 296 |
| HENZE J.M. : L'éducation religieuse dans les écoles en Zambie | 105 | 367 |
| LEGRAND L. : L'étranger dans la Bible | 102 | 57 |
| LEVAAST M. : Foi chrétienne et solidarité bantoue | 103 | 169 |
| LEVESQUE J. : Mission de l'Eglise et Théologies du Tiers-monde | 104 | 305 |
| LY G. : L'athéisme et la Chine | 104 | 262 |
| MAURIER H. : Réflexion d'un participant au Sedos | 104 | 249 |
| MAESTRAGGI J.M. : Aumônier de lycéens à Bouaké (Côte-d'Ivoire) | 105 | 380 |
| MEYER G. : Bonne nouvelle en pays malinké | 103 | 127 |
| MVUYEKURE A. : Message évangélique et culture burundaise | 103 | 164 |
| PONCHAUD F. : Quelques mots-clefs | 103 | 115 |
| ROSSIGNOL R. : Les Instituts missionnaires et l'Eglise de France | 104 | 311 |
| SANTANER A. : L'exclu | 102 | 68 |
| SAOUT Y. : D'une culture à l'autre dans la Bible | 103 | 176 |
| SAULNIER P. : Chants modernes d'orchestres africains | 103 | 154 |
| SHORTER A. : Dire les mots en swahili | 103 | 150 |
| TRICHET P. : Le catéchuménat des jeunes | 105 | 353 |
| UGIRASHEBUJA O. : La formation des prêtres en Afrique | 103 | 193 |
| VILLAÇA T. : Entretien sur la catéchèse au Bénin | 105 | 429 |
| WALSHE P. : Apartheid et conscience chrétienne | 102 | 76 |

PRINCIPAUX AUTEURS RECENSÉS

| | | | | | |
|------------------------|-----|-------------------|-----|--------------------|-----|
| B. Bamouni | 438 | G. Gutierrez | 437 | C. Prudhomme | 435 |
| G. Belloncle | 105 | J.G. Healey | 217 | A. Ravier | 107 |
| W. Boehm | 218 | A.M. Henry | 440 | K. Rahner | 104 |
| J.R. Bouchet | 444 | B. Joinet | 219 | B. Rey | 443 |
| G. Cholvy/Y.M. Hilaire | 219 | J.P. Jossua | 444 | A. Shorter | 217 |
| J. Damay | 104 | P. Koffi-Teya | 221 | F. Touati | 220 |
| V. D'André | 445 | M. Kondvilker | 216 | M. Tshitenge | 215 |
| P. Daubercies | 444 | P. Laburthe-Tolra | 435 | H. Van Straelen | 106 |
| J.D. Donders | 217 | J. Marchand | 441 | H.U. Von Balthazar | 442 |
| J.M. Ela | 103 | E. Messi Metogo | 214 | W. Weideli | 443 |
| A. Faivre | 219 | J.M. Mignon | 107 | D. Westerland | 441 |
| P.F. Gesch | 104 | J.A. Mbembe | 326 | M. Zago | 105 |
| A. Gilbert | 214 | G. Pietri | 102 | | |

revue: Concilium n° 198 (102).

ouvrages collectifs: Croire, est-ce tout croire? (216). – Chemins de la christologie africaine (221).

■ **L'ARBRESLE, Centre Thomas More, éléments du programme 1987:**

- 17-18 janvier 1987: Les sectes en France et l'Etat: problèmes de Droit avec J. Robert.
 - 24-25 janvier 1987: Les nouveaux Clercs: dans le Protestantisme et dans le Catholicisme (P. Willaime, J. Potel, B. Vassort-Rousset).
 - 31/1 et 1^{er}/2/1987: David l'impossible – ou la Royauté et la mauvaise conscience d'Israël (J. Cazeaux – C.N.R.S.).
 - 7 et 8 février 1987: Le débat juridique et judiciaire français et les théologies de la libération (M. Anquetil, H. Calvet et L.M. Raingeard de la Blétière).
 - 14-15 février 1987: Pensée Juive et modernité, Rosenzweig, Benjamin, Scholem, aspects d'une configuration (S. Moses et G. Petitdemange).
 - 14-15 mars 1987: Ethique de l'Economie avec S.C. Kolm – (E.H.E.S.S.).
 - 21-25 avril 1987: Initiation à l'analyse sémiotique des textes avec le Centre pour l'analyse du Discours Religieux (Lyon).
- Centre Thomas More, La Tourette, B.P. 105, 69210 L'ARBRESLE

■ **ÉPIPHANIE 1987**

En 1987, 9.500.000 FF auront été distribués aux Jeunes Eglises d'Afrique:

- grâce à l'effort des Paroisses de France 8.300.000 F
- des Associés permanents de l'aide aux missions d'Afrique ... 1.200.000 F

La plus grosse part de cette quête africaine de l'Épiphanie concerne la vie socio-culturelle et religieuse et permet aux représentants des mouvements apostoliques de faire face à leur apostolat et d'acquérir la formation qu'il requiert. Les Africains placent en l'Eglise de France leur espoir le plus grand pour être aidés dans les difficultés qu'ils rencontrent dans leur crise de croissance impressionnante.

Monseigneur René Cordier, Directeur de l'Aide aux Missions d'Afrique, 82 rue Dutot, 75015 Paris.

■ **INSTITUTS**

Plusieurs instituts missionnaires, co-éditeurs de Spiritus, ont renouvelé leur Conseil général en 1986. Chez les Pères des Missions Etrangères de Paris, le P. Jean-Paul BAYZELON a été réélu supérieur général. Chez les Pères Blancs, le P. Etienne RENAUD a été élu supérieur général. Chez les Pères Spiritains, le P. Pierre HAAS a été élu supérieur général. Le P. François NICOLAS a été élu assistant. C'est le P. Joseph GROSS, ancien assistant, qui assure le relais de François NICOLAS à SPIRITUS.